



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

PC

1869

A6C4

Cerlogne

The University of Chicago
Libraries



1931
Italcian 15
POÉSIES

EN

DIALECTE VALDOTAIN

PAR

L'abbé J.-B. CERLOGNE

Qu





POÉSIES
EN
DIALECTE VALDOTAIN

POÉSIES
EN
DIALECTE VALDOTAIN

PAR
L'abbé J.-B. CERLOGNE



AOSTE
IMPRIMERIE LOUIS MENSIO
1889

PC1869
A6C4



Italian

Cur.

944765

PRÉAMBULE

Il y a quelques semaines, M. le chanoine D. Noussan a publié dans la Feuille d'Aoste une étude sur le Patois valdôtain et sur le Recueil de poésies que j'offre aujourd'hui à mes compatriotes.

Cet article n'a de trop que les éloges qu'il contient à mon adresse; du reste, il résume si bien les principales choses que l'on peut dire sur notre dialecte, il renferme des aperçus si nouveaux et si justes, il indique si exactement les difficultés qui auraient embarrassé tout autre comme moi, que je me permets de le reproduire ici tout entier en guise de préface.

Puissent mes faibles essais n'être pas trop au dessous de ma tâche et rencontrer l'agrément, ou du moins l'indulgence de mes lecteurs.

L'AUTEUR

LE
PATOIS VALDOTAIN
ET LES
POÉSIES DE M. L'ABBÉ CERLOGNE

Un ouvrage assez intéressant pour le fonds et tout nouveau pour la forme va paraître prochainement et satisfaire l'attente de ses nombreux souscripteurs. C'est le *Recueil des poésies* de M. Cerlogne en dialecte valdôtain.

Dans un court préambule placé en tête de sa poésie « *Lo Tsemtn de fer* », M. Cerlogne écrivait ces lignes en 1886 : « Peut-être cette poésie piquera-t-elle la curiosité de mes compatriotes, et si elle va jusqu'à obtenir leur bienveillance, elle sera bientôt suivie de la publication de plusieurs autres pièces. »

Le succès de cette poésie, aussi bien que de la *Pastorale* de Noël, qui avait paru déjà vers 1862, dépassa de beaucoup les prévisions de leur modeste auteur.

Néanmoins, quoique encouragé par l'accueil sympathique fait à ces pièces et par les précieux éloges que leur décernèrent plusieurs journaux d'Italie et la *Revue Félibréenne* de Paris, M. l'abbé Cerlogne hésita longtemps encore et pour plus d'un motif à livrer au public les productions de sa muse.

D'abord, il avait rencontré de graves difficultés à écrire le patois valdôtain. C'est ici, en effet, un langage tout nouveau, non pas sans doute dans la bouche du peuple qui le parle aujourd'hui à peu près comme il y a quatre ou cinq siècles, mais nouveau dans la presse. C'est une langue non écrite encore, une langue par conséquent sans orthographe déterminée, sans syntaxe définie, sans règles philologiques. Bref, c'est comme une région inconnue ou inexplorée.

Il n'en est pas ainsi de plusieurs autres idiomes, qui ont eu depuis longtemps les honneurs de la presse. Tout le monde sait, par exemple, qu'il existe des dictionnaires et des journaux piémontais; les premiers monuments du dialecte provençal remontent au X^e siècle; le roman-wallon était enseigné et écrit dans les écoles en même temps que le latin dès le commencement du XI^e siècle; le catalan avait été brillamment cultivé déjà avant 1260.

Le patois valdôtain, au contraire, n'a compté jusqu'ici aucun poète ou prosateur connu; c'est à peine s'il a fourni quelques lignes dans l'*Almanach du duché d'Aoste* de 1850, dans les *Almanachs de l'Agriculteur Valdôtain* de 1885-86-87 et dans l'étude incidente qu'a faite de ce dialecte M. le chanoine Bérard dans sa *Réponse à M. le chev. Vegezz-Ruscalla* sur l'usage de la langue française dans la Vallée d'Aoste.

Comme langue écrite, notre patois, jusqu'ici, avait donc à peine été à l'état d'embryon.

Mais là n'était pas le seul sujet d'hésitation de notre trouvère valdôtain. Convient-il, s'est-il dit, de livrer à la publicité mes faibles essais, d'autant plus que jamais, en les composant, je n'ai songé à les produire au grand jour, et qu'ils n'étaient pas destinés à sortir du cercle restreint de quelques amateurs de ce dialecte?

La réponse à cette objection fut vite trouvée. Vos pièces, lui dirent ses amis, empruntent leurs sujets à la religion, à l'histoire, à la vie champêtre, à la nature, à certains faits qui ont eu du retentissement dans notre pays; ce sont des sujets qui n'ont aucun caractère d'intimité ou de personnalité, mais qui sont du domaine de tous. Pourquoi donc en priver le public qui les désire et les réclame?

Mais, répondait le poète, il n'y a aucun art dans mes productions; c'est quelque chose de trop simple, de trop primitif, de trop patriarcal pour notre époque. Je n'ai su que reproduire naïvement le langage, les usages et les mœurs de nos populations. — Tant mieux! n'a pas qui veut cet art original. D'ailleurs, votre langage si imagé et si pittoresque, c'est le langage même de nos pères, et, dès lors, n'est-ce pas pour nous le plus doux et le plus touchant des souvenirs?

N'ayant rien à répliquer là dessus, M. Cerlogne alléguait une autre difficulté dans les variantes du dialecte indigène. De fait, bien que notre patois appartienne évidemment à la langue d'oïl, il varie cependant un peu selon les localités et présente une infinité de nuances. De là quelque embarras pour les lecteurs non familiarisés avec une forme inusitée dans leur village.

Sans nous occuper ici du jargon allemand en cours à Issime-Saint-Jacques et à Gressoney, ni de l'idiome piémontais dont les Valdôtains doivent parfois se servir avec les étrangers qui le parlent, on peut diviser en trois catégories les dialectes de notre duché :

1° Le dialecte de la ville d'Aoste, lequel, à part certaines modifications, est généralement connu et parlé dans toute la Vallée. Il se rapproche du français.

2° Le dialecte aspiré de Fénis, Saint-Marcel, Arvier, Introd, La Salle, etc. Il est à remarquer qu'il n'y a point d'aspiration gutturale dans le patois général, où les *a* abondent et qu'elles ne se rencontrent que dans quelques-unes des paroisses où prédomine le *o*. Dans un ménage fraîchement installé, le mari, d'Aoste, disait : *la cllà, la leylà, la peylà, lo barà, l'òno*, et ne faisait sentir, dans son langage, aucune aspiration. Son épouse, de La Salle, disait : *la cllò, la leylò, la peylò, lo barò, l'òno*; elle supprimait parfois les *n*, les *r*, les *v* (*vi-t*, venir, *fè-é*, faire, *sa-ey*, savoir), et ne se contentait pas d'aspirer fortement les *h*, mais transformait même en *h* aspirés les *ss*, le *c*, et le *t*, (*tss-he*, chasse, *plah-he*, place, *té-hu*, tête).

3° Enfin, le dialecte d'Ayas, de Brusson, de Challant, du Gaby et de la Valleise inférieure, lequel s'écarte plus encore du patois général de la Vallée. Il est vrai qu'il a moins d'aspirations que le précédent, et que, outre l'*h*, il n'aspire que l'*s* suivie d'une consonne; mais, par contre, bon nombre de ses expressions offrent des différences saillantes avec le type d'Aoste et conservent, plus que les deux autres catégories susdites, des traces ou racines manifestes du latin.

Citons quelques variantes de nos dialectes. Selon les lieux, le mot *maintenant* est rendu par *à-ra*, *a-a*, *àya*, *èra*, *òra*; le mot *étable*, par *baou*, *estàbio*, *ehtoul*, *étò*, *éteu*; le mot *queue*,

par *queva, quôva, cua, quâ*; le mot ici, par *inque, inquiet-hâ, eque, çay, ce, cellta, cé, tsé, hé, hellta*.

Comme on le voit, notre patois est loin d'être uniforme ; on peut même dire qu'il n'y a pas jusqu'à des localités aussi voisines que Lillianes et Fontainemore, Châtillon et Pontey, Nus et Fénis, qui n'aient des nuances de langage. Cette observation s'applique même souvent à la manière de parler des hameaux d'une même commune.

Toutefois, en dépit de ces différences, il est indéniable que le plus grand nombre des mots sont identiques, ou à peu près, dans tous nos dialectes et que celui de M. Cerlogne est d'autant plus facilement saisi de ses compatriotes qu'il appartient au type général de la Vallée. Demandez aux gens du peuple s'ils ont compris son *Tsemin de fer*; vous verrez que tous, exprimant leur affirmation dans leur vieille langue d'*oïl*, vous répondront avec le plus vif empressement par un immense *ouè* ou *oy* !

Voilà pour le peuple proprement dit. Quand au public lettré, il n'est pas un valdôtain, quelque soit son rang ou sa fortune, qui ne comprenne son patois natal. Après de longues années d'absence, nos concitoyens sont enchantés de pouvoir, en rentrant dans leur pays ou simplement en rencontrant un compatriote sur le sol étranger, s'exprimer de nouveau dans le dialecte de leurs montagnes, qu'ils n'ont jamais oublié. Quel ne sera donc pas le plaisir de tant de valdôtains, disséminés sur les plages de la France, de la Suisse, de l'Afrique et de l'Amérique, lorsqu'ils posséderont le recueil des poésies de M. Cerlogne ! Précieux pour les habitants de notre pays, ce livre sera pour le valdôtain absent un vrai trésor, un livre sans pareil, tout embaumé du langage de sa famille et des souvenirs de la patrie !

Il est cependant des lecteurs pour lesquels il faut placer en regard du patois une traduction française. Ce sont des personnages distingués, étrangers à notre pays, lesquels s'occupant des rapports qu'ont entre eux les dialectes et les langues des diverses nations, ont engagé M. Cerlogne à publier toutes ses poésies avec une traduction française, aussi littéraire que possible.

L'auteur, décidé enfin à faire paraître ses productions, a

tenu compte, comme on le verra, des légitimes désirs de ces linguistes et de ces philologues.

A ces observations sur le travail, qu'on nous permette d'ajouter quelques mots sur son auteur. Beaucoup de lecteurs étrangers seront curieux sans doute de connaître la vie de M. Cerlogne et de savoir quelles circonstances ont fait éclore son talent poétique. Certains détails à cet égard sont d'autant plus nécessaires qu'un ouvrage et quelques journaux, tout en louant les productions originales de cet ecclésiastique, ont cependant avancé de grossières inexactitudes.

Né en 1826, à cinq lieues de la ville d'Aoste, au hameau de Cerlogne, dans la commune de Saint-Nicolas, M. Jean-Baptiste Cerlogne appartenait à une famille honnête, mais peu aisée qui, après l'avoir envoyé jusqu'à l'âge de onze ans à l'école de son village, le confia ensuite à un maître-ramonneur. Il fut conduit à Marseille, où, au bout de quelque temps, il entra dans l'*Hôtel des Princes* en qualité de garçon de cuisine. Rappelé dans son pays pour le service militaire, il fit, en 1848, comme soldat du 6^me Régiment d'Aoste, la campagne de Lombardie. Il prit part aux batailles de Goito, de Sainte-Lucie et à celle du 25 juillet, où il fut fait prisonnier par la cavalerie hongroise et conduit jusqu'à Inspruck avec d'autres prisonniers.

Dans ses conversations, M. Cerlogne abonde en plaisants détails sur cette campagne militaire ; mais il bénit surtout la journée du 7 septembre où, rentrant à Pavie, il fut cerné avec ses compagnons aux autorités piémontaises.

Après être intervenu, le 23 mars 1849, à la fameuse bataille de Novare et y avoir obtenu, comme à la journée de Sainte-Lucie, une mention honorable, il rentra avec un congé illimité sous le toit paternel.

Deux ans plus tard, il obtenait au grand séminaire d'Aoste le modeste emploi de cuisinier. C'est là qu'en 1855 la mort de sa mère, infirme depuis vingt-cinq ans, lui inspira sa première poésie en langue française.

M. le chanoine Bérard eut connaissance de cette pièce, qui était assurément très bien pour un cuisinier ; mais, convaincu que M. Cerlogne possédait mieux le génie de son

dialecte que celui de la langue de Racine, il l'engagea à traduire en vers patois la parabole de l'Enfant prodigue. Notre poète en herbe se mit à l'œuvre, et son premier essai plut tellement que M. Bérard lui témoigna un vif désir d'en avoir un second, d'un genre léger et populaire. La *Marenda a Tsesalet* vint bientôt s'ajouter à la parabole évangélique. Ces deux pièces furent communiquées à plusieurs personnes amies des lettres : toutes les trouvèrent dignes des éloges les plus flatteurs.

En 1856, à l'occasion des nœces d'or de Mgr Jourdain, M. Bérard revint à la charge et proposa au cuisinier-poète de faire quelques vers pour cette fête, ajoutant que de là dépendait peut-être son avenir. La pièce fut faite et présentée à Sa Grandeur, qui en fut si agréablement impressionnée qu'elle invita son auteur à entreprendre, malgré ses 31 ans, un cours régulier d'études classiques, dont elle se chargeait de payer toutes les dépenses. Le 15 août, notre cuisinier « quitta donc ses casseroles, comme il aime à le raconter, et alla commencer *Rosa, rosæ*, chez M. le curé de Saint-Nicolas, Basile Guichardaz, qui avait enseigné autrefois les Belles-lettres au Collège. »

Grâce à ses progrès, il put être reçu au bout de trois ans, parmi les élèves du grand séminaire, et son cours de théologie achevé, il fut ordonné prêtre le 17 décembre 1864.

Dans les courts loisirs laissés par ses études, il avait continué à composer des pièces en vers patois ; mais, parvenu à la prêtrise, il crut devoir tous ses instants à des occupations plus sérieuses et sembla avoir oublié la poésie.

Eût-il eu, d'ailleurs, quelques velléités de remonter au Parnasse, le choléra de 1867 aurait inexorablement dissipé toute inspiration poétique. Il se trouvait pour lors vicaire à Pontbozet auprès d'un vieux curé infirme. M. le syndic local et bon nombre d'habitants furent successivement attaqués par le terrible fléau. Dès la première heure, notre vicaire se consacra tout entier au soulagement des cholériques. Courageux au milieu de la terreur générale, il cumula, trois mois durant, les fonctions de curé, de médecin, de pharmacien, voire même de syndic.

La reconnaissance des habitants se fit entendre jusqu'aux

oreilles du Gouvernement et obtint que M. Cerlogne fût décoré de la médaille du Mérite civil. Mais déjà il avait trouvé une récompense infiniment plus précieuse dans le profond attachement de ces bons villageois et dans la consolation d'avoir rempli sa charitable mission de prêtre.

Nommé curé de Champdepraz en 1870, il prépara, dans les intervalles de loisir que lui laissaient ses fonctions pastorales, quelques matériaux pour une grammaire et un dictionnaire patois.

Quant à sa muse, après un assoupissement de quelques années, elle fut tout à coup réveillée par le premier sifflement de la locomotive au milieu de nos campagnes, et nous donna en 1886 dans le petit poème « *Lo Tsemin de fer* » un tableau intéressant et animé des industries, des beautés, des antiquités et des divers produits de la Vallée d'Aoste.

Les dernières poésies de M. Cerlogne sont un épithalame composé à l'occasion du mariage de S. A. le Duc d'Aoste et de la princesse Lætitia, et un acrostiche fait en l'honneur de la Reine Marguerite, lors de son séjour à Gressoney au mois d'août dernier.

C'est ainsi qu'à travers trente-quatre années s'est formé peu à peu et de loin en loin le recueil des poésies, que le public lira bientôt avec un véritable attrait.

Un livre de ce genre manquait à notre Vallée. Désormais, à côté des poésies françaises si justement appréciées de M. le chanoine Gérard, tout valdôtain aimera à placer le délicieux recueil de poésies en patois de M. l'abbé Cerlogne. L'homme de lettres, le négociant et l'agriculteur seront également avides de feuilleter tour à tour ces pages patriotiques, et les noms de ces deux poètes, associés aujourd'hui dans nos affections, ne seront pas moins bénis et vénérés par nos arrière-neveux.

D. NOUSSAN chanoine,

RÈGLES

pour la prononciation du dialecte valdôtain

- A, O,** sans accent, sont doux comme l'e muet français à la fin des mots, ou comme *a, e*, dans les mots italiens : *tela, degno*.
- À, O,** accentués, sonnent comme en italien dans *cttâ, mandô*.
- All** se prononce comme *all, ailleurs*, en français.
- Au, eu, un** se prononcent aussi comme en français : *auberdze, auberge, bleu, tsacun*, chacun.
- Aou** sonne comme *au* dans le mot italien *flauto* et dans le mot provençal *mirau*.
- Dz, ts** forment un son mixte. Pour l'obtenir, il faut presser la langue contre les dents. Exemple : *Dza*, déjà, *dzen*, beau, *dzor*, jour, *tsaret*, charriot, *tsemin*, chemin, *tsouye*, prends garde.
- E** sans accent, sonne comme l'e final de *rendere*, en latin et en italien.
- É, E** L'*é* fermé et l'*è* ouvert se prononcent comme en français. Ex. : *Planté*, planter, *mè, tè, moi, toi*.
- ë** La prononciation de cet *ë* est la même que celle de l'*é* sauf que l'accent est plus doux et ressemble au son de la dernière syllabe des mots latin et français : *Rosæ, janvier*. Il tient la place de *ê, er, eau, iè, ter*, dans les mots français. Ex. : *Tëta*, tête, *agnë*, agneau, *lëvra*, lièvre, *roussë*, rosier.

Et, em, en, er. Pour éviter une multitude d'accents, nous disons que *et, em, en, er*, se prononcent *èt, èm, èn, èr*, comme en provençal et dans les mots italiens : *let, per*, etc.

Ìa, ìà, ìe, ìo. Dans les mots suivants : *Vìa*, vie, *vià*, loin, *froumie*, fourmis, *dìo*, je dis, et autres semblables, on appuie fortement sur la voyelle qui porte un accent.

LL. Les deux *ll* se mouillent même au commencement du mot : *Llhoen de llui*, loin de lui.

S s'emploie pour faire la liaison des mots : *Le s-andze*, les anges.



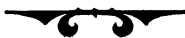
L'INFAN PRODEGGO

Dze voui vo raconté la via d'un garçon,
Qu'innouyà di bon ten, l'at quettà sa meison,
Yaou que l'étse tranquilo e que ren lei mancave;
L'ayet l'écouëla pleine et pa ren lei coutave.
Voillet allé tsertsé din de pay pi llioen
Boneur et liberté; mē s'est trompà de bien.
A son papa dza viov, — dete-mē, quin coradzo ! —
Vat demandé sa par, et se bête in voyadzo :
Dessu son tsevà gris se fot a cavalon ;
S'en vat senten sonné le-s-écu di tatson.
Din lo pay que vat, faret-ē bouna via,
O l'alleret-ē prendre esemplo a la froumia ?
Et ci jouli trin-trin de l'or et de l'ardzen
Sonneret-ē todzor ? Per mē n'en si ren.
Din le croè compagni, yau son cœur lo treïnàve
L'at mindza, din vouet dzor, tot cen que possedàve,
Se troven sensa ardzen, ven finque se s-abi,
Vat demandé son pan pensen a son pay.
L'ère tot sarvouedzà : se jeu l'éron fran rodzo,
Et lo fon de son cœur l'ei feget un reprodzo...
Parē, sensa travail, l'ayet pas de mindzé ;
Pe gardé le gadin l'est allà s'ingadzé.
Pe permechon de Dzeu, son mètre lo tratàve
Atot de croè pan ner, come lo meretàve ;
Et bien soven a dzeun, lliu s'en allàve in tsan.
Et come son troupe se nourrichet de gillan.
La vermenna bientou roudzàve sa tsemise.
Adon lo maleureu lat cognu sa betise.
An sainte inspirachon vin reché son espri
Et relevé son cor dza la meitsà détrui.
Pouro-mē ! s'est-ē deut, din sa tristesse amère,
Mē quan reverri-dzò lo tet de mon bon père ?
Ah ! guéro de valet in tzi lliu l'an de pan,
Et mē dze si son feus et dzo mouëro de fan !

L'ENFANT PRODIGE

Je veux vous raconter la vie d'un garçon,
qui, ennuyé du bon temps, quitta sa maison,
où il était tranquille et où rien ne lui manquait :
il avait l'écuelle pleine et rien ne lui coûtait.
Il voulait aller chercher, dans des pays éloignés
bonheur et liberté ; mais il se trompa de beaucoup.
A son père déjà vieux — dites-moi quel courage ! —
il va demander sa part, et se met en voyage :
sur son cheval gris il se jette à califourchon,
et s'en va entendant sonner les écus de sa valise.
Dans le pays où il va fera-t-il bonne chère,
ou bien ira-t-il prendre exemple à la fourmi ?
Et ce joli cliquetis de l'or et de l'argent
sonnera-t-il toujours ? Pour moi, je n'en sais rien.
Dans les mauvaises compagnies, où son cœur l'entraînait,
dans huit jours il mangea tout ce qu'il possédait.
Se trouvant sans argent, il vend jusqu'à ses habits ;
il va demander son pain, pensant à son pays.
Il était hors de lui-même ; ses yeux étaient vraiment rouges,
et le fond de son cœur lui faisait un reproche...
Ainsi, sans travail, il n'avait pas de quoi manger ;
à garder les pourceaux il alla s'engager.
Par permission de Dieu, son maître le traitait
avec du mauvais pain noir, comme il le méritait ;
et bien souvent à jeun, lui s'en allait paître,
et, comme son troupeau, se nourrissait de glands.
Bientôt la vermine rongea sa chemise ;
alors le malheureux reconnut sa bêtise.
Une sainte inspiration vient réveiller son esprit,
et relever son corps déjà à moitié détruit.
Pauvre moi ! se dit-il, dans sa tristesse amère,
mais, quand reverrai-je le toit de mon bon père ?
Ah ! combien de serviteurs chez lui ont du pain,
et moi je suis son fils et je meurs de faim !

Son papa, que le s-an l'an plettà lo vesadzo,
L'ayet vu cent fourië reverdi lo veladzo.
A peina pochet më s'aidzé de son bâton;
L'allàve tseut le dzor incontre a son garçon,
Më, jamë gneun de lliu, jamë gneun s'approtsàve,
O pi tou l'etson pa ci que son cœur amàve.
Passàve dzor et nèt accablà de tsagrin,
Et jamë d'un jeu sèque i vejet lo matin.
L'éteila di berdzé comenchàve de lliuire :
Lo père, in attenden ci que son cœur desire :
« Ah! torna, dejet-é, di dret fon de son cœur,
Torna, torna, mon feus, vin calmé ma douleur. »
— Lé, tot d'incou, ver lliu s'avance doucement
Un maleureu, son feus, tot trevolen de crente :
L'un recougnè son père et l'àtro son garçon
Que vint tot legreumen lei demandé pardon.
« Hèla! contre lo cheil et contre vô, mon père,
Dejet-é, dzi pètsà; ô maleur! ô misère!
Dze mereto pamé d'entré dèsot ci tet,
Pa mëmo pe servi voutro dèrè valet.
— Té le cllià de l'artson, te bague son pleyàye;
Va beté te s-abì, te verdzette doràye.
Tot cen que s'est passà mè dze l'oublio tot;
Di reutsesse que dsi, t'ari ta par ètot.
Pe fère un grou dené, me valet, apprestàde;
Allàde vito tsoué lo vë que v'ingreichàde,
Allàde terrié beire i bosset di pi bon
Perquè voué l'est un dzor, un grand dzor de pardon.
Etonnàde-vo pa, portàde gneuna invia
Se ièr semblàvo mor, se voué repregno via :
Dz'ayò perdu mon feus et dze l'i retrovâ!
Mon feus, que l'ère mor, voué l'est ressuscità? »



Son père, dont les ans ont ridé le visage ,
avait vu cent printemps reverdir le village.
A peine pouvait-il encore s'aider de son bâton ;
il allait tous les jours à la rencontre de son garçon.
Mais, jamais aucun de lui, jamais aucun ne s'approchait.
ou plutôt, ce n'était pas celui que son cœur aimait.
Il passait jour et nuit accablé de chagrin,
et jamais d'un œil sec il ne voyait le matin.
L'étoile du berger commençait à luire :
le père, en attendant celui que son cœur désire :
« Ah ! reviens, disait-il, du plus profond de son cœur,
reviens, reviens, mon fils, viens calmer ma douleur. »
— Là, à l'instant même, vers lui s'avance doucement
un malheureux, son fils, tout tremblant de crainte.
L'un reconnaît son père et l'autre son garçon,
qui vient tout larmoyant lui demander pardon.
« Hélas ! contre le ciel et contre vous, mon père,
disait-il, j'ai péché ; ô malheur ! ô misère !
Je ne mérite plus d'entrer sous ce toit,
pas même pour servir votre dernier valet.
— Tiens les clefs du coffre, tes vêtements sont pliés ;
va mettre tes habits et tes anneaux dorés.
Tout ce qui s'est passé, moi, je l'oublie ;
des richesses que j'ai tu auras ta part aussi.
D'un grand diner, mes valets, faites les préparatifs ;
allez vite tuer le veau que vous engraissez :
allez tirer à boire au tonneau du meilleur vin,
parce qu'aujourd'hui c'est un jour, un grand jour de pardon.
Ne vous étonnez pas, ne portez aucune envie,
si hier je semblais mort, si aujourd'hui je reprends vie :
J'avais perdu mon fils, et je l'ai retrouvé !
Mon fils, qui était mort, aujourd'hui il est ressuscité ! »



MARENDA A TSESALET

Un bò dzor lo matin m'est venu la vernecca
D'allé me promené. Dze fremo ma botecca ;
Dze pregno mon bâton, dze parto tot solet
Pe fère un petsou tor aoutre pe Tsesalet.
Quan dze me si trovà protso de Monflouri,
Sensa ren l'y pensé, dze recontro un ami,
Que l'allève i torgnau p'atseté de bebeille,
Et prendre de feulé pe se grante feille.
In me totsén la man me deut : « Que fédé-vò ?
Dz'attendzò dei gran ten de vo vère tsi no :
Vo sade come l'est noutro petsou megnadzo
Se dze poui vo s-offri de pan et de fromadzo,
De voutra compagni dze vo m'en retourné,
Et celle comechon le fo poué apré dené. »
— Cognessen son bon cœur, sa grâce m'atteriève ;
In quatre pà d'zarivo i mêtso que restève.
Et lé, lliu lo premiè, s'avance din la lliou,
Et poué me vat uvri la porta de son baou.
Doze vatse in entren, dessu dove rentsàye,
L'etson totte bien grasse et bien insonnaillàye.
« Venide, m'at-è deut, ce din lo gabenet;
Prende place un momen inque aper di fornèt.
— Derendzàde-vo pa, se volei bien me creire.
— Cen no derendze ren. Maque euna coppa a beire ! »

V'ucha vu, din ci baou, l'y perdzan pa lo ten ;
Pa s-un d'intre tseut leur restève a fère ren.
A la carra d'un ban euna feille feulève ;
Contre lliè sa seraou su la tabla copève
Pe son frère un dzepon de jouli drap tanet ;
L'ère la pi dzovenna a fère de pitset.

GOUTER A CHÉSALET

Un beau jour, le matin, il me vint la fantaisie
d'aller me promener. Je ferme ma boutique ;
je prends mon bâton, je pars tout seul,
pour faire un petit tour du côté de Chesalet.
Lorsque je me trouvai près de Montfleuri,
sans y penser, je rencontre un ami,
qui allait chez le tourneur pour acheter des bobines,
et prendre de quoi filer pour ses plus grandes filles.
En me touchant la main, il me dit : « Que faites-vous ?
J'espérais depuis longtemps de vous voir chez nous ?
Vous savez comment est notre petit ménage :
Si je puis vous offrir du pain et du fromage,
de votre compagnie je vais m'en retourner
et ces commissions je les ferai après dîner. »
— Connaissant son bon cœur, sa grâce m'attirait ;
en quatre pas j'arrive à la maison où il demeurait.
Et là, lui le premier, s'avance dans l'allée,
et puis va m'ouvrir la porte de son étable.
Douze vaches, en entrant, sur deux rangées,
étaient toutes bien grasses et bien munies de sonnailles.
« Venez, me dit-il, ici, dans ce cabinet ;
prenez place, un instant près du fourneau.
— Ne vous dérangez pas, si vous voulez bien me croire.
— Cela ne nous dérange en rien. Seulement une coupe à boire! »

Si vous aviez vu, dans cette étable, on n'y perdait pas le temps :
pas un, entre tous, ne restait à rien faire.
Au coin d'un banc une fille filait ;
Près d'elle, sa sœur, sur la table coupait
pour son frère, un gilet de joli drap tanné ;
la plus jeune était à faire des dentelles.

Lo pi petsou garçon se treinàve pe terra,
In rebatten lo tsat catsà dedin sa berra;
Un atro pi grosset fabrecàve un tsaven,
Et lo viou papa-gran l'ètse a l'ei teni men.
Tot cen l'ère assedu, tsacun a son ovradzo;
A peina qu'in sentset lo bien ledzè tapadzo
Di sicliemen di borgo et di dzen *tra-la-la*
Que la mamma tsantàve in breiscen son meinà.

Atot la coppa in man s'avance lo compère,
Porten un quarteron de ci de la comàre.
Un mantè su la table, épatà propramen.
S'est vu tsardza de roba et mè dzi deut : *Amen !*
— Porto ! me deut l'ami ; compère , maque beide ;
Dze l'i fé-lo cassé, n'en la crotta tan freide.
— Là ! Dzacetto la coppa et beyo san façon,
Et pouë dze la remetto i s-âtre de meison ;
Mê soven su son bor leur pot pouson a peina :
L'est-é pe l'amé pas, l'est-é p'avei de geina ?
Aprè lo secon tor la leichàvon passé ;
Gneun d'âtre que no dô la voillet më beigé.
Dze començo a copé de grevière et de flantse,
Et tseut le s-âtre aprè, se lévon de leur bantse ;
L'un uvre son caoutè, l'âtre son corbetson,
Et vegnon, a bë-tor, se copé marendzon.
De demi teisa llioen qu'a peina l'avendzàvon,
S'implichan bien le pouin et pouë se retiràvon.

A pa ren vo catsé, dz'ëro fran étonná
Quan devan mè dzi vu cinq fromadzo intanà !
Lo premiè su lo plat l'ètse an bonna grevière
Pa fête p'un fretè, më p'an bonna fretère.
Un âtro gamolà, d'un impanna d'autsaou,
De son flà di pequen parfèumàve lo baou.
Un mortaret tot pers, que gardàvon incàro,

Le plus petit garçon se traînait par terre,
en roulant le chat caché dans son bonnet;
un autre plus grand fabriquait un panier,
et le vieux grand-papa était à les observer.
Tous ces gens étaient assidus, chacun à son ouvrage;
à peine entendait-on le bien léger bruit
du sifflement du rouet et du beau *tra-la-la*
que la mère chantait en berçant son enfant.

Avec la coupe en main s'avance le compère,
portant un quarteron du vin de la commère.
Une nappe sur la table étendue proprement,
s'est vue chargée de nourritures et moi j'ai dit : *Amen*.
— A votre santé ! me dit l'ami ; compère, buvez seulement ;
je l'ai fait un peu chauffer, nous avons la cave tant froide.
— Là ! J'accepte la coupe et je bois sans façon,
ensuite je la remets aux autres de la maison ;
mais souvent sur son bord leurs lèvres posent à peine :
est-ce pour ne l'aimer pas, ou pour avoir de la gêne ?
Après le second tour, ils la laissaient passer ;
aucun autre que nous deux ne la voulait plus baiser.
Je commence à couper du gruyère et du pain
et tous les autres ensuite se lèvent de leur banc ;
l'un ouvre son couteau, l'autre sa petite serpette,
et viennent, tour à tour, se couper leur part de goûter.
A une demi-toise loin (de la table) qu'à peine ils atteignaient,
ils se remplissaient bien les mains et puis se retiraient.

Pour ne rien vous cacher, j'étais vraiment étonné
lorsque j'ai vu devant moi cinq fromages entamés !
Le premier sur le plat, c'était un bon gruyère
fait non par un fruitier, mais par une bonne fruitière.
Un autre vermoulu, d'un empan de hauteur,
de son odeur piquante parfumait l'étable.
Un autre fromage tout bleu, qu'ils gardaient à part,

L'ayet fèt un fretê di montagne de Sarro.
L'étse su cella matse un bien sado bocon,
Que l'ayan reservà p'euna bouna occajon.
Un bò fromadzo grà devant mè s'épatàve ;
Cella qui l'ayet fèt contenta l'aveitsàve.
Teuteun un bò reblec, fèt de la mēma man,
Sayet lo miou de tseut accompagnè mon pan.
Tot in mindzen n'en fèt dove bartavelàye
Et beyen un bon cou, le s-aoure son passàye.

Lo solei l'ayet fèt le trei quar de son tor,
Et l'ombra de la nêt bientou gagnàve i dzor,
Quan l'at sonnà per mè l'aoura desagréabla
Que m'a fèt levé pià de dèstot cella tabla.
Car l'est ren lo pleisi qu'in at avoué le gran,
(Surtou quan l'ambechon vat todzor i devan)
S'in lo compàre a ci qu'in trouve a la campagne
Dèstot lo pouro tet, i pià de la montagne.

avait été fait par un fruitier des montagnes de Sarre.
Et par dessus ce tas était un bien savoureux morceau,
qu'on avait réservé pour une bonne occasion.
Un beau fromage gras devant moi s'étendait ;
celle qui l'avait fait contente le regardait.
Cependant un beau fromage à la crème, fait de la même main
savait mieux que les autres accompagner mon pain.
Tout en mangeant, nous fîmes quelques causeries,
et buvant un bon coup, les heures sont passées.

Le soleil avait fait les trois quarts de son tour,
et l'ombre de la nuit bientôt l'emportait sur le jour,
lorsque sonna pour moi l'heure désagréable
qui me fit lever pied de dessous cette table.
Car ce n'est rien que le plaisir qu'on a avec les grands,
(surtout parce que l'ambition va toujours au devant)
si on le compare à celui qu'on trouve à la campagne
sous un pauvre toit, aux pieds de la montagne.

EUNA BELLA FÊTA ⁽¹⁾

23 avri 1856

Noce d'or de Monsègneur Jourdain.

I.

De l'an cinquante chouë, lo vinte-trei d'avri,
Un mouë de prère et l'Evèque a leur tète,
L'an fèt euna gran fêta :
Euna semblàbla, nà, se verret jamè pi !
La veille, incontre nèt, dza le tsanteuse d'Aoûta
A Monsègneur van porté lo bosquet,
Et pe leur complimen tsanton dò-trei coplet ;
Ci dzor di gran salon retounàve la voûta.
A l'aura di pardon
Rava totse se cliotse :
Tin tin, et tin tan, et tin ton.
Le dzen de veulla et di parotse,
I son di careillon,
Vègnon tseut p'aveitsé la gran luminachon.

(1) Cette pièce en vers patois fut composée quelque temps après la fête du cinquantième anniversaire de prétrise de Mgr Jourdain, évêque d'Aoste. Voici la poésie française que le poète-cuisinier, qui savait alors à peine lire et écrire, composa et débita le 23 avril 1856.

Tel que le berger sous sa tente
Rassemble la troupe innocente
De ses agneaux, de ses brebis ;
De même, en ce jour mémorable,
Auprès de lui ce père aimable
Rassemble ses enfants soumis.

Pour tant de bienfaits, père tendre,
Ce que mon cœur aime à te rendre,

UNE BELLE FÊTE

23 avril 1856

Noces d'or de Monseigneur Jourdain.

I.

L'an cinquante-six, le vingt-trois d'avril,
un grand nombre de prêtres et l'Evêque à leur tête,
firent une grande fête :
une semblable solennité, non, ne se verra jamais plus !
La veille, vers la nuit, déjà les chanteuses d'Aoste
à Monseigneur vont porter leur bouquet ,
et pour leur compliment elles chantent deux ou trois couplets;
ce jour-là, la voûte du grand salon résonnait.
A l'heure de l'Angelus du soir,
Rava touche ses cloches :
Tin tin et tin tan et tin ton.
Les gens d'Aoste et des paroisses,
au son du carillon,
viennent tous pour voir la grande illumination.

C'est un tribut d'amour.
Que Dieu sur les bords de la Doire,
Et pour mon bien et pour sa gloire,
T'accorde un long séjour !

Mieux vaut que je fasse silence ;
Je n'ai pas assez d'éloquence
Pour chanter tes bienfaits.
A mon foyer Comus m'appelle,
Je ne puis faire le rebelle :
Accepte mes souhaits !

I Seminéro, a totte le fenêtre,
In l'y vejete de dsente fleur.
De tan de sor et de tan de couleur
Que mè depi di quar n'i pa poussu cognêtre.
Luque, contre euna fleur blantse come la nei,
In l'y vejete un bò verria-solei;
Et lé, contre euna bella rousa
Atot se dò boton p'anco bien épandi,
Semblàve qu'euna fleur de li
Voluche dère quatse tsousa...
De totte celle fleur,
Mëmamen le monseur
Sayan pà que s'en dère ;
L'ayan mèmo bettà de frèye, de penchère,
De marguerite ettot, et dze si pa que tan !
Incò tanque de fleur que neisson pe le tsan.
Dessu lo gran portà, si pa que pochet ètre,
Cen que l'ayan écrit l'ètse tot in latin ;
Lo paysan, pouro crétin,
L'at vu que blan et ner, n'a ren possu cognêtre.
D'un ço comme un tablò, se vejete i sondzon :
Coronna, croé, metra, crosse et cordon ;
Tot cen in couleur différente.
A dò gran s-ommo tot barbu,
D'un abro le martse floquente
Pendzan ba pe dessus.
Qui l'at su fère cen merete le patente.

II.

Quan l'an avu tot bien illuminà,
De tseut couté, lo mondo i galop arreuvé.
Ommo, feille et garçon, et femelle et meinà ;
Tot cen, bin cheur, s'impindzet, se boutràve.
Toustou, tot cen s'arrête et se terrie a couté :
A Monsègneur qu'entràve i Seminéro,
Accompagnà di Gran Veqéro
Fejan la reverence o trejan lo tsapè.
Tot d'incou le tambour, le fifre, le trompette,

Au Séminaire, à toutes les fenêtres
on voyait de belles fleurs,
de tant de qualités et de tant de couleurs,
que moi, plus du quart, je n'en ai pu connaître.
Ici près d'une fleur blanche comme la neige,
on voyait un beau tournesol ;
et là, près d'une belle rose,
avec ses deux boutons non encore bien épanouis,
il semblait qu'une fleur de lys
eût voulu dire quelque chose...
De toutes ces fleurs,
même les messieurs
ne savaient trop que dire ;
on avait même mis des fraises et des pensées ;
des marguerites aussi et je ne sais quoi tant !
et jusque des fleurs qui naissent dans les champs.
Sur le grand portail, je ne sais ce qu'il pouvait y avoir ;
ce qu'on avait écrit était tout en latin :
le paysan, pauvre benêt,
n'y a vu que blanc et noir, il n'y a rien pu connaître.
quelque chose comme un tableau se voyait au sommet :
couronne, croix, mitre, crosse et cordons ;
tout cela en couleurs différentes.
A deux grands hommes tout barbus, (*le Jourdatn et la Doire*)
d'un arbre les branches pliantes
pendaient par dessus.
Qui a su faire cela mérite des patentes.

II.

Lorsqu'on eut tout bien illuminé,
de tout côté, le monde au galop arrivait :
hommes, filles et garçons, et femmes et enfants ;
tout cela, sans doute, se poussait, se heurtait.
Tout à coup, tout ce monde s'arrête et se tourne à côté ;
à Monseigneur qui entrait au Séminaire,
accompagné du Grand Vicaire,
on faisait la révérence, on tirait le chapeau.
Aussitôt le tambour, les flûtes, les trompettes,

Le trombon, le clliotsin, le plat, le clarinette,
Tot cen d'accor sonnàve si jouli !
Et lo mondo que l'ère a le senti
Qui d'un coutè pe terra s'achetàve ,
Qui p'allé su le meur, de l'âtro rampeillàve ;
D'âtre restàvon dret alentor di joueur ;
D'âtre, in se promenèn, aveitsàvon le fleur,
Quan lo faret écheut de totte le leumiére
De dèrè celle fleur semblàve a tseut no dère :
Là ! là ! per vouè l'est fèt, bientou tot est feni ;
A revèrè, a deman; maque allàde dourmi.

III.

Comence d'arbeyé lo dzor de la gran fêta ;
Sounon le clliotsè i branlo. Un trouno adon se sen :
Parton vint cou de mortaren,
Que fejan rebaouti di pià tanqu'a la tète.
Le prère, a l'Evètsà, din lo pi grou salon,
Van prendre Monsègneur come le do Tsapitre
Et pouè tsacun son ran, o bin selon son titre ,
Van a la Catedràla a cobla in procechon.

Bella come a Saint-Grà l'ellièse l'ètse ornàye;
Et mème in l'y vejèt d'âtro incò pi jouli,
De bague que jamè l'an vu din ci pay.
Magenè ! l'y ayet quatre lampie doràye ,
Et sen tot in cristail, et pouè de pomme d'or ,
In mōda de coronna lei pendzan alentor.
Dove de celle-lé l'an coutà qui sà guéro

A Monsègneur, i Gran Vequéro ?
Gneun pout savei l'ardzen que l'an baillà :
Fat dère que per nò leur borset l'est dellia.

Di ten que messa se tsantàve
Et que la meseucca sonnàve,
Le s-un restàvon dret, le s-âtre a dzenoillon,
Cen-lé, qui pi qui men l'ayet de devochon.
Le prère l'an tsantà d'euna vouéce dzoyaousa
Et *Tantum ergo et Te Deum*

les trombones, les clochettes, les cymbales, les clarinettes, tout cela d'accord sonnait si bien !

Et le monde qui était à les entendre
qui, d'un côté, par terre s'asseyait,
qui, pour aller sur les murs, de l'autre côté grimpait ;
d'autres restaient là debout autour des joueurs ;
d'autres, en se promenant, regardaient les fleurs,
lorsque la mèche desséchée de toutes les lampes
de derrière ces fleurs sembla nous dire :
Là ! là ! pour aujourd'hui c'est fait, bientôt tout est fini ;
à revoir, à demain ; allez seulement dormir.

III.

Commence à luire le jour de la grande fête ;
les cloches sonnent au branle. Un tonnerre alors se fait entendre :
partent vingt coups de pétard
qui secouent le monde des pieds jusqu'à la tête.
Les prêtres, à l'Evêché, dans le plus grand salon,
vont prendre Monseigneur avec les deux Chapitres
et puis tous, chacun selon son rang, selon ses titres,
vont à la Cathédrale deux à deux en procession.

Belle comme à la Saint-Grat, l'église était ornée ;
et même on y voyait d'autres choses encore plus belles,
des choses que l'on n'a jamais vues dans ce pays.
Figurez-vous ! il y avait quatre lustres dorés,
et cela tout en cristal ; puis des pommes d'or,
en manière de couronne, leur pendaient tout à l'entour.
Deux de ces lustres-là ont coûté qui sait combien
à Monseigneur, au Grand Vicaire ?
Personne ne peut savoir l'argent qu'ils ont donné :
Il faut dire que pour nous leur bourse est déliée.
Pendant que la messe se chantait
et que la musique jouait,
les uns restaient debout, les autres à genoux,
selon que chacun avait plus ou moins de dévotion.
Les prêtres chantèrent d'une voix joyeuse
le *Tantum ergo* et le *Te Deum*,

Et pouë d'euna vouëce pedaousa

Dominus conservet eum.

Transportà pe la joë, qui sansie, qui plaoure,
Qui se pâne le jeu, qui preye din se s-aoure.
Lo cœur de tant de dzen, i fêt pamë qu'un cœur,
Que demande i bon Dzeu de s-an pe Monsègneur.
L'an tseut lo cœur conten; tot se deut : Là ! pachence !
Vouë, no lo conteren permië le pi bò dzor.
A la fin di fonchon, p'annonché la partence,
Sounàve la gran elliotse i sondzon de sa tor.
Di mondo que sortset la place l'ère pleine ;
L'ètse un fremier de dzen qu'in vejete pa la fin;
La procechon di prère, in sorten, l'ayet peina
A se fère un tsemin.

Tot lo mondo, bin cheur, se fejet de merveille
Veyen tant de prère assemblà.
L'èron cent et cinquanta, incò bien mà conta.
Pensade ! le premië gambàvon la pontaille
Que l'est devant la Prevotà,
Quan Monsègneur in sorten de l'elliëse,
I non de qui l'at fêt lo mandzo di ceriëse,
A tot lo mondo in dzenoillon
Baillàve sa benedechon.

IV.

Doz'aoure son sonnàye ;
Tot lo mondo, lo las, comence a lo senti;
Tsacun tsi sè l'at sa souye apprestàye;
Allàde la mindzé; v'ei tseut boun'appeti.

Dza lo dené l'est lé prest que feume :
Et l'Evèque, selon noutre vieille coteume,
Deut lo *Benecitè* (bin cheur que cen s'inten),
Et tseut, prère et monseur, lei repondon : *Amen*.
Lo Gran Veqüero Jans, atos sa vouëce affabla,
I non de Monsègneur,
Invite tseut le grou monseur
A prendre place a tabla.

puls d'une voix attendrissante

Dominus conservet eum.

Transporté par la joie, qui soupire, qui pleure,

qui s'essuie les yeux, qui prie dans ses heures.

Le cœur de tant de gens ne fait plus qu'un cœur,

qui demande au bon Dieu des ans pour Monseigneur.

Ils ont tous le cœur content; tous disent : là ! patience !

ce jour, nous le compterons parmi les plus beaux jours.

A la fin des fonctions, pour annoncer le départ.

sonnait la grande cloche au sommet de sa tour.

Du monde qui sortait la place était pleine ;

c'était une fourmilière de gens dont on ne voyait pas la fin :

la procession des prêtres, en sortant, avait peine

A s'ouvrir un chemin.

Tout le monde, sans doute, était émerveillé

voyant tant de prêtres assemblés.

Ils étaient cent cinquante, encore bien mal comptés.

Pensez un peu ! les premiers traversaient déjà la passerelle

qui est devant la Prévôté,

quand Monseigneur en sortant de l'église,

au nom de Celui qui fit le manche des cerises,

à tout le monde à genoux

donnait sa bénédiction.

IV.

Douze heures sont sonnées :

tout le monde commence à sentir la faim;

chacun chez soi a son repas préparé ;

allez donc le manger : vous avez tous bon appétit.

Déjà le dîner est là tout prêt qui fume :

Et l'Evêque, selon nos vieilles coutumes,

dit le *Benedicite*, (sans doute, cela s'entend),

et tous, prêtres et messieurs, lui répondent : *Amen*.

Le Grand vicaire Jans, avec sa voix affable,

au nom de Monseigneur,

invite tous les grands messieurs

à prendre place à table.

I table d'a coutê, del cen ,
Sensa fêre de complimen,
Tsacun se place a l'amiabla.
I seminéro, a miê lo corridon,
Su quatre pile ornaye in teila fina
Posàve un ço come un plafon,
Que de ridò de mosselina,
Atot de grouesse frendze d'or ,
Pendzan tot a l'entor.
Dèsot ci ço, que come l'or brillàve ,
L'Evêque a sa tabla contàve
De personadzo come fat !
Lo Comandan, de s-avocat,
De conto, de notéro ;
La pi par d'intre leur,
Dze si pa dère guéro,
L'ayan la croé d'onneur.
Bin cheur qu'a ci dené l'an pa fêt de seupette ,
Ni polenta, ni ris, plein de grouesse terrette.
Començon lo repà p'an lêtse de salan,
Mê cen coppà se prin, que l'escape di man.
Aprê, porton bouilli, fricandò, cotelette ;
Et de s-asperge et de choufleur,
Que de bien llioen l'an fêt adzure :
Et crème, et flan... et d'àtre leccassure,
Boune maque pe le monseur.

Dze vo payo pa pe lo creire :
Tant come mè vo lo sàde bin tseut,
Sensa que gneun vo l'eye deut,
Qu'a cice grou dené, se vouedzon tsecca beire.

V.

Sarian età per lê ver la fin di desser,
Quan di momen tot lo mondo s'étoune !
Tot s'aveitse et se deut : Qu'est-ê qu'in sent pe l'air ?...
Et ço ! l'un dejet-ê, me semble fran que troune.

Ensuite, aux tables de côté,
sans faire des compliments,
chacun se place sans façon.

Au séminaire, au milieu du corridor,
sur quatre piliers revêtus de toile fine
reposait quelque chose comme un pavillon,
auquel des rideaux de mousseline,
avec de grandes franges d'or,
pendaient tout à l'entour.

Sous ce pavillon, qui brillait comme l'or,
l'Evêque à sa table comptait
des personnages comme il faut !

Le Commandant, des avocats,
des comtes, des notaires ;
la plupart d'entre eux,
je ne sais dire combien,
avaient la croix d'honneur.

Sans doute qu'à ce dîner on ne fit ni soupe mitonnée,
ni polenta, ni riz, à pleines terrines.

On commence le repas par une tranche de salé,
mais si mince, qu'elle échappe des mains.

Après, on apporte bouilli, fricandeau, côtelettes,
et des asperges et des choux-fleurs,
que de bien loin l'on avait fait venir ;
et crème, et flan, et d'autres friandises,
bonnes seulement pour les messieurs.

Je ne vous paye pas pour le croire :
autant que moi vous le savez bien tous,
sans que personne ne vous l'ait dit,
que dans ces grands dîners on se verse un peu à boire.

V.

Ils pouvaient être vers la fin du dessert,
lorsqu'à l'instant tout le monde s'étonne !
Chacun se regarde et se dit : qu'entend-on dans les airs ?
Ah ! ça ! disait l'un, il me semble vraiment qu'il tonne.

Un âtro lei repond : Bin cheur que l'est fran cen ;
Lo trouno dze lo sento, et l'est pamê se llioen ;
Vindret-ê pe troblé la joè de cetta fêta ?
Eido ! lo sento dza passé su noutra têta.
A peina deut cen-lè, lo trouno baille deur ;
La grella di momen tsêt devant Monsègneur.
Et lo mondo surpei, l'ayet case dza pouêre ;
Mê lé, toustou, p'annonché lo bon ten,
Euna colomba messadzôre
Porte a l'Evêque un complimen,
A la place d'an ramoliva.
Adon se vejete fran
Que la joè l'ère viva !
I beuchâvon di man,
I criâvon tseut : Viva !

*Et vive Monseigneur ? Et vive André Jourdain !
Vive le clergé valdôtain !*

De suite un coplet se tsantâve
Pe de prêre qu'un vejete pa.
Et pouê la meusecca sonnâve.
— Gran bien lei fache leur repâ !
Et mè pe tan bouna forteuna.
Dzi vu tot cen que se fejet,
In aveitsen, de la queuseuna,
Foura pe lo guetset.

VI.

L'Evêque, accompagnâ di monseur et di prêre...
A quatr'aoure et demi, s'en vat a l'êvêtsâ...
Dz'entro mè ettot, todzen sensa ren dêre,
Dz'êro teuteun tsecca affrontâ
D'allé per lé fetsé mon nâ.
Inque un di dret premiê de l'assemblâ comence
A fêre a Monsègneur euna gran reverence,
Et pouê fait un discour... Ah ! faillet lo senti !
Et do-trei s-âtre aprê, tsacun dijet la sina :
L'ère a qui n'en sayet de pi.

Un autre lui répond : Sans doute, c'est vraiment cela,
le tonnerre, je l'entends et il n'est plus si loin;
Viendra-t-il troubler la joie de cette fête ?
Voyez ! je l'entends déjà passer sur notre tête.
Ces mots étaient à peine prononcés que le tonnerre éclate ;
La grêle, à l'instant, tombe devant Monseigneur,
Et le monde, surpris, avait presque déjà peur ;
mais aussitôt, pour annoncer le beau temps,
une colombe messagère
porte à l'Evêque un compliment,
au lieu d'un rameau d'olivier.
Alors on vit vraiment
la joie la plus vive :
Tous battaient des mains ;
tous criaient : Vive !
Et vive Monseigneur ! Et vive André Jourdain !
Vive le clergé valdôtain !
De suite un couplet était chanté
par des prêtres qu'on ne voyait pas.
Et puis la musique jouait.
— Grand bien leur fasse leur repas !
Quant à moi, par bonne fortune,
j'ai vu tout ce qui se passait,
en regardant de la cuisine
au dehors par le guichet.

VI.

L'Evêque, accompagné des messieurs et des prêtres,
à quatre heures et demie s'en retourne à l'évêché.
J'entre moi aussi, doucement, sans rien dire.
J'étais cependant un peu effronté
d'aller par là fourrer mon nez.
Ici un des premiers de l'assemblée commence
à faire à Monseigneur une grande révérence,
(et) puis, il fait un discours. Ah ! il fallait l'entendre !
Et deux ou trois autres après lui ; chacun faisait le sien ;
C'était à qui en savait plus.

L'an fé de complimen mëmo in lenga latina;
Teuteun cice in francè totsàvon miou lo cœur.

Basta : l'an tseut voulu tsanté leur tan bon père,
Leur aimablo premiè pasteur.
Mëmo le s-ecollië qu'étudzon la grammère,
De dère leur do mot pouvon pa s'asteni.

In se pensàve dza que tot fuche feni,
Quan tot d'incou se sen de vouéce puerile;
Et ço?... son le meinà de la Salla d'Asile :
i voulon leur ettot uvri leur petsou cœur;
Recognêtre in ci dzor leur pi gran bienfaiteur (1).
Bingue tendzan ver lliu leur petsoude manine
Dejan, le s-orfelin, le poure s-orfeline :
Come no Te tsanten ara que sen petsou,
No volen Te tsanté quan no saren poue grou.

VII.

De se dèrè rayon dza lo solei que meusse,
Baille a la Grivolà la couleur di lorpè.
No s-invite la clliotse, in sonnen l'angeleusse,
A prendre un passaten, per nò, tot pi novè.

Et ço ! mè deut quatseun; et que l'y at-è mè ?
Mè, lo sade-vo pa ? Fan le fouà d'arteficho;
In veulla pamè gneun l'est in cen-lé novicho.
I pra di Seminéro, in bien pocca de ten,
De Veulla et di contor se rassemblon le dzen.
Un grou ço tot in fouà su pe l'air s'involàve :
La, là ! per mè dzi deut : Cen l'est cheur lo dragon !
Tanque dzi pouè sentù que lo mondo criàve :
Eidò ! eidò ! yaou que vat lo balon !
Vat annonché tanqu'i sondzon di bèque
Que André Jourdain, noutro aimablo Evêque,
Remaché Dzeu, l'at deut in ci bo dzor
Sa seconda messa novella;

(1) Mgr Jourdain l'et età lo fondateur de l'Asile.

Ils firent des compliments même en langue latine;
cependant ceux en français touchaient mieux le cœur.
Bref : tous voulurent chanter leur bon père,
leur aimable premier pasteur.
Même les écoliers qui étudient la grammaire
de dire leurs deux mots ne peuvent s'abstenir.

On pensait déjà que tout fût fini,
lorsque tout à coup on entend des voix puériles :
Qu'est-ce donc ? ce sont les enfants de la Salle d'Asile ;
ils veulent, eux aussi, ouvrir leur petit cœur,
reconnaître en ce jour leur plus grand bienfaiteur (1).
Pendant qu'ils tendaient vers lui leurs petites mains,
les orphelins, les pauvres orphelines, s'écriaient :
Comme nous Te chantons maintenant que nous sommes petits,
nous voulons Te chanter quand nous serons grands.

VII.

De ses derniers rayons, déjà le soleil qui se couche,
donne à la (montagne de la) Grivola la couleur de l'or.
En sonnant l'angelus. la cloche nous invite
à prendre un passe-temps, pour nous tout (plus) nouveau.

Ah ! ça ! me dit quelqu'un, qu'y a-t-il encore ?
— Mais, ne le savez-vous pas ? on fait les feux d'artifice;
A Aoste personne n'est en cela novice.
Au pré du Séminaire, en bien peu de temps,
de la Ville et des alentours se rassemblent les gens.
Un objet tout en feu dans les airs s'envolait :
là là ! me suis-je dit, cela est sûrement le dragon,
lorsque j'entendis que le monde criait :
Voyez ! voyez ! où va le ballon !
Il va annoncer jusqu'au sommet des montagnes
qu'André Jourdain, notre aimable Evêque,
grâces à Dieu, a célébré en ce beau jour
sa seconde nouvelle messe ;

(1) Mgr Jourdain fut le fondateur de l'Asile.

Que l'an età per nò se noce d'or
La fêta la pi bella.

VIII.

De feusette, de dzire, allàvon su pe l'air
In tappen après leur un grou mouê de peleuve
Et quan l'èron bien sù, se v'ucha vu, mon cher,
C'en fejet de s-êteile et rodze et blantse et bleuve.
Adon, beussen di man, tot lo mondo applaoudi.

De ten in ten le fouà s'arrêton p'intervalle ;
Lo mondo adon se queise, l'est lé come interdi :
In trancho attendon tseut de bague pi novalle,
Gneun deut pamê lo mot, pa mëmo le femalle !
Inque euna vouéce crie : Avaitse ! aveitse ! di !
Come dessu lo tet, cella gran rova verrie
Atot cice lampion que lei flamon ator ;
In dereit lo solei quan l'est a son miêdzor,
Tan come cen-lé cliierrie.

Dei cen in sent de cou, come ci di canon :
Mê ! mê ! qu'est-ê çoceu que vint ba de damon ?
L'est euna bella plodze

D'éteile verde et blantse et rodze ;
In mëmo ten, de ço come de devouedzet
In vomissen de fouà verriàvon se de dzire,
De tote mode et a tseut plet,
Que n'èront tseut codzu de rire.

Lé, la colomba part, *frou frou*, s'envat tot dret
Et porte a Monsègneur, bin cheur, quatse messadzo.
Lo mondo, in veyen cen, s'aveitsàve i vesadzo.
Se dejet : Dze si cheur, cen l'est un complimen.
L'est poué adon que le meusicien,
Se confien depi que d'usadzo,
Soufflâvon din leur s-instreumen.
Et poué l'an fêt come fuche euna guerra :
Pe l'air roulâvon le bollet ;

et que ses nœces d'or ont été pour nous
la fête la plus belle.

VIII.

Des fusées, avec impétuosité, s'élançaient dans les airs,
en jetant après elles un gros tas d'étincelles.
Et lorsqu'elles étaient bien haut, si vous eussiez vu, mon cher,
cela faisait des étoiles et rouges, et bleues.
Alors, battant des mains, tout le monde applaudit.

De temps en temps, les feux cessent par intervalles :
le monde alors se tait; il est là comme interdit :
dans l'inquiétude tous attendent d'autres nouveautés;
personne ne dit plus mot, pas même les femmes !
Alors une voix s'écrie : Regarde ! regarde ! dis donc ?
comme sur le toit cette grande roue tourne,
avec ces lampions qui flamboient autour ;
on dirait le soleil lorsqu'il est à son midi ,
tant (comme) cela jette d'éclat.
Ensuite on entend des coups comme ceux du canon :
Mais ! mais ! qu'est-ce qui tombe d'en haut ?
C'est une belle pluie
d'étoiles vertes, blanches et rouges ;
en même temps, quelque chose comme des dévidoirs,
en vomissant du feu, tournait avec tant de rapidité,
de toutes façons et en tout sens,
au point que nous étions tous obligés de rire.

A l'instant, la colombe part, *frou frou*, elle s'en va tout droit
et porte à Monseigneur, sans doute, quelque message.
Chacun, en voyant cela, se regardait en face
et se disait : J'en suis sûr, cela est un compliment,
C'est alors que les musiciens,
se gonflant plus que d'ordinaire ,
soufflaient dans leurs instruments.
Ensuite on fit comme une guerre :
dans l'air roulaient les boulets ;

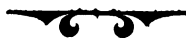
Maque qu'in vejete pa le s-offeuché pe terra
Dëre i sordà de resté dret.
Dei cen, tot di momen, ator de l'armoria
De Monsègneur
Depi de melle fouà varriàvon couleur :
Semblàvon languissen, tornàvon a la via ;
Tantou se montron blan, tantou rodzo o bin bleu ;
Pouë trei couleur in cou, brillon a noutre jeu :
Bagüe que jamë pi no verren din la via !

IX.

Më voilà que trop vito in arreuve a la fin
De ci dzor de bonheur passà sensa tsagrin.
Qui se der d'achetà, qui beisse ba di plante ;
Tot lo mondo s'en part, pouë tot d'incou s'applante :
Vei-t-eu, se dejet-ë, l'est panco tot feni ;
No fa vère la fin, n'en bin tseut prauou leisi.

Euna luminachon incò case pi dzenta,
L'est fête vouë d'an moda differenta,
De cella que n'en vu fère lo dzor devant
Hier l'ëron de bò lis, de rouse, de penchère
Qu'a Monsègneur le prère
L'an offer de leur man.
Vouë son melle croejeu que flamon
Come lo cœur
De tseut cice que l'amon
Sa Grandeur.

Ci nom que grou, petsou, pouro et reutzo tsantàve
In parole, in écrit, in marque d'affechon,
In lettre totte in fouà, l'ère lé que brillàve !
Si cheur que cella nêt, in drumén, tot sondzàve
Que l'ère incò lé dret a lliere ci dzen Nom.



seulement on ne voyait pas les officiers (couchés) à terre
dire aux soldats de rester debout.

Après cela, aussitôt, autour de l'armoire
de Monseigneur

plus de mille feux changeaient de couleurs :

ils semblaient languissants, puis redevenaient pleins de vie;
tantôt ils se montrent blancs, tantôt rouges ou bien bleus ;
puis, trois couleurs à la fois brillaient à nos yeux :
choses que jamais nous ne reverrons de notre vie !

IX.

Mais voilà que trop vite on arrive à la fin
De ce jour de bonheur passé sans chagrin.
Qui se lève debout, qui descend des arbres ;
Tout le monde part ; puis tout à coup s'arrête :
Vois-tu, se disait-on, tout n'est pas encore fini ;
Il nous faut voir la fin, nous avons bien tous assez de loisir

Une illumination presque plus belle encore,
Est faite aujourd'hui d'une manière différente
De celle que nous avons vu faire le jour précédent.
Hier c'étaient des lys. des roses, des pensées,
Qu'à Monseigneur, les prêtres
Ont offert de leurs mains.

Aujourd'hui, ce sont mille lampions flamboyants

Comme le cœur

De tous ceux qui aiment

Sa Grandeur.

Ce Nom que grands, petits, pauvres et riches chantaient
Par paroles, par écrits, en signe d'affection,
Était là qui brillait en lettres de feu !

Je suis sûr que cette nuit-là chacun rêvait,
(En dormant) qu'il était encore là, debout, à lire ce beau Nom.



LO BERDZÉ ET LO RAMONEUR

LO BERDZÉ

Tseut le matin, come d'usadzo,
Dze prègno ma boudze et mon fouet ;
Dz'assemblo de tot lo velladzo
Le feye i son de mon cornet.
Dèsot lo tet queuver de paille,
Lo berdzé vit sensa tormen ;
De lacè, la tseuvra n'en baille ;
Lo tsan lo neureit de fromen.

LO RAMONEUR

Bingue la colosse s'attantse
Et que de rebiollin s'implait ;
Aoutre dellé le bèque blantse.
Frère, aveitze indret de mon dei :
Llioen de ci tet queuver de paille,
Lo ramoneur incò petsou,
Din Teurin court, crie, travaille
Pe possei gagné do-trei sou.

LO BERDZÉ

Frère, l'aoura de nouna arreuve ;
L'erba comence a retzaoudé.
Dza la colosse se regreuve
Dèsot lo barmè pe tsommé.
Protso di tet queuver de paille

LE BERGER ET LE RAMONEUR

LE BERGER

Tous les matins, comme d'habitude,
je prends mon sac (bolgia) et mon fouet ;
j'assemble de tout le village
les brebis, au son de mon cornet.
Sous le toit couvert de paille,
le berger vit sans tourments ;
du lait, la chèvre en donne ;
le champ le nourrit de froment.

LE RAMONEUR

Pendant que le troupeau s'arrête,
et qu'il se remplit d'herbe nouvellement repoussée ;
au delà des montagnes blanches (de neige),
frère, regarde, en direction de mon doigt :
Loin de ce toit couvert de paille,
le ramoneur encore petit,
dans Turin court, crie et travaille
pour pouvoir gagner deux ou trois sous.

LE BERGER

Frère, l'heure de *nouna* (11 heures du matin) arrive ;
l'herbe commence à s'échauffer.
Déjà le troupeau se réunit
sous la grotte pour chômez.
Près du toit couvert de paille,

In tsan no gagnen pa d'ardzen ;
De lacè la tseuvra n'en baille ;
De c'en n'en prau p'être conten.

LO RAMONEUR

Quan noutro papa me martsande
Avouè de mètre p'allé vià,
Mamma in plaouren lei recomande
De lé leiché resté ceillà.
Dèsot lo tet queuver de paille,
Papa, per mè, l'at couet de pan ;
Dze penso pamè que me faille
Roulé pe le pay ci-t-an.

LO BERDZÉ

A l'ombra de celle brenvette,
Su la teppa, allen no chatté
N'arrien poue dove s-ecouellette
De lacè, pe noutro dené.
Protso di tet queuver de paille
I son di fifre, arra tsanten :
De lacè la tseuvra n'en baille ;
Mamma no fèt d'arbeillemen.

LO RAMONEUR

Di vuelle et de leur gran reutsesse
Que vègnen pamè m'en prèdzé...
Dz'amo miouè permiè cette pesse
Avouè tè fère lo berdzé.
Dèsot lo tet queuver de paille,
A papa, n'eidzeren tseut dò ;
De lacè la tseuvra n'en baille.
Vivre tsi sè, ren de pi bò !

en allant paître nous ne gagnons pas d'argent ;
du lait, la chèvre en donne,
cela nous suffit pour être content.

LE RAMONEUR

Lorsque notre papa me loue
à des maîtres pour aller au loin,
maman en pleurant lui recommande
de me laisser rester ici.
Sous le toit couvert de paille,
papa, pour moi, a cuit du pain ;
je ne pense plus qu'il me faille
rouler à l'étranger cette année.

LE BERGER

A l'ombre de ces petits mélèzes,
sur le gazon, allons nous asseoir ;
nous traïrons deux petites écuelles
de lait, pour notre diner.
Près du toit couvert de paille,
au son du fifre, maintenant chantons :
Du lait, la chèvre en donne ;
maman nous fait des habillements.

LE RAMONEUR

Des villes et de leurs grandes richesses,
qu'on ne vienne plus me parler...
J'aime mieux, parmi ces sapins,
avec toi faire le berger.
Sous le toit couvert de paille,
à papa, nous aiderons tous deux ;
Du lait, la chèvre en donne ;
Vivre chez soi, rien de plus beau !

LA BATAILLE DI VATSE A VERTOZAN

I.

Un bò dzor de jeuillet, lo dzor de la *Revenna* (1),
De Veulla dze m'en parto a l'arba di matin,
In porten apré mè : salan, pan blan, fontenna,
E tsecca de ci cllier que se fait din la tenna,
Pe me bletti lo pot lo lon de mon tsemin.
A Saint-Pierre dzi prei lo stsemin que meinàve
 Su di coutè de Vertosan.
Dzà pe Saint-Nicolà lo mondo s'apprestàve
 Come cen se fait tseut le-s-an.
Lé, qui d'un coutè crie et qui de l'âtro braille
 Hoé ! hoé ! parten-nò, le-s-ami ?
Di vatsé se vat fère euna groussa bataille ;
Maque degadzen-nò, l'est l'aura de parti.

II.

Bientou se sent lo flà di violette neissante
 Qu'imboumon l'air frêque de Vertozan :
Bientou dze sento dzà que le bèque pouegnente
Repondon a bē-tor, i sublo di s-arpian.
Pe le prá, tseut in fleur, qu'un eigue pura arrouse
Dèsot l'erba catsà tsante lo greseillon
Di boueisson i sapin lo rossegnon se pouse,
Et regale i passen se pi belle tsanson.

(1) *Revenna* est le nom de la localité où les troupeaux des trois chalets du Breuil, des Frà et de Jovensan vont paître le troisième dimanche de juillet et où se livre la bataille des vaches.

LA BATAILLE DES VACHES A VERTOZAN (sur Avise).

I.

Un beau jour de juillet, le jour de la Revine,
je pars d'Aoste à l'aube du matin,
en portant (après) avec moi salé, pain blanc, fontine
et un peu de ce jus qui se fait dans la tine,
pour me mouiller les lèvres le long de mon chemin.
A Saint-Pierre, je pris le sentier qui conduisait
(en haut) du côté de Vertozan.
Déjà à Saint-Nicolas le monde se préparait
comme cela se fait toutes les années.
Là, qui d'un côté appelle et qui, de l'autre, crie :
Hoé! hoé! partons-nous, amis ?
Il va se faire une grande bataille de vaches;
dé pêchons-nous donc, c'est l'heure de partir.

II.

Bientôt, on sent l'odeur des violettes naissantes,
qui embaument l'air frais de Vertozan ;
bientôt, j'entends que les cimes aigües
répondent, tour à tour, aux sifflements des chaletiers (1).

Dans les prés, tous en fleur, qu'une eau pure arrose,
sous l'herbe caché, chante le grillon.
Du buisson au sapin le rossignol se pose,
et régale aux passants ses plus belles chansons.

(1) Le mot patois *Alpians* ou *Arpians* signifie habitants des Alpes et désigne spécialement les individus occupés à l'exploitation des chalets.

De llioen se veit qu'i Breuil embouon leur vatse pleine,
Que bedzolàvon (1) dzà, senten lo tsaat di dzor :
Dze traverso lo plan, yaou dzouère se promeine,
Et que partadze in baillen de détôr.

III.

In arreuveu i Breuil dzi vu, come euna fêta ;
Tot lo mondo achouedzà di pià tanque a la têta.
Le femalle, ci dzor, l'ayan de dzen pitset,
Fran come voulon leur; cen restàve se ret !
L'ayan leur bò faouder lliat atos de levreye,
Leur dzen motsaou di cou di pi bò qu'in troveye;
L'ayan leur sardze rodze a baste pe lo fon;
Ci dzor, l'an dzaratà tanqu'i fon de l'artson.
Le berdzé leur ettot l'an trét leur vesta grise;
L'an bettà la tanetta et la dzenta tsemise.
Aprè mè, tot vegnet : femalle, ommo, garçon;
Le s-un su de monteure et le s-âtre a platon,
Porten din leur doblè de tsér de la greichère ,
Et p'aplani la tsardze, un passablo barlet,
Plein de ci bon vin viou de l'an quarente-vouet :
Cen lé, lo mioù de tot, contente le fretère.

IV.

Pe trové me s-ami dze. sayò lo tsemin ;
Dze vò tanque tsi leur, dze crio : ho ! de dedin.
La fretère sort foura et me deut : Maque entràde;
Soplé, dete-mè vei cen que v'avolontàde.
Dzi pe vo presenté pocca tsousa avouè ren;
Pe tsecca de caillà féde gneun complimen.
Pe me fère chatté me baille euna breilletta;
Su la tabla, toustou, l'épate euna sarguetta ;
Me presente, avouè grâce, un fromadzo pequen,

(1) Aux heures chaudes du jour, les vaches cessent de brouter et courent en levant la queue.

De loin on voit qu'au Breuil on rentre les vaches pleines,
qui s'agitaient déjà, sentant la chaleur du jour ;
je traverse la plaine où la rivière se promène,
et qu'elle partage en donnant des détours.

III.

En arrivant au Breuil j'ai vu, comme en un jour de fête,
tout le monde en toilette des pieds jusqu'à la tête.
Les femmes, ce jour-là, avaient de belles dentelles,
vraiment comme elles les veulent; cela restait si raide !
Elles avaient leur beau tablier, lié avec des rubans,
et, autour du cou, un mouchoir des plus jolis que l'on trouve;
elles avaient leur robe de serge rouge avec des pinces au fond;
ce jour, elles ont remué jusqu'au fond de leur coffre.
Les bergers, eux aussi, ont enlevé leur veste grise;
ils ont mis l'habit tanné et la belle chemise.
Après moi, tout (le monde) venait : femmes, hommes, garçons :
les uns sur des montures et les autres à pied,
portant dans leur bissac de la viande de la vache engraisnée,
et pour applanir la charge un barillet de quelques litres,
plein de ce bon vin vieux de l'an quarante-huit :
Cela, le mieux de tout, contente les *fruitières* (1).

IV.

Pour trouver mes amis je savais le chemin ;
je vais jusque chez eux, je crie : hô ! dans la maison !
La fruitière sort et me dit : Entrez sans façon;
S'il vous plait, dites-moi (un peu) ce que vous désirez.
J'ai à vous offrir peu de chose ou presque rien ;
pour (accepter) un peu de caillé, ne faites aucun compliment.
Pour me faire asseoir, elle me donne un escabeau ;
sur la table, aussitôt, elle étend une serviette ;
elle me présente, avec grâce, un fromage piquant,

(1) On appelle ainsi les femmes qui travaillent le lait dans les montagnes.

Fét de vouet dzor devan, et fran bon pe me den ,
Et grevière, et fontenna incora case intsère,
Et de beurre sorti frêque de sa beurrère,
Eun'ecouëla de crâma, un âtra de caillâ ;
Et dzi trovâ bien bon tot cen que m'at baillâ.

V.

A tabla, tot solet, dze mindzo san façon ;
Dz'aveitso celle dzen fatsendé pe meison.
Le dô bré rebratâ dze veyo la fretère
Que l'avendze lo prë di fon de sa tsaoudère :
I tsardze son fromadzo, et pouë pren lo tsanon ,
Vat terrié de bounë d'un petsou bareillon ;
In croé dessu lo fouâ bette dove s-etalle.
Bingue la leitâ couet, l'appreste le feisalle ;
Dei cen fait lo serré. Inque fat pa manqué
De dëre que me jeu l'an possu remarqué
La granda propretâ de celle megnadzëre,
Que trouve d'éve praou quan l'est que vat in dzouëre.
Le fretère i berdzé crion : Dené l'est preste !
P'arrevé lo premië, l'est a qui l'est pi lëste.
Tsacun pren sa coueiller deut lo Benecitë
Un garçonnet vat prendre un pan i panatë.
Le berdzé, le meinâ que l'ayan pas de brële,
Qui vat tsertsé de tron, qui vint atot de cële ;
P'avei pi vito fêt qui reste a crepegnon,
Et mindson la peilà tseut din lo mëmo bron.

VI.

Bientou, pe totte carre in sentset dza crié :
L'aoura d'eitava (1) arreuve, allen don vito arrié.
Vucho vu ! le bardzé, le petsoude berdzëre,
Un tsanon aprë l'âtro, impleisson le tsaudëre.
In dzoëre, vant lavé leur tsanon, leur coillaou,

(1) L'eitava est entre deux et trois heure de l'après-midi.

fait depuis huit jours et vraiment bon pour mes dents,
et gruyère, et fontine encore presque entier,
et du beurre sorti tout frais de sa baratte,
une écuelle de crème, une autre de caillé;
et j'ai trouvé excellent tout ce qu'elle m'a donné.

V.

A table, tout seul, je mange sans façon;
Je regarde ces gens affairés dans la maison.
Les deux bras retroussés, je vois la fruitière
qui tire le caillé consolidé du fond de sa chaudière.
Elle charge son fromage et puis elle prend le seau,
va tirer du puron acide d'un petit baril,
et met sur le feu deux buches en croix.
Pendant que le petit lait cuit, elle prépare les formes (à seras),
ensuite elle fait le seras. Ici, il ne faut pas manquer
de dire que mes yeux ont pu remarquer
la grande propreté de cette ménagère,
qui trouve assez d'eau quand elle va à la rivière.
Les fruitières crient aux bergers : dîner est prêt!
Pour arriver le premier, c'est à qui est le plus lesté.
Chacun prend sa cuillère, dit le *Benedicite*;
un garçonnet va prendre un pain au dépôt.
Des bergers, des enfants qui n'avaient pas d'escabeau,
qui va chercher un tronc, qui vient avec un seau;
pour avoir plus tôt fait, qui s'asseoit sur ses talons,
et (tous) mangent la bouillie dans la même marmite (1).

VI.

Bientôt, de toutes parts on entendait déjà crier :
l'heure huitième arrive, allons vite traire.
Si vous eussiez vu ! les bergers, les petites bergères,
un seau après l'autre, remplissent les chaudières.
A la rivière, ils vont laver leur seau, leur couloir

(1) L'usage de manger à la même marmite a cessé depuis trente à quarante ans.

Ët mëmamen lo nà tanque cen sie praou.
Pe baillé de corradzo i vatse pe se battre,
I baou li van porté, sensa lo dère a d'âtre
Euna demi ceilà d'aveina pe letson,
O bin lei baillon beire un per de quarteron.

VII.

Më come de dzetté lo momen arreuvàve,
I baou, vatse, modzon, tot sen se tormentàve.
Pertot in vejete dzà de petsou garçonnet :
Le s-un, devant lo baou fejan petté leur fouet;
Le s-âtre per dedin a gran train depeillàvon.
Deuse que sortichan, le vatse s'approtsàvon
Ator de leur berdzé, pe possei de leur man
Prendre un gremà de sà, de greseille de pan.
Tsaque devan-berdzé comence de s'inmoure :
Le vatse in boralen, se betton a lo choure.
L'acouton quand lei deut : ma vatse, mon vatson,
Et quan le crie à par tsaqueuna pe son non :
Vin tè, té vtn, Baoutsan (1); *vin tè*, Maurin, Marquisa,
Sardègne, Tsatagnon, Guerra, Fribour, Parisa...
Devan leur le berdzère acoueillàvon le vè
Qu'après leur marre in lloen restàvon in dèrè.

VIII.

L'aoura approtse : in sent dzà lo trouno di sonnaille ;
In veit trei grou troupé pe la Revenna in tsan :
Son le vatse di *Breuil*, di *Frà*, de *Dzovensan*
Qu'impachente attendzan l'aoura de la bataille.
Permiè tant de carrà que meclliàvon leur son
In sent le Valesan que tsanton leur tsanson
Tranquilemen dzësu dèsot euna brenvetta :
« *Le s-Armatilli de Colombetta...* »

(1) On appelle « Baoutzan » les vaches dont la partie antérieure de la tête est blanche; « Moura ou Maurin » les vaches noires, et « Tsatagnon » celles au poil châtain.

et même le nez, tant qu'il faut.
Pour donner du courage aux vaches qui vont se battre,
on va leur porter, à l'étable, sans le dire à d'autres,
un demi seau d'avoine à lécher ;
ou bien, on leur donne à boire une paire de quarterons.

VII.

Mais comme le moment d'aller paître arrivait,
à l'étable, vaches, génissons, tout cela se tourmentait.
Dans tous les chalets, on apercevait de petits garçons :
les uns, devant l'étable faisaient claquer leur fouet ;
les autres, dedans, en toute hâte détachaient (les vaches).
A mesure qu'elles sortaient, les vaches s'approchaient
de leurs bergers, pour pouvoir de leurs mains
prendre un grain de sel, des croustilles de pain.
Chaque premier-berger commence à se mouvoir ;
les vaches, en mugissant, se mettent à le suivre.
Elles écoutent lorsqu'il leur dit : ma vache, ma petite vache,
et lorsqu'il les appelle chacune à part par son nom :
Viens, toi, toi, viens, Baoutsan, viens, toi, Maurette, Marquise,
Sardaigne, Châtain, Guerre, Fribourg, Parise...
Devant elles, les bergères chassaient les veaux
qui, de leurs mères, au loin, restaient en arrière.

VIII.

L'heure approche : on entend déjà le bruit des sonnailles ;
on voit trois grands troupeaux paître à la Revine ;
ce sont les vaches du *Breuil*, des *Frà* (1), de *Jovensan*
qui, impatientes, attendaient l'heure de la bataille.
Parmi tant de sonnettes, qui mêlaient leurs sons,
on entend les Valaisans (2) qui chantent leur chanson,
tranquillement couchés sous un petit mélèze :
« *Les Armaillis de Colombette...* »

(1) Ce chalet appartenait jadis aux Cordeliers d'Aoste; de là sans doute le nom de « Frà » qui signifie, en piémontais, frères, religieux.

(2) Des Valaisans tinrent longtemps à bail *Jovensan*,

Modze, valse et modzon, come p'amusement,
Van émotten le fleur, lo triolet neissen ;
Et le psetsou veillon garfouëillon pe le carre,
Se dzèson un momen; tornon avouë leur marre.
Le **berdzé** san souci, que lo trop de bon ten,
Que l'an in Vertozan, assemble tot soven,
Veyen leur valse queye a l'erba savouria,
Profiton di momen pe fère la partia :
Lé, l'un trèt son abit et l'âtro son bonet,
D'âtre, finque le soque, et dzoyon i palet.
Doze poutin lo boton ! C'en l'est pa bagatelle ;
Surtou quan fat copé ci que tin le bretelle.

IX.

Dza le valse son totte atot lo mouro in l'air,
Borneyen, cornaten cella que l'an aper
Le **berdzé**, le s-arpian, le mètre, le fretère,
Que perduche la leur, l'ayant dza tseut penchère.
Le s'étrandzé pourtan, après fèt lon tsemin,
Se n'en retornon pa sensa vère la fin.
Gneun semblàve mē guei; tsacun s'impachentàve,
Attendzet ci momen que pancora arreuvàve.
Quan la *Retna* di Frà s'empart, in borallen,
Contre *Maurin* di Breuil, adon crion : lei sen !
Lliè fejet de grou jeu, tégnet sa tète bassa,
Feyen pletté lo couér de son ètsenna grassa.
Cella di Breuil l'atten, la tète de travers,
Montren lo blan di jeu dèsot son grou fron ner.
In soufflen, dzaraten, lé se son approtsaye ;
Tsagueuna feit un un eurlo, et se son attaquaye.

X.

Tot lo monde formàve un cerellio ator de leur,
Dien : la neire perd, cen-lé l'est case cheur.
Tsacun di dò parti betton euna gadzure :
La noutra, dejan-t-è, l'at le corne pi dure.

Génisses, vaches et génissons, comme par amusement
vont broutant le bout des fleurs, le trèfle naissant;
et les tout petits veaux mordent de côté et d'autre,
se couchent un instant, et retournent avec leur mère.
Les bergers sans souci que les heureux loisirs
de Vertozan rassemblent très souvent,
voyant leurs vaches tranquilles à l'herbe savoureuse
profitent du moment pour faire la partie.
Là, l'un tire son habit et l'autre son bonnet,
d'autres, même les socques, et ils jouent aux palets.
Chaque douze points un bouton ! Cela n'est pas bagatelle,
surtout lorsqu'il faut couper celui qui tient les bretelles.

IX.

Déjà les vaches sont toutes avec le museau en l'air,
faisant gros yeux, donnant de la corne à leur voisine.
Les bergers, les *alptans*, les maîtres, les *fruttières*,
appréhendaient déjà que la leur perdît (la bataille).
Les étrangers pourtant, après (avoir) fait long chemin,
ne s'en retournent pas sans en voir la fin.
Nul ne semblait plus gai; chacun s'impatiait,
attendait ce moment qui n'arrivait pas encore.
Lorsque la *Reine* des Frà s'élance en mugissant,
contre *Maurette* du Breuil, alors on crie : nous y sommes;
Elle faisait de gros yeux, tenait sa tête baissée,
faisant plisser la peau de son échine grasse.
Celle du Breuil l'attend, la tête de travers,
montrant le blanc des yeux dessous son gros front noir.
En soufflant, en remuant la terre, elles se sont approchées;
chacune pousse un mugissement, et elles s'attaquent.

X.

Tout le monde faisait un cercle autour d'elles,
disant : la noire perd, cela est presque sûr.
Chacun des deux partis met une gageure :
la nôtre, disaient-ils, a les cornes plus dures.

Bien vito s'est passà do quar d'aoura de ten
Me savei quinta gagne, in n'en sayet de ren :
Tantou l'euna recule, et poue toustou s'avance;
Et tsaqueuna a bē tor s'ecotte a crapa panse.
Lé, la grassa di *Frà* se bette pe dabon;
L'âtra fait cen que pout pe dère sa reison.
Tot lo parti di *Breuil* trevolle dza de creinte;
Mē, leur *Maurin* toustou de se corne pouegnente,
Me sarre cella reina amodo pe lo cou,
La me fait requelé, mon cher, tanqu'a trei cou !
Lé, l'âtra se repren; mē lliē s'est bien bardàye,
Et lo quatrēmo cou bien llioen l'at intsaouchàye;
Et se jeu l'an chovet dimen que l'an possu,
Cell'âtra que s'en vat moutsa d'avei perdu.
Le *Frà* son meconten d'avei perdu leur reina;
Lo Breuil heusse di man; n'en vaillet bin la peina.

XI.

A mon tor ! l'at-ē deut, un berdzè valesan ;
Dze vo tsertsé *Fribour*, reina de *Dzovensan*.
Euna vatse s'avance in branlen sa sonnaille :
L'est *Fribour*, que s'en vin presenté la bataille.
Maurin, reina di Breuil l'attendzet a pià fer.
Lé s'anufion toustou, s'aveitson de travers.
Inque cella di Breuil, quoique dza bien lagnàye,
Se bette a borallé; l'est totta inforochàye;
Sa gordze l'est in boura, et souffle de son nà
La terra que vegnan de dzaraté se pià.
L'âtra de Dzovensan in borallen s'appreste :
Treine son mouro in terra et fait tan d'âtre geste.
Semblàve que se jeu l'uchen de fouà dedin,
Et que pe se do nà n'en sortuche lo fin !
Lo mondo ator de leur, tot court, s'impin, s'amatse;
L'an tseut le jeu fichà dessus le dove vatse.
Lé, qui gadze un écu, qui gadze un loui d'or;
Tot terrie son borset; ren lei coute ci dzor.
Le reine di momen s'apeillon pa pe rire :
Tsaqueuna fait son cou; tsaqueuna se revire.

Bien vite il s'est passé deux quarts d'heure de temps;
Mais deviner laquelle aurait gagné, on n'en savait rien.
Tantôt l'une recule et puis aussitôt s'avance,
et, tour à tour, chacune s'efforce à crève-ventre.
Là, la grasse des *Frà* s'y met tout de bon ;
l'autre fait ce qu'elle peut pour lui tenir tête.
Tout le parti du *Breuil* tremble déjà de crainte;
mais leur *Maure* aussitôt, de ses cornes pointues,
me prend cette reine comme il faut par le cou,
elle me la fait reculer, mon cher, jusqu'à trois fois !
Là, celle-ci se reprend et se cramponne bien ;
mais pour la quatrième fois, bien loin l'autre la chasse ;
Et ses yeux suivent, tant qu'ils peuvent,
celle qui s'en va confuse d'avoir été vaincue.
Les *Frà* sont mécontents d'avoir vu échouer leur reine;
Le *Breuil* bat des mains; il en valait bien la peine.

XI.

A mon tour ! s'écrie un berger valaisan ;
je vais chercher *Fribourg*, reine de *Jovensan*.
Une vache s'avance en agitant sa sonnaillle :
C'est *Fribourg*, qui s'en vient présenter la bataille.
Maurette, reine du *Breuil*, l'attendait à pied ferme.
Alors, elles se flairent aussitôt, se regardent de travers.
Celle du *Breuil*, quoique déjà bien fatiguée,
se met à mugir; elle est toute courroucée ;
Sa gorge est écumante, et, du souffle de ses narines,
elle soulève la terre que ses pieds venaient de remuer.
Celle de *Jovensan* en mugissant s'apprête;
elle traîne son museau par terre et s'agite en tous sens ;
Il semblait que ses yeux fussent en feu,
et que de ses deux naseaux il sortît de la fumée !
Le monde, autour d'elles, court, se pousse, s'entasse :
tous ont les yeux fixés sur les deux vaches.
Là, qui parie un écu, qui parie un louis d'or;
chacun tire dehors sa bourse; rien ne lui coûte en ce jour.
Les reines tout à coup s'attaquent sérieusement :
chacune fait son coup, chacune se défend,

L'an corne contre corne, et fron contre lo fron ;
I meiten di s'épale infonçon lo cotson.
Bingue fejan d'effor tseut leur membro cracàvon ;
Leur s-ousse sortichan, leur veine se conflàvon ;
Et tsaqueuna, a bè-tor, pe pa perdre terren
Plante se coque in terra, et lé vat pa pi llioen.
Egàla l'est leur force, egal l'est leur coradzo :
Faren-t-è de leur gloère ettot egal partadzo ?...

XII.

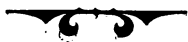
Toustou di combatten se veit coure lo san !
Mê ! mê ! qu'est-è ço-ce ? tot vat incontinan
Pe vère quinta l'est cella deforteunàye...
Lètse *Maurin* di Breuil a meitsà decornàye.
Lé, pe le revendzé se betton le parti ;
Mê, ni brotte, ni fouet, ren pout le separi !
Tsacun di combatten, p'onnoré sa montagne,
L'eparme ni de flà, ni d'effor, ni de lagne.
Gneun l'ayet incò vu de bataille parè !...
A *Maurin* lei decappe un di pià de dèrè ;
Adon in sent crié : *Fribour ! Fribour !*... la reina !
Tòdzen !... lo mot l'est p'anco deut a peine,
Que la poura *Maurin*, malgré sa corna vià,
L'at tant fèt que l'at tenu pià,
L'at tant fé force, et redoblà coradzo,
Que *Fribour* di momen,
Come p'intantemen,
Requele, baille tor, s'envat... là ! bon voyadzo !
Galoppe a son betun p'un tsemin lo pi prè
Et la corna i crepion *Maurin* lei vat aprè.



Elles ont cornes contre cornes et front contre front ;
au milieu des épaules, elles enfoncent leur cou.
En faisant ces efforts, tous leurs membres craquaient ;
leurs os sortaient, leurs veines se gonflaient.
Et chacune, tour à tour, pour ne pas perdre terrain,
enfonce ses sabots en terre, tient bon et ne va pas plus loin.
Egale est leur force, égal est leur courage ;
feront-elles de leur gloire aussi égal partage ?

XII.

Soudain des combattants on voit couler le sang !
Mais ! mais ! qu'est-ce donc ? chacun va sur-le-champ
pour voir quelle était cette infortunée...
C'était *Maurette* du Breuil à moitié écornée.
Alors, pour les séparer, s'unissent les partis ;
mais, ni verges, ni fouets, rien ne peut les détacher.
Chacune des rivales, pour honorer sa montagne,
n'épargne ni souffle, ni efforts, ni fatigue.
Personne n'avait encore vu des batailles pareilles !...
A *Maurette* il glisse un des pieds de derrière ;
Alors on entend crier : *Fribourg ! Fribourg !*... reine !
Tout doucement !... Le mot n'est pas à peine dit,
que la pauvre *Maurette*, malgré sa corne rompue,
fit tant qu'elle tint ferme ;
elle déploya tant de force et redoubla (tellement) de courage
que *Fribourg*, à l'instant,
comme par enchantement,
recule, tourne, s'en va... là ! bon voyage !
Elle court à son troupeau par le chemin le plus court,
et, la corne aux flancs, *Maurette* la poursuit.



LE QUATRO SEISON

L'hiver invertoillà de sa capotta grise ,
Di sondzon di Mont-Blanc beisse bà tot tòdzen.
In treinen aprè lliu l'oura, lo fret, la bise ,
Atot se gran pei gris s'avance in trevollen.
I fon d'un baou, tseut in fameille,
Tsacun l'at son occupachon :
Lo sordà de Napolion
Le s-amuse atot de conteille.
Le femalle a cella saison
Feulon la lana,
Feulon la lana ;
Le femalle a cella saison
Feulon la lana di maouton.

Lo ver fourriè s'en vin, d'un air tot allavia,
Pe baillé de travail i pouro laboureur;
I galop, vat rèché la campagne indormia,
Et l'épâte per tot et le foille et le fleur.
Adon se veit, pe lo veladzo,
Di baou sorti le vegneron;
Le s-un mollen leur corbetson,
D'âtre, atot lo macheu di sadzo.
A cella novella saison
Tot reverdeye,
Tot reverdeye,
A cella novella saison
Tot reverdeye pe dabon.

LES QUATRE SAISONS

L'hiver, enveloppé de sa capotte grise ,
du sommet du Mont-Blanc descend tout lentement ,
en traînant après lui le vent, le froid, la bise ;
avec ses grands cheveux gris, il s'avance en tremblant.
Au fond d'une étable, tous (sont réunis) en famille ;
chacun a son occupation.

Le soldat de Napoléon
les amuse avec des historiettes.

Les femmes à cette saison
filent la laine,
filent la laine ;
les femmes à cette saison
filent la laine des moutons.

Le vert printemps vient, d'un air tout éveillé,
pour donner du travail au pauvre laboureur ;
au galop, il va réveiller la campagne endormie ;
et il répand partout et les feuilles et les fleurs.

Alors, on voit, dans le village,
les vigneronns sortis de l'étable,
les uns aiguisant leur serpette,
d'autres, avec un faisceau de saules.

A cette nouvelle saison
tout reverdit,
tout reverdit ;
à cette nouvelle saison
chaque chose reverdit tout de bon.

Arbeillà de levet, lo tsâten l'est in coursa ;
Vat fère pe le tsan, rosseyé le fromen.
Atot le loui d'or que tin dedin sa boursa
Vat payé le s-ouvrè que l'an dzousu leur ten.

Lo papa l'impon sa fameille,
Tot l'est rèllià din sa meison;
Seyé lo fen van se garçon
Et miere lo blà van se feille.
Oh ! din cella reutse seison
Tsacun melatte,
Tsacun melatte;
Oh ! din cella reutse seison
Tsacun melatte a sa meison.

L'aouton, din lo verdzé, tot ator di velladzo,
Feit b'eyé tseut le s-abro in le tsaidzen de frui ;
Vat pendre le resin, fait tsere lo foilladzo;
Et baille i campagnar totta sor de produi.

Qui l'at fèt come la fromia,
L'at de roba din sa meison;
Pout assemblé se compaignon
Contre sa tenna bien implia.
Et din cella gueye seison
Beison la grolla,
Beison la grolla ;
Et din cella gueye seison
Beison la grolla di pi bon.



Vêtu légèrement, l'été est en course;
il va faire, dans les champs, roussir le froment.
Avec les pièces d'or qu'il tient dans sa bourse,
il va payer les ouvriers qui ont bien occupé leur temps.
Le père fixe le travail de sa famille,
tout est réglé dans sa maison :
pour faucher le foin partent ses garçons ;
pour moissonner le blé, ses filles.
Oh ! dans cette riche saison
chacun porte,
chacun porte ;
oh ! dans cette riche saison
chacun porte (des denrées) à sa maison.

L'automne, dans le verger, autour du village ,
fait plier tous les arbres chargés de fruits;
il va pendre les raisins, fait tomber le feuillage,
et il donne aux campagnards toute sorte de produits.
Celui qui a fait comme la fourmi,
a des provisions dans sa maison ;
il peut assembler ses compagnons
auprès de sa tine bien remplie.
Et dans cette gaie saison
ils baisent la *grolla* (coupe),
ils baisent la *grolla*;
et dans cette gaie saison
ils baisent la *grolla* du meilleur vin.



TOBIE

—

I.

Lo saint ommo Tobie, a Nephtali neissu,
De se reutso paren, surtou pe leur vertu ,
L'at todzor avu choen de gardé l'eretadzo,
Et l'at su, come leur, n'en fère bon usadzo.
De petsou l'at apprei qu'in est todzor eureu,
Quan din son cœur in at la crente di Bondzeu.
Bingue tot Israèl choujet lo gramo esemplo
Di rei Jeroboam, Tobie allàve i Templo.
Lliu s'est jamè courbà p'adoré lo vè d'or,
Mè din Jerusalem adoràve todzor
Lo veretàblo Dzeu que servichan se père,
Et baillàve l'armouna i dzen din la misère.
Appellà di Bondzeu Tobie s'est marià;
Et, pe bien s'appresté, bin cheur que l'at preyà,
Car lo Bondzeu, todzor acoute le preyère
De l'umblo que lei vat demandé de leumière.
Lei vint, d'Anna sa fenna, i mondo un dzen garçon,
Que l'at poue bien instrui dessu la relejon.
« Mon garçon, dejet-è, que todzor te tsouyeye
D'offensé lo Bondzeu; que jamè te te veye
Pe le croè compagni, yaoù todzor lo demon
Din lo cœur innocen feit entré lo pouseison. »

II.

Debilavan le Juif din ci ten adoràvon
De bondzeu chor et meut, que leur man fabrecàvon,
Mè pe puni ci peuple adon se perverti,

TOBIE

I.

Le saint homme Tobie, né à Nephtali,
de ses parents, riches surtout en vertus,
eut toujours soin de conserver l'héritage,
et il sut, comme eux, en faire bon usage.
Dès l'enfance il apprit qu'on est toujours heureux,
lorsqu'on a dans son cœur la crainte du bon Dieu.
Pendant que tout Israël suivait le mauvais exemple
du roi Jéroboam, Tobie allait au Temple.
Lui ne se courba jamais pour adorer le veau d'or;
mais dans Jérusalem il adorait toujours
le véritable Dieu que servaient ses pères,
et donnait l'aumône aux gens dans la misère.
Appelé de Dieu, Tobie se maria ;
et, pour bien se préparer, sans doute il pria.
Car le bon Dieu, toujours, écoute les prières
de l'humble qui va lui demander des lumières.
D'Anne sa femme, il lui vint au monde un joli garçon,
qu'il instruisit ensuite bien sur la religion.
« Mon fils, disait-il, toujours prends garde
d'offenser le bon Dieu ; que jamais l'on ne te voie
dans les mauvaises compagnies, où toujours le démon
dans le cœur innocent fait entrer le poison. »

II.

Malheureusement, les Juifs en ces temps adoraient
des dieux sourds et muets, que leurs mains fabriquaient.
Mais, pour punir ce peuple alors si perversi,

Eido que lo Bondzeu, contre leur, fait veni
Lo rei Salmanasar, di fon de l'Assyrie,
Que l'at poue saccadzà totta la Samarie.
Atot lo sabro in man, lé le s-Assyrien,
Entron din le meison, n'en fan sourti le dzen :
L'an fét tante deser di veulle et di velladzo,
Et meinà, di Bondzeu, lo peuple in esclavadzo.
Permiè le poure juif que dejan poue souffri,
Et plaouré leur petsà bien llioen de leur pay,
Se trovàve Tobie, ettot tsardzà de tseine :
Car todzor, di mechan, le bon pourton le peine.
Preisonè din Ninive in le s-at vu meiné
Come un beuteun d'agnè que pout reinque beilé.
Lé, Tobie sareit mort de fan pe le reuve,
Pitou que mindzé de viande defendeuve.
Ci rei, qui sa comen ? p'un ordre de damon ?
Leisse libro Tobie et totta sa meison.
Et lei baille d'ardzen praou pe son necesséro;
Mē lliu, bin cheur, l'at pa gardàlo guéro.
I s'en vat consolé se s-ami, se paren,
Et partadze intre leur, tot cen que l'at d'ardzen;
Baille vià de s-abit, i conseille se frère,
Et de l'àma et di cor soladze le misère.

III.

Tot allàve inco bien, quand tot d'inco la mor,
Di rei Salmanasar vin tsavonné le dzor.
Son feus Sennakerib di trono pren la place,
Et le bague, toustou, l'an tot verrià de face.
Ci rei, contre le Juif, l'est venu furieu
De cen que, din son camp, un andze di Bondzeu
La fét, din euna nét, un terriblo carnadzo.
Et fait mouere le Juif adon in esclavadzo;
Et de le s-interré defen espressamen,
Sous peina de subi la mort pe tsatimen.
Tobie, malgré cen, pregnen bien se meseure,
Contàve tseut se dzor p'un moué de sepeulteuere,

voilà que le bon Dieu, contre eux, fit venir
le roi Salmanasar, du fond de l'Assyrie,
lequel saccagea toute la Samarie.
Avec le sabre en main, là, les Assyriens,
entrent dans les maisons, en font sortir les gens :
ils firent des villes et des villages autant de déserts,
et conduisirent le peuple de Dieu en esclavage.
Parmi les pauvres juifs, qui devaient souffrir
et pleurer leurs péchés bien loin de leur pays,
se trouvait Tobie, aussi chargé de chaînes :
toujours, des méchants, les bons portent la peine.
Prisonniers dans Ninive on les a vu mener
comme un troupeau d'agneaux qui ne peut que bêler.
Là, Tobie serait mort de faim dans les rues,
plutôt que de manger des viandes défendues.
Ce roi, qui sait pourquoi ? par un ordre d'en haut ?
Laisse libre Tobie et toute sa maison.
Il lui donne de l'argent autant qu'il en faut ;
mais Tobie ne le garda guère.
Il s'en va consoler ses amis, ses parents ;
et il partage entre eux tout ce qu'il a d'argent :
il donne des habits, il conseille ses frères,
et de l'âme et du corps il soulage les misères.

III.

Tout allait assez bien lorsque soudain la mort,
du roi Salmanasar vient terminer les jours.
Son fils Sennachérib du trône prend la place,
et les choses aussitôt changèrent de face.
Ce roi, contre les Juifs, devint furieux
ensuite de ce que, dans son camp, un ange du bon Dieu
avait fait, dans une nuit, un terrible carnage.
Il fait mourir les Juifs alors en esclavage,
et défend expressément de les enterrer,
sous peine de subir la mort en châtement.
Tobie, malgré cela, prenant bien ses mesures,
comptait tous ses jours par un grand nombre de sépultures.

Ci rei, que l'ayet sei di sang et de l'ardzen,
Condanne a mort Tobie, et lei pren tot son bien.
Tobie, adon, se catse avouë de se confrère,
Et come tanque adon conteneuve de fère,
Pe le reuve a catson vat recoueilli le mor ;
De la gordze di tsin toute vià cice cor
Que la radze di rei tseque dzor massacràve ;
Et quand la nêt vegnet, adon le s-interràve.
Enfin, pe protechon, Tobie un dzor receit
Son bien, sa libertà, dèsot un novè rei.

IV.

Pe fère un grou dené Tobie un dzor appreste ;
Et deut a son garçon : « Mon petson, va, fé leste.
Va, fé veni de dzen pouro de la tribu,
Que l'ayen conserva din leur cœur la vertu
I meiten di desoudre et de l'idolatrie. »
Incontinan s'en part lo dzovenno Tobie ;
Vat invité se dzen, et bingue s'en revin
Veit un cor sensa via a traver di tsemin.
I galoppe a meison, et lo deut a son père :
Lé, son papa toustou sat cen que l'at a fère :
I se leve de tabla, et deut : « Là, permechon ! »
Et vat queri ci mort, l'adzut a sa meison ;
Et pouë, tot legreumen, repren sa place a tabla.
Mè, non pa de trové sa bouna achon louabla,
Se paren lei dejan : Fat-ë que pe de mor,
In depleisen i rei, t'esposeye te dzor ?
Mè pe plaire i Bondzeu Tobie conteneuve
A recoueilli le Juif fret et ret pe le reuve.

L'est arreuvà qu'un dzor, de gran lagne abattu,
Tobie, i pià d'un meur, i solei s'est dzësu :
Et lé, (passàde-mè cetta libra parolla)
Euna penasse tsët di ni d'euna arrandolla,
Lei tsët dessu le jeu. Dette-mè vei quin sor ?
Tobie di momen l'at pamë vu lo dzor !

Ce roi, qui avait soif de sang et d'argent, condamne à mort Tobie et lui prend tout son bien. Tobie, alors, se cache chez un de ses compatriotes, et comme jusqu'alors il continue à faire : dans les rues, en secret, il va ramasser les morts ; de la gueule des chiens il arrache les corps que la rage du roi chaque jour massacrait ; et quand la nuit venait, alors il les enterrait. Enfin, par protection, Tobie un jour reçoit son bien, sa liberté sous un nouveau roi.

IV.

Pour faire un grand diner, Tobie, un jour, se prépare ; et dit à son garçon : « Mon petit, va, fais vite. Va, fais venir des gens pauvres de la tribu, qui aient conservé dans leur cœur la vertu au milieu des désordres et de l'idolâtrie. » Incontinent part le jeune Tobie ; il va inviter ses gens, et tandis qu'il revient il voit un corps sans vie à travers le chemin. Il galope à la maison, et le raconte à son père : Là, son père sait aussitôt ce qu'il a à faire ; il se lève de table, et il dit : « Ha ! pardon ! » et il va quérir ce mort, le porte à sa maison ; et puis, tout larmoyant, il reprend sa place à table. Mais, au lieu de trouver sa bonne action louable, ses parents lui disaient : faut-il que pour des morts en déplaisant au roi, tu exposes tes jours ? Mais, pour plaire au bon Dieu, Tobie continue à ramasser les Juifs froids et raides dans les rues.

Il arriva qu'un jour, abattu par la grande fatigue, Tobie, au pied d'un mur, au soleil s'étendit ; Et là, (passez-moi cette parole un peu libre) une fiente choit du nid d'une hirondelle, et lui tombe sur les yeux. Dites-moi donc quel sort ? Tobie, dès l'instant, ne vit plus le jour.

Come un saint ommo Job, atot sa gran pachence,
Lliu verriàve a profilè sa dura penitence.

V.

Sa femalla assedeuva i ban de tisseran
Gagnàve, dzor pe dzor, pe manteni lo pan.
Un dzor, Tobie sent un bétson que beilàve :
Adon lliu, satsen pa come la tsousa allàve,
Deut a sa fenna « Bah ! tsi no beile un tsevrei ;
Din lo baou de quatsun l'at-eu ren de cou prei ?
Ah ! se de ci petsà te man se sou tsintsàye,
Rend cella bétse a qui te l'at decou robàye. »
Mê lliè, llioen d'avei deut : « Di bétson que te sen
Un de noutre veseun m'en a fèt un presen » ;
De lliu se moque case, et, de reison sortia,
Lei reprodze lo bien que l'at fèt din sa via.
Ci reprodzo, per lliu, l'est un bocon bien deur
Que, come un grò caoutè, lo point i fond di cœur.
Tobie, pe confondre euna se gran malice,
Plaouren come un meinà, rend grâce a la justice
De Dzeu : « Se dzi reçu, deut-è, de tsatimen,
Mon Dzeu, dze lo si bin que tseut me manquemen
N'arrian bin meretà melle cou d'aventadzo...
Ah ! verriàde pa vià de mè voutro vesadzo.
Dze receive di mín, affron pe gramaci ;
Le dzor me semblon long a l'état que dze si.
Fède que de me pià gneun veye mê la treina ;
Et que de me petsà creisse pa mê la tseina. »

VI.

Tobie, se creyen d'allé mouere bientou,
Feit veni son garçon, l'imbrasse pe lo cou :
« Mon garçon, lei deut-è, dze penso que ma via
Vat être pe lo mondo in poca ten fenìa.
Quan lo Bondzeu l'arret mon ama intre se man,

Comme le saint homme Job, avec sa grande patience,
il tournait à profit sa dure pénitence.

V.

Son épouse, assidue au métier des tisserands,
gagnait, jour par jour, pour maintenir le pain.
Un jour, Tobie entend une petite bête qui bêlait :
alors lui, ne sachant pas s'expliquer cela,
dit à sa femme : « Bah ! chez nous bête un chevreau ;
dans l'étable de quelqu'un ne l'as-tu rien pris peut-être ?
Ah ! si de ce péché tes mains se sont salies
rends cette bête à qui tu l'aurais volée. »
Mais elle, loin de dire : « De la petite bête que tu entends
un de nos voisins m'a fait un présent » ;
se moque presque de lui, et, oubliant la raison,
elle lui reproche le bien qu'il a fait dans sa vie.
Ce reproche, pour lui, est un morceau bien dur
qui, comme un gros poignard, le perce au fond du cœur.
Tobie, pour confondre une si grande malice,
pleurant comme un enfant, rend grâce à la justice
de Dieu : « Si j'ai reçu, dit-il, des châtimens,
mon Dieu, je sais bien que tous mes manquemens
en auraient bien mérité mille fois davantage...
Ah ! ne détournes pas de moi votre visage.
Je reçois des miens des affronts pour des remerciemens ;
les jours me semblent longs dans l'état où je suis.
Faites que de mes pieds personne ne voie plus la trace,
et que de mes péchés ne croisse plus la chaîne. »

VI.

Tobie, croyant devoir mourir bientôt,
fait venir son fils, se jette à son cou :
« Mon fils, lui dit-il, je pense que ma vie
va être pour le monde en peu de temps finie.
Lorsque le bon Dieu aura mon âme entre ses mains

D'inseveli mon corp sovin-tè, mon infan.
Feit que t'aye todzor de respet pe ta mère ;
Betta-la, quand mouerret, a coutè de ton père.
Preye bien lo Bondzeu per tè, pe te paren.
Que d'orgueil, din ton cœur, n'entreye jamè ren.
Pourta jamè la man su lo bien de te frère
Fè l'armouna selon que te la pourri fère.
Rend todzor grâce a Dzeu di mà come di bien,
Et chou lo dret tsemin de se comandemen.
Pren-tè varda d'allé pe le croè compagnie ;
Car avouè le mechan, lo bon mëmo s'oublie.

VII.

« A Gabelus, mon feus, dze deye t'averti
Que dzi prêta d'ardzen : vei-teu, ceilla l'écri.
Et pe lo trepellé te va tanque in Médie.
— Dze si pa lo tsemin, deut lo petsou Tobie.
— Oh ! pe cen, mon garçon, fat pa trop te peiné :
Va te tsertsé quatsun bon pe te l'y meiné. »
Tobie, in sorten, trouve un garçon de son adzo
Que semblève dza preste a fère un long voyadzo.
Mè llioen d'être un garçon l'ètse l'andze Raphaël
Manda p'accompagné le s-infan d'Israël.
Lé, troyen son berret, lo dzovenno Tobie
Lei deut : « Lo sade-vo lo tsemin de Medie ?
— Dze l'i fèt tan de cou; din Ragès mëmamen
Dzi trovà Gabelus un de voutre paren. »
Lo garçon, i galop, entre et deut a son père :
« Devan tzi no se trouve un de noutre confrère
Que sareit me guedé lo lon de mon tsemin...
— Va, deut lo creichan, fè-lo veni dedin.
L'andze entre et deut : « Bondzor ! Tobie; ommo ! coradzo!
Que la gueità todzor sie voutro partadzo !
Mè ! comen, bô garçon, më comen m'egueyi ?
Dze si llioen di Jourdain ! Dze plaouro mon pay.
Dei gran ten de me jeu, come queuver de teile,
Dze veyo ni solei, ni leuna, ni s-eteille.

d'ensevelir mon corps, souviens-toi, mon enfant.
Fais que tu aies toujours du respect pour ta mère;
mets-la, lorsqu'elle mourra, à côté de ton père.
Prie bien le bon Dieu pour toi, pour tes parents.
Que l'orgueil, dans ton cœur, n'entre jamais.
Ne porte jamais la main sur le bien de tes frères.
Fais l'aumône selon que tu la pourras faire.
Rends toujours grâces à Dieu du mal comme du bien,
et suis le droit chemin de ses commandements.
Prends-toi garde d'aller dans les mauvaises compagnies :
car avec les méchants, le bon même s'oublie.

VII.

« Mon fils, je dois t'avertir que j'ai prêté
de l'argent à Gabelus; vois ici l'obligation,
et pour l'exiger tu vas aller jusque dans la Médie.
— Je ne sais pas le chemin, dit le petit Tobie.
— Oh ! pour cela, mon fils, ne te mets pas trop en peine :
Va chercher quelqu'un capable de t'y conduire. »
Tobie, en sortant, trouve un jeune homme de son âge,
qui semblait déjà prêt à faire un long voyage.
Mais au lieu d'être un garçon, c'était l'ange Raphaël
envoyé pour accompagner les enfants d'Israël.
Alors, tirant son bonnet, le jeune Tobie
lui dit : « Connaissez-vous le chemin de la Médie ?
— Je l'ai fait tant de fois; dans Ragès même
j'ai trouvé Gabelus un de vos parents. »
Le garçon, au galop, entre et dit à son père :
« Devant notre maison se trouve un de nos concitoyens,
qui saurait me guider le long de mon chemin.
— Va, dit le vieillard, fais-le entrer.
L'ange entre et dit : « Bonjour ! Tobie; allons; courage !
Que la gaieté toujours soit votre partage !
— Mais ! comment, beau jeune homme, comment m'égayer ?
Je suis loin du Jourdain ! je pleure mon pays.
Depuis longtemps, de mes yeux, comme couverts d'une toile,
Je ne vois ni soleil, ni lune, ni étoiles.

Per mè, l'est tot teuteun, dzor, nèt, ombra, clliartà.
Que parè di Bondzeu sie la volontà.
Attende, repren l'Andze, attende avouè pacherse :
Lo Bondzeu vint a nò pi tou qu'in se lo pense.

VIII.

— Volei-vo, bon garçon, me fère un grou pleisi ?
— Vouè, vouè; bien volontsè, mèmo dò se dze poui.
— Inquellà mon garçon l'at un voyadzo a fère;
Voudria-vò vo tsardzé de lei servi de père
Et de bon compagnon lo lon de son tsemin,
Bingue vat, d'un beillet, terrié cen que me vint ?
— Bon creichan, se dze poui din cen vo s-être utilo.
Dze parte di momen et drumàde tranquillo;
Avouè mè dze lo prègno et dze vo lo rendri
San et sarvo a meison quan dze retorneri. »
Tobie pren son tsin; vat s'appresté, se tsandze;
Imbrasse papa et mama, et s'enpart come l'Andze...

IX.

Tsecca aprè que l'at vu son dzovenno garçon
Gambé, case in plaouren, lo linder de meison
La mère s'est bettata a se plaindre a Tobie...
« Ah ! perquè, dejet-è, mandé tanque in Medie,
Mandé vià lo bâten de noutre dèrè dzor,
Afin de trepellé, l'est vrai de loui d'or ?
Mè lliu suffjet bin a son père, a sa mère!
Per nò l'ère un trasor mèmo din la misère,
L'areit bin miou vallu perdre cen que te vint,
Que d'allé lo mandé fère un se lon tsemin.
— Anna, consola-tè; dzespéro que torneye.
Et que, din pocca ten, contenta te lo veye.
Car, in ci mondo tseut pe no guedé no s-en
Dret, a couté de nò, lo bon andze gardzen. »

- Pour moi, c'est tout la même chose, jour, nuit, ombre.
Que la volonté de Dieu soit faite !
— Attendez, reprend l'Ange, attendez avec patience :
le bon Dieu vient à nous plus tôt qu'on ne le pense.

VIII.

- Voulez-vous, bon garçon, me faire un grand plaisir ?
— Oui, oui; bien volontiers, même deux si je puis.
— Mon garçon que voici a un voyage à faire ;
voudriez-vous vous charger de lui servir de père
et de bon compagnon le long de son chemin,
pendant qu'il va, d'un billet, exiger ce qui me vient ?
— Bon vieillard, si en cela je puis vous être utile,
je pars tout à l'instant, et dormez tranquillement ;
avec moi je le prends, et je vous le rendrai
sain et sauf chez vous, lorsque je retournerai. »
Tobie prend son chien, va se préparer et se change ;
il embrasse son père et sa mère, et il part avec l'Ange.

IX.

Un peu après qu'elle eût vu son jeune garçon
franchir, presque en pleurant, le seuil de la maison,
la mère se mit à se plaindre à Tobie...
« Ah ! pourquoi, disait-elle, envoyer jusqu'en Médie,
envoyer si loin le bâton de nos derniers jours,
fût-ce même pour en rapporter des pièces d'or ?
Mais lui suffisait bien à son père et à sa mère !
pour nous il eût été un trésor même dans la misère.
Il aurait bien mieux valu perdre ce qui te vient,
que de l'envoyer faire un si long voyage.
— Anne, console-toi : j'espère qu'il reviendra
et que, dans peu de temps, contente, tu le verras.
Car en ce monde, pour nous guider, nous avons tous,
à côté de nous, le bon ange gardien. »

X.

A fère son tsemin Tobie continueuve,
Et dentor l'aveprà contre lo Tigre arreuve.
I s'approtse de l'eigue, et se lave le pià;
Un grou peisson toustou de lliu s'est approtsà.
Lo garçon, satsen pa quin beurt monstre cen l'ètse,
Deut a son compagnon : « Eido-lé quinta bêtse !
Soplé ! vardade-mè ; dzi pouère que se den
Vègnen me devoré. — Va ! va ! pouère de ren.
Sarra-lo, ci peisson, sensa gneuna penchère,
Treina-lo, pe le bouègno, infoura de la dzouère.
Touta-lei vià la fè, lo cœur, lo fèdzo enfin,
Cen pout poue te servi lo lon de ton tsemin.
Apré fè bon tsemin, voilà qu'un dzor Tobie,
Veyen pouè dzà Rages, veulla de la Medie,
Deut : « Yaou troveren-nò cellia de lodzemen ?
— Belle tsi Ragüel un de voutre paren ;
Et se decou te pense i viou dzor de ta via,
Ci-lé l'at euna feille et brava et degourdia,
Lliè l'est feille soletta et tè garçon solet ;
Imbè, se te la pren, tot son bien te vindret.

XI.

— Senten voutro propou, dze trevollo de pouère !
Dze m'ètouno que vò v'eyo pa sentu dère
Que l'at dzà prei sat ommo, et que lo premiè dzor,
Lo matin, contre lliè, le s-an tseut trovà mort :
Et cen que l'y at lé de pa trop agréàblo,
L'an tseut età étranglià, l'an-té deut, pe lo dzablo !
Pourro-mè, quin malheur, m'attotsusse un tel sor !
Me paren de tsagrin mouerrian din do-trei dzor.
— Din le griffe di dzablo, atten, no s-allen vère,
Perquè cice sat ommo, a tor, son allà tsere :
L'est qu'éten inpindu maque pe la pachon,
L'an voulu se marié sensa disposechon.

X.

A faire son chemin-Tobie continue,
et vers le soir près du Tigre il arrive.
Il s'approche de l'eau, et se lave les pieds ;
un gros poisson tout à coup de lui s'approcha.
Le garçon, ne sachant quel vilain monstre c'était,
dit à son compagnon : « Voyez là quelle bête !
S'il vous plait, gardez-moi ; j'ai peur que ses dents
viennent me dévorer. — Va ! va ! ne crains rien :
prends-le, ce poisson, sans aucune inquiétude,
traîne-le par les oreilles hors de la rivière.
Enlève-lui le fiel, le cœur, le foie enfin ;
cela pourra te servir le long de ton chemin.
Après (avoir) fait longue route, voilà qu'un jour Tobie,
voyant déjà Ragès, ville de la Médie,
dit : « Où trouverons-nous ici un logement ?
— Chez Raguël un de vos parents :
et si peut-être tu penses aux vieux jours de ta vie,
celui-là a une fille, et sage et dégoûtée.
C'est une fille toute seule, et toi, tu es fils unique ;
ainsi, si tu (la prends) l'épouses, tout son bien te viendra.

XI.

— Entendant votre propos, je tremble de peur !
je m'étonne que vous n'ayez pas entendu dire
qu'elle a déjà pris sept maris, et que le premier jour,
le matin, auprès d'elle, on les a tous trouvés morts :
et, ce qu'il y a là d'épouvantable c'est que
ils ont tous été étranglés, dit-on, par le diable !
Pauvre moi ! quel malheur si un tel sort m'était réservé !
Mes parents de chagrin mourraient dans deux ou trois jours !
— Dans les griffes du diable, attends, nous allons voir
pourquoi ces sept hommes, tour à tour, sont allés tomber :
c'est qu'étant poussés seulement par la passion,
ils ont voulu se marier sans disposition.

Mê tè, pouère de ren... passa din la prayère,
Avouè Sara, trei dzor et trei nèt totte intsère;
Et la premièrè nèt pe tsaché lo démon,
Beurla dessu lo fouà lo fedzo di peisson.
Et, le trei dzor passà, mon ami, dze t'ingadzo
A vivre saintemen din l'état di mariadzo. »

XII.

Lé tardet l'aveprà noutre do voyageur
Entron tsi Ragüel que lei feit gran s-onneur,
Et que cognessen pa quin dô cen pochant être
Lei deut : « Dze voudrio bin, bò garçon, vo cognêtre.
— No sen de Nephtali, tribu di peuple juif
Que plaoure, i dzor de vouè, din Ninive captif.
— Cognède-vò Tobie ? — Atroquè, repond l'Andze.
Ragüel feit adon, de lliu, de gran lovandze.
L'Andze l'acoute tsecca, et pouè deut : « Permechon,
Vo louàde Tobie et ci l'est son garçon.
Transportà pe la joè lé Ragüel s'écrite :
« Comen ! tè, mon garçon, té lo feus de Tobie !
Vouè, vouè, dze l'i cognu cit ommo de bon cœur !
Ah ! que de t'imbraché dzeyo vouè lo bonheur.
No sen, ton père et mè, le s-infan de dô frère.
Ton vesadzo me deut que dzimbrasso ton père.
Que lo Bondzeu, mon feus, te combleye de bien,
Perquè ti lo garçon di pi bon di vequen !
Attendri pe la joè, de cen que se passàve
Lo père, Anna, Sara, Tobie, tot plaouràve.
Pe fêre un bon dené Ragüel part, s'envat
Tsoué lo pi bò maouton, lo pi grà de son bouat.

XIII.

Enfin, dza lo dené su la tabla feumàve,
Et lo vin din la coppa a leur jeu peteillàve.
Ragüel deut i dô : « De noutro apprestement
Venide vo servi, sensa gneun complimen. »

Mais toi, ne crains rien... passe dans la prière,
avec Sara, trois jours et trois nuits tout entières;
et la première nuit, pour chasser le démon,
brûle sur le feu le foie du poisson.
Et, les trois jours passés, mon ami, je t'engage
à vivre saintement dans l'état de mariage. »

XII.

Un peu tard, vers le soir, nos deux voyageurs
entrent chez Raguel qui leur fait de grands honneurs,
et qui, ne sachant pas ce qu'étaient ces deux individus,
leur dit : « Je voudrais bien, beaux garçons, vous connaître.
— Nous sommes de Nephtali, tribu du peuple juif
qui pleure, en ces jours-ci, dans Ninive captif.
— Connaissez-vous Tobie ? — Sans doute, répond l'Ange.
Alors Raguel fait de lui de grandes louanges.
L'Ange écoute un peu, et puis lui dit : « Pardon,
vous louez Tobie et celui-ci est son fils. »
Transporté de joie, alors Raguel s'écrie :
« Comment ! toi, mon garçon, toi, le fils de Tobie !
Oui, oui, je l'ai connu cet homme de bon cœur !
Ah ! que de t'embrasser j'aie aujourd'hui le bonheur.
Ton père et moi nous sommes enfants de deux frères.
Ton visage me dit que j'embrasse ton père.
Que le bon Dieu, mon fils, te comble de biens,
parce que tu es le garçon du meilleur des vivants ! »
Emu de joie, pour ce qui se passait,
le père, Anne, Sara, Tobie, tous pleuraient.
Pour faire un bon dîner, Raguel part ; il s'en va
tuer le mouton le plus beau, le plus gras de son bercail.

XIII.

Enfin, déjà le dîner sur la table fumait,
et le vin dans la coupe à leurs yeux pétillait.
Raguel dit à ses deux hôtes : « Des mets apprêtés
venez vous servir sans aucun compliment. »

Tobie lei repond : « Dze prendri pa ni vianda,
Ni pan, ni vin tsi vò, nà, tanque a ma demanda
Vo s-eyo consenti. — Qu'arei-teu desirà ?
— Dze voudriò demandé voutra feille Sara. »
Ragiël, a ci mot, sent un frisson, trevolle ;
Et son étonnement arrête se parole.
I crent que son queueun, hèla ! fuche poue mor ,
Come le s-âtre sat, belle lo premiè dzor.
L'Andze lo tranquelize : « Et pe voutro aventadzo
Baillade-lei, deut-è, voutra feille in mariadzo
A ci garçon que vit din la crente de Dzeu ,
Et vo verri, dei vouë, ressuyé voutre jeu. »

XIV.

Ragiël i meiten de totta sa fameille
Dzoin la man de Tobie a cella de sa feille.
« Dze si conten, deut-è, qu'a mon protso paren
Dze bailleyo ma feille avouë tot noutro bien.
Qu'in ci dzor lo Bondzeu, lliu mëmo vo s-unisse !
Que sa benedechon, su vò, vouë s'accomplisse !
Que le dzor de ma feille, aprê tant de tsagrin,
Sien de dzor seren et de mëmo le tin. »
Què de bien, de bonheur son cœur lei souètàve !
Teuteun d'aprenchon din son cœur n'en restàve.

XV.

In allen poue drumi Tobie se sovin
Di bon s-avi reçu lo lon de son tsemin.
I passe un premiè dzor et la nêt totta intsère,
Come l'Andze l'at deut, todzor din la preyère :
Car gneun deit se marié pe son contentemen,
Mê pe creître di cheil lo mouë di s-abiten.
Et Sara de tsagrin a catson legreumàve ;
L'ombra de se sat ommo a llië se presentàve,
Epaousa de la veille et vèva lo matin.
« De ci-ceu, dejet-è, farri-dzò më lo brin ? »

Tobie lui répond : « Je ne prendrai ni viande, ni pain, ni vin chez vous, jusqu'à ce qu'à ma demande vous ayez consenti. — Qu'aurais-tu désiré ? — Je voudrais épouser votre fille Sara. » Raguel, à ce mot, sent un frisson, il tremble, et l'étonnement arrête ses paroles. Il craint que son cousin, hélas ! ne meure comme les autres sept (maris), le premier jour même. L'Ange le tranquillise : « Pour votre avantage donnez, lui dit-il, votre fille en mariage, à ce garçon qui vit dans la crainte de Dieu ; et vous verrez, dès aujourd'hui, sécher les pleurs de vos yeux. »

XIV.

Raguel au milieu de toute sa famille joint la main de Tobie à celle de sa fille :
« Je suis content, dit-il, à mon proche parent de donner ma fille avec tout notre bien. Qu'en ce jour le bon Dieu lui-même vous unisse ! Que sa bénédiction sur vous aujourd'hui descende ! Que les jours de ma fille, après tant de chagrins, soient des jours sereins, et de même les tiens ! » Que de biens, de bonheur son cœur lui souhaitait ! Toutefois dans son cœur il lui restait des appréhensions.

XV.

En allant dormir Tobie se souvient des bons avis reçus le long de son chemin. Il passe un premier jour et la nuit tout entière, ainsi que l'avait dit l'Ange, toujours dans la prière : car personne ne doit se marier pour son contentement, mais pour croître du ciel le nombre des habitants. Et Sara, de chagrin pleurait en secret ; L'ombre de sept maris à elle se présentait, Epouse de la veille et veuve le matin.
« De celui-ci, disait-elle, ferai-je encore le deuil ? »

XVI.

Ragüel devan dzor, i premië tsan di pou,
Pe catsé son beau-feus l'at fét fère lo croù,
Afin de l'interré devan que l'arbeyeye...
In cas que contre llië tot fret in lo troveye.
« Magara, dejet-ë, devan que sie dzor,
Come le s-âtre sat, n'allen lo trové mor. »
Bingue din son espri roule cella penchère
Euna de se servente, i galop, vint lei dère :
« Tobie l'est pa mor ! L'est san come un peisson !
L'an vu-lo di momen que preye in dzenoillon. »
Adon lo bon creichan, receyen ci messadzo,
L'at tot sebutamen deplettà son vesadzo.
Sa fenna, qu'avouë lliu, fejet un mēmo cœur,
Benissen lo Bondzeu, partadze son bonheur.
Ragüel devant lliu feit veni sa fameille ;
« Vouë tsavonne, deut-ë, lo lon brin de ma fameille ;
Allàde, devan dzor, vito comblé lo croù ;
Grâce a Dzeu l'est pa mor ; i vit incò ; tan mioù !
Arra dze vo conten tsoué dove modze grasse.
A quatre maouton grà, na, dze lei fo pa grâce.
Galopàde invité paren, veseun, ami.
Que gneun d'intre tseut leur manqueye de veni.
Dete-leur : « De Sarà n'allen fère le noce.
Dzi dza bettà, pe cen, la brotsetta a trei bosse.
Anna, ti, te lo sa, fé pouë d'aprestemen ;
Fé n'en prau, fé-lo bon p'autan que no saren. »

XVII.

Bientou di s-invità la tabla l'est dzà pleine.
« Arra, deut Ragüel, prende-vei sensa geina.
N'en pa, din ci dené, fét gran bague avouë ren ;
Di pocca que l'y at, féde gneun complimen.
Mē Tobie, teuteun, pochet incò ren prendre :
L'Andze revegnet pa ; cen pochet pa l'intendre !

XVI.

Raguel avant l'aube, au premier chant du coq,
fit faire la tombe pour y mettre son beau-fils,
afin de l'enterrer avant que l'aurore apparût,
en cas qu'on le trouvât tout froid auprès d'elle.
« Peut-être, se disait-il, avant qu'il soit jour,
comme les autres sept, nous allons le trouver mort. »
Pendant que dans son esprit roule ce souci
une de ses servantes au galop vient lui dire :
« Tobie n'est pas mort ! Il est sain comme un poisson !
On l'a vu à l'instant qui prie à genoux. »
Alors le bon vieillard, recevant ce message,
eut subitement son visage déridé.
Sa femme, qui avec lui ne faisait qu'un cœur,
bénissant le bon Dieu, partage son bonheur.
Raguel, devant lui, fait venir sa famille :
« Aujourd'hui, dit-il, finit le long deuil de ma fille !
Allez vite, avant le jour, combler la fosse ;
grâces à Dieu, il n'est pas mort ; il vit encore ; tant mieux !
Maintenant je vais volontiers tuer deux génisses grasses :
à quatre moutons gras, non, je ne fais pas grâce.
Courez inviter parents, voisins, amis...
Que personne d'entre eux ne manque de venir.
Dites-leur : « De Sara nous allons faire les nêces.
J'ai déjà mis, pour cela, le robinet à trois tonneaux.
Anne, toi, tu le sais, tu feras les préparatifs du repas ;
fais-le suffisant, fais-le bon pour tous, tant que nous serons. »

XVII.

Bientôt des invités la table est pleine.
« Maintenant, dit Raguel, servez-vous donc sans gêne.
Dans ce dîner, nous n'avons pas fait grand chose ;
pour le peu qu'il y a, ne faites aucun compliment. »
Mais Tobie ne pouvait encore rien prendre :
l'Ange ne revenait pas, et il ne pouvait s'en consoler,

Car l'ayet priâ-lo de volei bien allé,
Prendre, avouë Gabelus, l'ardzen a trepellé.
Di momen l'Andze arreuve, et come lliu meinâve
Gabelus bien tsardzâ de l'ardzen que portâve.
Gabelus se detsardze : devan que prendre ren
S'approtse de Tobie et l'imbrasse in plaouren.
« Qu'in ci dzor, lei deut-ê, lo Bondzeu te combleye
De totte sor de bien ! Que fache que te veye
La péce, la santê, la joê din ta meison,
Et de te reë s-infan quatre generachon ! »
Din la crente de Dzeu lo repâ conteneuve;
Intre leur gneun dejet de parole perdeuve,
Et bin men de reison deute grouchêremen,
Que van porté la mor din lo cœur innocen.
Dze vo s-i pa contâ le porchon que feumâvon,
Ni tseut le quarteron que ci dzor se vouedzâvon !
Le modze, le maouton, le trei bosse son lé;
L'affêre, mioù que mè, leur pouveron la conté.

XVIII.

Ragüel, cen se sâ, voillet gardé Tobie ;
« Restâ, li at-ê deut, ce de ma compagnie.
Tsi nô n'en de tot prau ; grâce a Dzeu manque ren ;
Imbê se t'ou resté, te fé mon cœur conten ;
Et dze mando un valet pe rassuré ton père.
— Gramaci de l'accueil que volei bien me fêre ;
Dze si que me paren attendon mon retor ;
Dze pui pa retardé, leur conton tseut le dzor. »
Lé toustou Ragüel vat fêre lo partadzo.
« Té, la meitsâ, deut-ê, de tot mon eretadzo.
In adzo Anna et mè mor, te vindret l'âtra par ;
Va, mon feus, dze voui pa te reteni pi tar !
Que l'andze di Bondzeu, me s-infan, vo guedeye,
Afin que gneun maleur in tsemin arreuveye.
Me fat don vo quetté ! mé dz'espéro qu'un dzor
No porren no revêre incô devan la mor. »
Tobie, in legreumen, imbrasse son beau-père ;

Car il l'avait prié de vouloir bien aller lui-même prendre chez Gabelus l'argent exigible.

A l'instant l'Ange arrive, et il amène avec lui Gabelus bien chargé de l'argent qu'il porte.

Gabelus se décharge, et avant de rien prendre, il s'approche de Tobie et l'embrasse en pleurant.

« Qu'en ce jour, dit-il, le bon Dieu te comble de toutes sortes de biens ! Qu'il te fasse voir la paix, la santé, la joie dans ta maison, et de tes arrière-enfants quatre générations ! »

Dans la crainte de Dieu le repas continue ; pas un d'entre eux ne disait des paroles inutiles, et bien moins encore des propos grossiers, qui vont porter la mort dans les cœurs innocents.

Je ne vous ai pas compté les portions qui fumaient, ni tous les quarterons qu'en ce jour on se versait ! les génisses, les moutons, les trois tonneaux sont là ; eux, mieux que moi, peuvent vous raconter le tout.

XVIII.

Raguel, cela s'entend, voulait garder Tobie ;

« Reste ici, lui disait-il, en ma compagnie.

Chez nous, il y a assez de tout ; grâce à Dieu, rien ne manque ; ainsi, si tu veux rester, tu fais mon cœur content ; et j'envoie un valet pour rassurer ton père.

— Merci de l'accueil que vous voulez bien me faire ; je sais que mes parents attendent mon retour ; je ne puis retarder, ils comptent tous les jours. »

Alors, Raguel va aussitôt faire le partage.

« Tiens la moitié, dit-il, de tout mon héritage.

Une fois Anne et moi morts, il te viendra l'autre part ; va, mon fils, je ne veux pas te retenir plus tard ! que l'ange du bon Dieu, mes enfants, vous guide, afin qu'aucun malheur en route ne vous arrive !

Il me faut donc vous quitter ! mais j'espère qu'un jour nous pourrons nous revoir encore avant la mort. »

Tobie, en larmoyant, embrasse son beau-père ;

Sará, le larme i jeu, beise inco un cou sa mère.
Enfin, s'envan tseut dò tranquillo a leur meison,
Comblà de gran reutsessè et de benedechon.
Après bien de tsemin, l'Andze deut a Tobie :
« Seilla partadzen-nò in dove compagnie ;
Leur pouveron pa martsé; no dò passen devan.
— L'est vrei; v'ei fran reison ; leur vègnon poue tot plan.

XIX.

Bin que tsi Ragüel Tobie s'aplantàve,
Son papa l'attendzet, et jamè l'arrevàve.
« Ah ! revin, dejet-è, qu'atten-teu, mon garçon ?
Perquè revin-teu pa lo dzor deut a meison ?
Magara que la mor, cella mor affrontàve,
L'aret prei Gabelus ! Et la somma prêtàve
Epei gneun la rendret. » Et se bette a plaouré.
Mè sa fenna surtou, ren pout la consolé !
« Hèla ! se dejet-è, n'en mandà vià Tobie
Peut-être pe trové la mor din la Medie.
Quan n'ayan lliu tsi nò, n'ayan noutro trasor.
Lliu, ce, l'ère ma vià, et lliu vià l'est ma mor.
Lliu, ce, no vaillet miou que totte le reutsesse;
L'ètse noutro bâton penden noutra vieillesse.
— Lo garçon revindret; Anna, trobla-tè pa;
Car son bon compagnon saret guedé se pà. »
Mè sa fenna, jamè, jamè ren la consolle :
Sa douleur, in predzen, copàve se parole.
Lliè passàve la nèt sanlliotes de tsagrin.
Et le legreume i jeu lliè vejete lo matin.
I sondzon d'un creutset lliè tot soven allàve,
Pe vère poue de llioen se son feus arrevàve.
Se vejete un boueisson su lo bor di tsemin,
Anna se dejet dzà : « Ci cou mon feus revin ! »
A force de plaouré se dò jeu la trompàvon;
Et le plante, de llioen, de s-ommo lei semblàvon.

Sara, les larmes aux yeux, baise encore une fois sa mère.
Enfin, ils s'en vont tous deux tranquilles à leur maison,
comblés de grandes richesses et de bénédictions.

Après une longue route, l'Ange dit à Tobie :

« Ici partageons-nous en deux compagnies;

Eux ne peuvent pas marcher, nous deux passons devant.

— C'est vrai; vous avez raison; eux viendront tout doucement.

XIX.

Pendant que Tobie s'arrêtait chez Raguel,
son père l'attendait, et jamais il n'arrivait.

« Ah! reviens, disait-il, qu'attends-tu, mon fils ?

Pourquoi ne reviens-tu pas au jour dit à la maison ?

Peut-être que la mort, cette mort cruelle,

aura pris Gabelus ! Et la somme prêtée

peut-être personne ne la rendra. » Et il se met à pleurer.

Mais sa femme surtout, rien ne peut la consoler !

« Hélas ! se disait-elle, nous avons envoyé loin Tobie
peut-être pour trouver la mort dans la Médie.

Lorsque nous l'avions chez nous, nous avions notre trésor.

Lui, ici, c'était ma vie, et lui loin c'est ma mort.

Lui nous valait mieux que toutes les richesses ;

il était notre bâton pendant notre vieillesse... »

— Le garçon reviendra, Anne, ne te trouble pas ;

car son bon compagnon saura guider ses pas. »

Majs sa femme, jamais, jamais rien ne la console ;

la douleur, en parlant, coupait ses paroles.

Elle passait la nuit, sanglotant de chagrin.

et les larmes aux yeux elle voyait le matin.

Au sommet d'un promontoire elle allait bien souvent
pour voir de loin si son fils arrivait.

Si elle voyait un buisson sur le bord du chemin,

Anne se disait déjà : « Cette fois mon fils revient ! »

A force de pleurer ses deux yeux la trompaient ;

et les plantes, de loin, lui semblaient des hommes.

XX.

Enfin un bò matin; jeusto i solei leven,
Anna de son creutset veit Tobie de llioen !
I galoppe a meison p'annonché sa veneuva.
Aprè llië lo tsin entre et fouette de sa queuva,
In vergonden ator, le tsambe di creichan ;
Saoute su se dzenaou, et lei letse le man ;
Come pe l'averti que son garçon Tobie
Et son bon compagnon revègnon de Medie.
P'avanché lo pleisi d'imbraché son garçon
Lo bon creichan se der; vout sorti de meison.
Tobie arreuve adon... Son papa in tâtonen
Lo sarre intre se bré, më predzé pochet ren !
Tegnet, in ci momen, un tot àtro lingadzo :
I moillàve, in plaouren, de son feus lo vesadzo.
A la fin l'at terrià di dret fon de son cœur
Cice mot : « Ti venu !.. Benissen lo Sègneur ! »
P'imbraché son garçon s'approtse ettot la mère.
Inque se tsandze in joë cella tristessa amère
Que sentset din son cœur, su lé su lo creutset,
Quan vejet pa veni ci que son cœur voillet.
A Tobie toustou lei vin din la memoère
Cen que, tsecca devan, l'Andze l'at deut de fère.
L'avendze cella fé que l'at prei di peisson,
N'en vouin le jeu di père : quin meracclio ! adon
In veit que de se jeu l'ei tsët euna teiletta,
Come fuche d'un où la petsouda floretta.
Lo père, Anna, Tobie et qui le cognéchan,
Renden grâce i Bondzeu lévon i cheil leur man.

XXI.

Lo papa pe defoura un dzor s'invaleiyàve,
Et veit que din sa cor un mouë de bêtse entràve ;
L'étse un beuteun de vatse et de bò maouton grà ;
De fèye, de s-agnë et de camel tsardzà ;

XX.

Enfin un beau matin, juste au lever du soleil,
Anne, du haut de son promontoire, voit Tobie au loin !
Elle court à la maison pour annoncer sa venue :
après elle, le chien entre et agite sa queue
en tournoyant autour des jambes du vieillard ;
il saute sur ses genoux, et lui lèche les mains ;
comme pour l'avertir que son fils Tobie
et son bon compagnon reviennent de la Médie.
Pour avancer le plaisir d'embrasser son garçon
le bon vieillard se lève; il veut sortir de la maison.
Tobie arrive alors... Son père en tâtonnant,
le serre entre ses bras; mais, parler, impossible !
Il tenait, en ce moment, un tout autre langage :
il mouillait, en pleurant, le visage de son fils.
A la fin il tira du plus profond de son cœur
ces mots : « Tu es venu !... Bénissons le Seigneur ! »
Pour embrasser son garçon s'approche aussi la mère.
Ici se change en joie cette tristesse amère
qu'elle sentait dans son cœur, là haut sur le promontoire,
lorsqu'elle ne voyait pas venir celui que son cœur désirait.
A Tobie aussitôt il vient en mémoire
ce qu'un peu auparavant l'Ange lui avait dit de faire.
Il sort le fiel qu'il a extrait du poisson,
il en oint les yeux du père : quel miracle ! alors
on voit que de ses yeux il tombe une petite toile
comme si c'était la pellicule d'un œuf.
Le père, Anne, Tobie et ceux qui les connaissaient,
rendant grâces à Dieu, lèvent leurs mains au ciel.

XXI.

Le père hors de sa maison un jour s'égayait,
et vit que dans sa cour un tas de bêtes entrait ;
c'était un troupeau de vaches et de beaux moutons gras;
des brebis, des agneaux et des chameaux chargés ;

Et gran nombro de dzen que meinon l'equepadzo :
Lei deut, lo vioù Tobie : « Arrio-dzo l'aventadzo
De savei voutro nom et voutra parentà ? »
Euna dzovenna vint et deut : « Dze si Sara. »
Lé lo papa l'imbrasse et lei fét politesse ;
Et receit, tot agouet, la feille et se reutsesse.
Deinque Tobie part; vat dére a se paren
Comen lei son venu, in ci dzor, tan de bien !
« Ci garçon, lei deut-ë, conducteur de Tobie,
L'at fét veni tsi nò de gran bien de Medie...
Venide a ma meison, féde-mè ci pleisi :
Ize voui fère un dené pe tseut noutre s-ami.
Dei gran ten de mon cœur la joè s'ère inallàye,
Et vouè, come mon feus, la joè m'est retornàye. »

XXII.

A la fin di repà quan gneun mindzàve më
Lo vioù Tobie deut a son garçon parë :
« A ci bon dzovenet bailleren-nò quin gadzo,
Pe cen que t'a guedà lo lon de ton voyadzo ?
— Pe lo recompensé, vo lo sàde ettot vò,
Suffit pas la meitsà di bien venu tsi nò !
In santé m'a prei ceu; san ceu me torne rendre.
L'ardzen, tsi Gabelus, l'est allà lliu lo prendre :
Lodzé tsi Ragüel l'est lliu que m'at meinà ;
Dz'ario pa senza lliu, pe ma fenna, Sarà !
Llioen, llioen din un deser l'a apeilla lo dzàblo;
Delivrà celle dzen d'un état deploràblo.
L'at clliou gordze i peisson que vegnet m'epouerrié;
Et vò, remaché lliu, v'ei torna bien cllierrié. »

XXIII.

L'Andze, senten predzé de cella recompensa,
Lei deut : « De voutre bien mè dze resto prauou senza !
Benide lo Bondzeu de tseut cice bienfét ;
Dze si que l'instreumen di bien que vo s-a fét.

et un grand nombre de personnes qui conduisent l'équipage. Le vieux Tobie dit à ces gens : « Aurai-je l'avantage de savoir votre nom et votre parenté ?

Une jeune fille s'avance et lui dit : « Je suis Sara. »

Alors le papa l'embrasse et lui fait politesse; et il reçoit, tout joyeux, la fille et ses richesses.

Ensuite Tobie part, il va dire à ses parents comment lui sont venus, en ce jour, tant de biens !

« Ce garçon, leur dit-il, conducteur de Tobie, a fait venir chez nous de grands biens de la Médie...

Venez à ma maison, faites-moi ce plaisir :

je veux faire un dîner pour tous nos amis.

Depuis longtemps de mon cœur la joie s'en était allée, et aujourd'hui, avec mon fils, la joie m'est revenue. »

XXII.

A la fin du repas, lorsque personne ne mangeait plus, le vieux Tobie parla à son fils ainsi :

« A ce bon jeune homme que donnerons-nous, pour t'avoir guidé le long de ton voyage ?

— Pour le récompenser, vous le savez aussi vous, il ne suffit pas de la moitié du bien venu chez nous.

En santé il m'a pris ici; sain, ici, il me ramène;

l'argent chez Gabelus, il est allé lui-même le prendre;

loger chez Raguel, c'est lui qui m'a conduit;

je n'aurais pas sans lui Sara pour femme !

Loin, loin, dans un désert il a enchaîné le diable;

il a délivré ces gens d'un état déplorable ;

il a fermé la gorge au poisson qui venait m'épouvanter;

et vous, grâce à lui, vous avez recouvert la vue. »

XXIII.

L'Ange, entendant parler de cette récompense,

leur dit : « De votre bien je n'ai nul besoin.

Bénissez le bon Dieu de tous ces bienfaits;

je ne suis que l'instrument du bien qu'il vous a fait.

Di cheil Lliu l'at sentu totte voutre preyère;
Et vo s-at vu passé, soven, de nêt intsère,
A catsé, din de tombe, un gran nombro de mor,
Que voutra compachon recoueillàve de dzor.
I vo s-at vu dzeuné; l'at vu voutra man dreite
Epatté tseut le frui de voutre recueilleite.
Et se vo s-at mandà do-trei dzor d'afflechon,
Vo s-at ettot baillà de gran consolachon !
Mon bon Tobie, i fat que vouë dze vo quetteyo ;
I fat que devan Dzeu toustou dze me troveyo,
Afin de l'adoré continuellemen !
Dze si l'*Andze Rafaèl* ! Portàde-vò tseut bien.



Du haut du ciel il a entendu vos prières ;
et vous a vu passer, souvent, des nuits entières
à cacher dans des tombes un grand nombre de morts,
que votre compassion recueillait durant le jour.
Il vous a vu jeûner; il a vu votre main droite
distribuer tous les fruits de vos biens amassés.
Et s'il vous a envoyé deux ou trois jours d'affliction,
il vous a aussi donné de grandes consolations !
Mon bon Tobie, il faut qu'aujourd'hui je vous quitte;
il faut que devant Dieu aussitôt je me retrouve,
afin de l'adorer continuellement !
Je suis l'*Ange Raphaël* ! (Adieu !) conservez-vous !



À mon bienfaiteur M. le tsanêno Bérard

MONSEUR,

Come le complimen sàvon pa tseut le fère,
Dze penso vouë de prendre un tsemin bien pi queur,
Et vo dère in do mot : Per mè v'ête un bon père ;
Dze vo s-àmo de tot mon cœur.
Su voutra tabla praou garnia
Féde tsecca place a ci pan (1).
L'est pa bien grou, féde economia,
Que n'eyo incò din cinquant'an.

(1) Pan de seila fèt atot le blà de Saint-Nicolas que l'est se renomà.



À mon bienfaiteur M. le chanoine Bérard

MONSIEUR ,

Comme tout le monde ne sait pas faire des compliments,
je pense aujourd'hui prendre un chemin bien plus court,
et vous dire en deux mots : Pour moi vous êtes un bon père;
je vous aime de tout mon cœur.

Sur votre table assez garnie
faites une petite place à ce pain (1).

Il n'est pas bien gros; faites économie,
pour qu'il vous en reste encore dans cinquante ans !

(1) Pain de seigle, fait du blé renommé de Saint-Nicolas.



LA PASTORALA

Air : *La nuit d'un volle sombre.*

De nēt euna leumiére
I berdzé l'at paru ;
Un andze vin leur dère :
Lo Sauveur l'est neissu.
Un pouro baou l'est son palatse,
Et sat pei de fen in traver
Compouson lo deur matelatse
De ci gran Rei de l'univer ;
Et din la rigueur de l'iver
De dò trei lindzo l'est queuver. Un pouro (1).

Berdzé, dei que le s-andze
Di cheil son descendu,
Pe tsanté le lovandze
D'un meinà vouë neissu;
Parten ! parten ! l'est dzà doz'aoure;
Galopen a Bethleen.
No verren ci meinà que plaoure
Din euna rètse su lo fen.
Que ci petsou deit être dzen !
Mê que l'est pouro in mēmo ten ! Parten, etc.

Quetten noutra cabanna,
Agnē, feye et maouton;
Beissen bà din la plana

(1) On répète quatre vers.

LA PASTORALE

Durant la nuit une lumière
aux bergers apparut ;
un ange vient leur dire :
Le Sauveur est né.
Une pauvre étable est son palais ;
et sept brins de foin en travers
composent le dur matelas
de ce grand Roi de l'univers ;
et dans la rigueur de l'hiver,
de deux ou trois linges il est couvert.

Bergers, puisque les anges
du ciel sont descendus,
pour chanter les louanges
d'un enfant né aujourd'hui.
Partons ! partons ! c'est déjà minuit ;
Galopons à Bethléem.
Nous verrons cet enfant qui pleure
dans une crèche sur le foin.
Que ce petit doit être beau !
Mais qu'il est pauvre en même temps !

Quittons notre cabane,
agneaux, brebis et moutons ;
descendons dans la plaine

Tsertsé ci dzen popon.
A ci meinà din la misère,
No fat lei porté de presen,
Afin que le jeu de sa mère
Lo veyen pa todzor souffren.
No fat lei porté de creissen,
Et de lassé lo tsanon plein. A ci meinà, etc.

O berdzé, vo lo veide :
Ah! lo pouro meinà !
Din cetta nèt se freide
Su de fen l'est coutsà.
Bingue le rei, din l'abondance,
Passon leur dzor din le pleisi,
L'Infan Jesu, din la souffrance
L'at case ren pe se creuvi.
Et l'est per nò que vout souffri,
Et que vout nêtre din l'oubli. Bingue, etc.

Mon Dzeu, v'ei voulu nêtre
Din un fran pouro andret !
Sensa vitre i fenêtre
Vo poudé avei bien fret.
V'ei pe tot tsaat dove bêtsette
Que soufflon contre voutre pià,
Et de dô bocon de feissette
Pouramen v'ête immaillotà,
Afin de reparé lo mà
Que no s-an fé noutre petsà.

Le rei, din leur palatse,
Retsertson le s-onneur ;
Et l'Infan Jesu catse
Din un baou sa grandeur.
Son esemplo no fet comprendre

chercher ce petit poupon.
A cet enfant dans la misère,
il nous faut lui porter des présents,
afin que les yeux de sa mère
ne le voient pas toujours souffrant.
Il nous faut lui porter des gâteaux,
et de lait le seau plein.

O bergers, vous le voyez :
ah ! le pauvre enfant !
par cette nuit si froide
sur du foin il est couché.
Pendant que les rois, dans l'abondance,
passent leurs jours dans les plaisirs;
l'Enfant Jésus, dans la souffrance,
n'a presque rien pour se couvrir.
Et c'est pour nous qu'il veut souffrir,
et qu'il veut naître dans l'oubli.

Mon Dieu, vous avez voulu naître
dans un endroit vraiment pauvre !
Sans vitres aux fenêtres
vous pouvez avoir bien froid.
Vous n'avez pour vous chauffer que deux bestioles
qui soufflent contre vos pieds,
Et de deux morceaux de langes
vous êtes pauvrement emmaillotté,
afin de réparer le mal
que nous ont fait nos péchés.

Les rois, dans leur palais
recherchent les honneurs;
et l'Enfant Jésus cache
dans une étable sa grandeur.
Son exemple nous fait comprendre

Qu'in ci mondo n'en a souffri,
Et no s-ingadze tseut a prendre
Lo tsemin dret di paradi.
Ci que meprise le pleisi,
L'or et l'ardzen, l'est son ami. Son esemplo, etc.

Perden son eretadzo,
Lo premiè père Adan
L'at fet, din l'esclavadzo,
Plaouré tseut se s-infan.
Më pe bonheur vouë vint de nêtre
Lo Sauveur promi dei gran ten.
I vin de se fêre cognêtre
A de berdzé pouro, ignoren.
De sa veneuva, achurement,
Lo dzablo l'est pa trop conten. Më pe, etc.



qu'en ce monde nous avons à souffrir,
et nous engage tous à prendre
le chemin rude du paradis.
Celui qui méprise les plaisirs,
l'or et l'argent, est son ami.

Perdant son héritage,
le premier père Adam
a fait, dans l'esclavage,
pleurer tous ses enfants.
Mais, par bonheur, aujourd'hui vient de naître
le Sauveur promis dès longtemps.
Il vient de se faire connaître
à des bergers pauvres, ignorants.
De sa venue, assurément,
le diable n'est pas trop content.



LA VALDOTEINA (1)

Nò, peuple di montagne, i coutsen d'Italie
N'en passà de bò dzor de péce et de bonheur.
Jamè no quetteren noutr'ancheina patrie;
L'amour di tsandzemen l'est pa din noutro cœur.
De noutre devantè n'en avu p'eretadzo
De cœur fran, genereu, fidèlo a noutra loè;
De mēmo n'en reçu de leur ci dzen lingadzo ,
Que l'est cognu pertot, su lo non de *français*.

Nà, nà, no volen pa p'euna lenga etrandzère
Renié de plein dzor cella que no prèdzen :
A Cormeyaou pitou torneret noutra Dzouère,
Et guegné come un meut, pitou no preferen.
Ni l'or ni croé d'onneur, noutro cœur ren lo gagne;
Car lo cœur valdotain sat mioù fère son choè :
A coutè de la France, i meiten di montagne
No s-en todzor prèdzà, no prèdzeren *français*.

Valdotain, de te pleur voulon tarì la sourça ;
Vouè, voulon di francè fère l'interremen !
L'italien vat vivre i depen de ta boursa.
Peuple libro, di mè se cen l'est pe ton bien.
Nà, nà ! No cognëssen quin l'est noutr'aventadzo :

(1) En 1861, M. le chevalier Vegezzi-Ruscalla publia une brochure intitulée : *Diritto e necessità di abrogare il francese come lingua ufficiale in alcune valli della provincia di Torino*. Le duché d'Aoste, qui était spécialement visé dans ce travail, n'eut qu'un cri d'indignation contre cet écrit, qui tendait à lui ravir un de ses privilèges les plus anciens et les plus sacrés. Une habile réfutation, due surtout à la plume de M. le chanoine Bérard et imprimée, en 1862, par ordre

LA VALDOTAINE

Nous, peuple montagnard, (placé) au couchant de l'Italie,
nous avons passé de beaux jours de paix et de bonheur.
Jamais nous ne quitterons notre ancienne patrie;
l'amour des changements n'est pas dans notre cœur.
De nos devanciers nous avons reçu pour héritage
des cœurs francs, généreux, fidèles à notre loi ;
De même nous avons reçu d'eux ce beau langage,
qui est connu partout sous le nom de français.

Non, non, nous ne voulons pas pour une langue étrangère (1)
renier en plein jour celle que nous parlons :
à Courmayeur plutôt retournera notre Doire,
Et nous préférons parler par des signes, comme un muet.
Ni or ni croix d'honneur, rien ne gagne notre cœur ;
car le cœur valdôtain sait mieux faire son choix :
à côté de la France, au milieu des montagnes
nous avons toujours parlé, nous parlerons français.

Valdôtain, de tes pleurs on veut tarir la source ;
oui, l'on veut du français faire l'enterrement !
L'italien va vivre aux dépens de ta bourse.
Peuple libre, dis-moi si cela est pour ton bien.
Non, non ! Nous connaissons quel est notre avantage :

et aux frais de la ville d'Aoste, une poésie française de M. le chanoine Gérard
et la pièce présente en patois furent et resteront comme un écho des protes-
tations des Valdôtains contre cette brochure violente et provocatrice.

(1) L'italien est appelé ici une langue étrangère, en tant qu'il n'est pas le
langage habituel de la Vallée d'Aoste.

Pe gagné noutro pan no passen la Savoè,
Et lé, n'en voulon pas d'italien lingadzo :
Imbè noutro prèdzé deit ètre lo *français*.

La libertà teuteun a tseut no s-est baillàye;
Mê se pi grou bienfè pouvon pa passé Bard (1).
L'esclavo l'at sa lenga; a nò, no s-est toutàye ;
Sen-nò de la patria aveitzá pe batar ?
Et tè, que lo discour no s-appreste euna tseina,
A quin titre vin-teu no s-intenté procè ?
Quin crimo n'en-no fèt, pe mereté la peina
De no vère privà pe todzor di *français* ?

I voulon, Valdotain, augmenté ta detresse,
Et dzà devan lo ten fère blantsi te pei.
A tseut te devantè, le Duc, pe cent promesse
L'an dzeurà de leichè la lenga de leur Rei.
In attenden, tsi nò, tot vat de mal in pire :
Noutro Collèdzo arreuve a se dèrè s-aboè...
Valdotain, te maleur, i momen que t'espire,
A te reë-nevaou conta-lè s-in *français* !

La misère in la veit roulé pe le velladzo ;
No sen come soumi dèsot un curateur ;
Et de noutro travail, arra semble d'usadzo
D'en partadzé lo fruit avouè lo perceiteur.
Héla ! noutro pay l'est venu de province
Un arrondissement... Quin dròlo de progrès !
Et pouè saret-è deut que le bouegno di prince
Vouillen pamè senti gneune plente in *français* ?

(1) Gorge étroite, munie d'une forteresse, située vers l'entrée orientale de la Vallée d'Aoste.

pour gagner notre pain nous passons la Savoie,
et là, on ne veut pas de la langue italienne;
ainsi, notre langage doit être le français.

La liberté pourtant nous est donnée à tous;
mais ses plus grands bienfaits ne peuvent pas passer Bard.
L'esclave a sa langue; à nous, elle nous est enlevée;
sommes-nous de la patrie regardés comme des bâtards?
Et toi (1), dont le discours nous prépare des chaines,
à quel titre viens-tu nous intenter procès?
Quel crime avons-nous fait pour mériter la peine
de nous voir privés pour toujours du *français*?

On veut, Valdôtain, augmenter ta détresse,
et avant le temps blanchir tes cheveux.
A tous tes ancêtres, les Ducs par cent promesses
ont juré de laisser la langue de leurs Rois (2).
En attendant, chez nous, tout va de mal en pire :
notre Collège arrive à ses derniers abois...
Valdôtain, tes malheurs, au moment où tu expires,
à tes arrière-neveux raconte-les en français!

La misère on la voit courir par les villages;
nous sommes comme soumis à un curateur;
et notre travail, maintenant il semble d'usage
d'en partager les fruits avec le percepteur.
Hélas! notre pays est devenu, de province
un arrondissement... Quel drôle de progrès!
Puis sera-t-il dit que les oreilles du prince
ne veuillent plus entendre aucune plainte en français?

(1) L'auteur interpelle ici M. le chev. Vegerzi-Ruscalla.

(2) Rois du troisième royaume de Bourgogne dont Aoste fit partie.

Leisson prèdzé l'Autriche et mēmo la Russie
Cetta lo polonè, cella l'italien;
Pe quinta libertà no vout-è l'Italie
Defendre de prèdzé come noutre s-anchen ?
Lo francè no lo fat ; noutro droit lo demande ;
De noutre devantè n'en la lenga et la foè.
L'arian-tè soppatà le trope s-allemande
Se jamé le canon l'uchan prèdzà *français* ?

Quan l'Italie vout un pleisi de la France,
L'est in francè, bin cheur, que vat lo demandé ;
Et, dei que l'at reçu, de sa bouna assistance
Incora in bon francè vat la remercié.
Nò, fidèlo seudzet de noutra Monarchie,
N'en vouedzà noutro san pe le rei de Savoè,
No volen posseï dère : Et viva l'Italie !
Mè, ci mot, lo deren, lo deren qu'in *français*.

L'Autriche et même la Russie laissent parler
celle-ci le polonais, celle-là l'italien ;
par quel privilège l'Italie veut-elle
nous défendre de parler comme nos anciens ?
Le français, il nous le faut, notre droit le demande ;
de nos devanciers nous avons la langue et la foi.
Auraient-ils vaincu (en 1859) les troupes autrichiennes
si les canons n'avaient parlé français ?

Quand l'Italie veut un plaisir de la France,
c'est en français, sans doute, qu'elle va le demander ;
et, dès qu'elle l'a reçu, de sa bonne assistance
encore en bon français elle va la remercier.
Nous, fidèles sujets de notre Monarchie,
nous avons versé notre sang pour les rois de Savoie.
Nous voulons pouvoir dire : Et vive l'Italie !
Mais, ce mot, nous ne le dirons, nous ne le dirons qu'en
français.

MEGNADZO DE MONSEUR ABONDE

Se trouve un ommo euraou ce din noutro pay,
Que fait se provejon sensa trop de souci.
L'est-è pe la forteuna, o pe le savei fère ?
Jamè din sa meison l'at cognu la misère.
Di bien de cetta terra a lliu pertot lei plout :
Garda-roba, celè, tot est plein come un où.
I vit din sa meison tranquilo come un *prñce*
Et l'est lo pi garni de totta la province.

Dze veseto son baou, la rentse de se vatse,
Lo ban que dzor et nèt lei sert de matelatse.
Dze vò vère un tsambron su dèstot lo quever ;
Lé, dò tsevrei pendu sètšavon a plein air ;
Lé, cent corne de boque, reste di sacreficho,
Et vint pair de sabò dza foura de servicho...
Lé vouet pè seinolente epatàye a l'entor
Me dejan que per lé l'est passàye la mor.

Dze beisso tot toodzen, dz'uvro lo garda-roba :
Dze reculo de pouère in veyen tan de roba !
Sensa dère de trop, va ren d'être cagnar,
Me semble tot d'incou d'être i Gran-Saint-Bernar,
Din ci beur cabouaton (1) tot croeijà de debri
Di mor que pe la nei trouvon inseveli.
Un boque dzà pellà l'est uver su la tabla ;
Euna bima a coutè l'est pa desagreabla ;
Euna clliapa de lar, contre dò-trei dzambon,
Atten qu'eun'âtra sie a son dèrè bocon.

(1) La Morgue.

MÉNAGE DE MONSIEUR ABONDE

Il se trouve un homme heureux, ici, dans notre pays,
lequel fait ses provisions sans trop de soucis.
Est-ce bonne chance, ou savoir faire ?
jamais, dans sa maison, il ne connut la misère.
Les biens de cette terre lui pleuvent de partout.
Garde-manger, cellier, tout est plein comme un œuf.
Il vit dans sa maison tranquille comme un *prince* (1),
et il est le mieux garni de toute la province.

Je visite son étable, la rangée de ses vaches,
le banc qui jour et nuit lui sert de matelas.
Je vais voir une chambre en haut, sous le toit :
là, deux chevreaux pendus séchaient en plein air;
là, cent cornes de boucs, restes des sacrifices,
et vingt paires de sabots hors de service...
Huit peaux saignantes étendues à l'entour
me disaient que la mort avait passé par là.

.

Je descends tout doucement, j'ouvre le garde-manger
je recule de peur en voyant tant de provisions !
Sans exagérer, il ne vaut rien de mentir,
il me semble aussitôt d'être au Grand-Saint-Bernard,
dans cet affreux réduit tout plein des ossements
des malheureux qui dans la neige ont péri...
Un bouc déjà pelé est ouvert sur la table ;
une jeune chèvre à côté n'est pas désagréable ;
une grande tranche de lard, près de deux ou trois jambons,
attend qu'une autre (tranche) soit mangée.

(1) « Prince » était aussi le nom du personnage en question.

Trei grou mouë de saouceusse et de lengue salàye
Desiron, dei trei s-an, d'être a la fin mindzàye.
Sat coeisson de maouton (dzà gamolà bin cheur)
Pendù pe le dzarret, fan l'ornemen di meur.
Din dò goveil, lé plein, drumon, come d'usadzo,
Le vitime, lo frui de son dèrè carnadzo.
Pe trei dzor, me semblàve, in passen lé tot prë,
Que lar, boque et dzambon tot me vegnet aprë.

Un cou bien revenu de semblàbla surprèisa,
De vère l'infernò dze pregno l'intreprèisa.
Dze beisso hà toodzen, toodzen tot a teupet,
Din la boun'intenchon d'implere mon barlet..
Dze trouvo devan mè la porta case uverta
Et dze fò di momèn mon àtra dequeverta...
Lé, sat bosse de vin portà su de l'*Infer* (1),
Eidzàvon i creichan a digéré la tsér ;
De rentse d'amolon impli d'égue-de-via,
D'un conatë sayan renovellé la via.
Di doill (*doltum*) de beurre fondu pe Madelon
Gneun se souvin pamë d'avei totsà lo fon.
Le tabler (*tabula*) son tsardzà de trei sor de fromadzo;
Et n'en fan le gamolle, a leisi, leur usadzo.
De quatre dei de lon se reblec son barbu ;
Permië tseut se veseun, gneun n'áyet come lliu.

Ci creichan, todzor gai, viven de sa ressource,
De vouido n'en vout pa, pa mëmo din sa boursa...
Se fait-ë din se bosse a peina un petsou bù
Vouet barà son lé plein pe lei dzeundre dessù
Lo dzor que torne impli le bosse de sa crotta
Lo solei meusse pa sensa que la ribotta,
Intre le bon s-ami, sie bien in tsemin
Pe possei la fenì lo lundeman matin :
« Tè, tè; te dlo mè... Tenide maque, beide...
Je ne dis pas de plus, et cætera... Vo veide ! »

(1) Vallon profond d'Arvier, qui produit un bon vin.

Trois gros tas de saucisses et de langues salées
désirent, depuis trois ans, être enfin mangées.
Sept cuissons de moutons (rongés déjà par les insectes),
pendus par les jarrets, font l'ornement des murs.
Là, dans deux cuiviers pleins, dorment, comme à l'accoutumée,
les victimes, le produit du dernier abattage.
Durant trois jours, il me semblait, en passant tout près,
que lard, boucs et jambons tout me courait après.

Une fois bien revenu de pareille surprise,
de voir l'*infernau* (1) je prends l'entreprise.
Je descends doucement, doucement, dans l'obscurité,
avec la bonne intention de remplir mon barillet.
Je trouve devant moi la porte presque ouverte
et je fais à l'instant une autre découverte....
Là, sept tonneaux de vin transporté de l'*Enfer*,
aidaient au bon vieillard à digérer la viande ;
des rangées de bouteilles emplies d'eau-de-vie,
d'un ami savaient renouveler la vie.
Des grands vases de beurre fondu par Madeleine,
personne ne se souvient d'avoir touché le fond.
Trois sortes de fromage couvrent des planches suspendues ;
et les mites en font, à loisir, leur usage.
De poils, comme d'une barbe, ses fromages gras sont couverts ;
parmi tous ses voisins, aucun n'en n'avait de semblables.

Ce vieillard, toujours gai, vivant de ses ressources,
du vide, il n'en veut pas, pas même dans sa bourse.
Se fait-il dans ses tonneaux un tout petit vide,
huit barils sont là prêts pour être versés dessus.
Le jour où il remplit de nouveau les tonneaux de sa cave
le soleil ne se couche pas, sans que la ribote,
entre les bons amis, soit assez bien acheminée
pour continuer jusqu'au lendemain matin :
« Tenez, tenez, vous dis-je. Tenez, buvez sans façon.
Je ne vous en dis pas davantage. Vous voyez ! (2) »

(1) Cave très fraîche située sous une autre cave.

(2) *Té, té, té, dio mè, etc.*, expressions familières de M. Abonde.

Di bon vin di canton betà lé p'intrepou ,
Magara dei dzë s-an, gneun n'at sentu lo gou.
Un dzor un viou sordà di guerre d'Italie
S'est deut : ci bon vin, mah! nour'ommo l'oublie.
Aveitsen vei s'in pou se fère dzor,
Pe dedin ci bosson, tsecca devan la mor.
Eh ! ci bon ellier venu di fon de cetta comba
L'est cheur pa pe lo beire in dellé de la tomba ;
Car, parten de ci mondo, adzeu, tan bon repou !
Jamë pi de ci jus dze nen sentri lo gou.

S'in veit de dzen ingrat i tsemin de la via
In n'en recontre ettot que son recognessen.
Per mè, sie la tsér, sie l'égue-de-via
Que tsaqueuna attendzet de se vère finia,
Dz'avouo que tseut dò m'an todzor fèt di bien.
Et ci vin di canton fremà din la bossetta
L'ayet per mè tellemen d'attenchon
Que possen pa sorti pe la brotsetta,
Pe me dessalé la motsetta,
Sortset foura pe lo tsancon.
Té pa ? que l'ère bon !



Du bon vin au coin (de la cave), mis en dépôt,
peut-être depuis dix ans, personne n'a senti le goût.
Un jour un vieux soldat des guerres d'Italie
se dit : ce bon vin, ah ! peut-être notre homme l'oublie.
Voyons un peu s'il y a moyen de mettre en perce
ce tonneau, un peu avant la mort.
Ah ! ce bon liquide, venu du fond de ce vallon,
n'est, certes, pas destiné à être bu au delà de la tombe ;
car, en partant de ce monde, adieu bon repas !
Jamais plus de ce jus je ne sentirai le goût.

Si l'on voit des gens ingrats dans le chemin de la vie,
on en rencontre aussi qui sont reconnaissants.
Pour moi, soit la viande, soit l'eau-de-vie,
qui, chacune, attendait d'être avalée,
j'avoue qu'elles m'ont toujours fait du bien.
Et ce vin du recoin, contenu dans le petit tonneau,
avait pour moi tellement d'attraction
que, ne pouvant sortir par le robinet
pour me dessaler la viande salée,
il sortait par la bonde.
N'est-ce pas ? qu'il était bon !



LO TSEMIN DE FER

Qui vollet d'âtre cou fère sa provejon
Su son âno partset, et bà pe lo Piemon.
Atot son sac de ris revegnet la betsetta,
Estanten, ranfanen et mêmamen de cou
Pe la rampà de Bard et de la Mondzovetta
O virave le fer, o se tordzet lo cou.
La fenna, le meinà que la fan tormentàve
 Vouit dzor (1), per leur, l'ètson dzè s-an ;
 Et soven quand l'âno tornàve
 Hèla ! gneun l'ayet pamé fan.
Pi tard, le veseteur de la Valada d'Aoùta
Se vejan amatsà tot come de repouta
Su de viou charaban que sopatton san fin,
Que s'arèton per tot, drumon pe le tsemin.

Oublià dei gran ten i meiten di montagne.
N'en sognà de sordà pe battre à cent campagne,
Fidèlo à noutro Rei tot come d'âtre cou,
Nò, le s-anchen seudzet de noutra Monarchie,
 No semblàvon frère avouè l'Italie
 Maque pe payé le s-impou.
Se son passà trent'an a fère de demande
Et de projet pe lo tsemin de fer,
Et, l'affère pourtant se mande et se remande,
In areit deut, tant que dure un infer,
Teutun l'est malheureu ci que se désespère :
Attenden lo dzor bon..., tot porreit poué se fère.

(1) Il fallait tout ce temps pour aller d'Aoste à Ivree et en revenir.

LE CHEMIN DE FER

Qui voulait, autrefois, faire sa provision
sur son âne partait, et, en bas, en Piémont.
Avec son sac de riz revenait la petite bête,
souffrant la faim, râlant et même parfois
sur la montée de Bard et celle de Montjovet
allait les fers en l'air, ou se tordait le cou.
Pour la femme, les enfants, que la faim tourmentait,
huit jours étaient dix ans ;
et parfois quand l'âne revenait
hélas ! personne n'avait plus faim.
Plus tard (1), les visiteurs de la Vallée d'Aoste
se voyaient entassés tout comme de la choucroute
sur de vieilles voitures qui secouent sans fin,
qui s'arrêtent partout, dorment sur les chemins.

Oubliés dès longtemps au milieu des montagnes,
nous avons fourni des soldats pour battre à cent campagnes.
Fidèles à notre Roi tout comme autrefois,
nous, les anciens sujets de notre Monarchie
nous semblions frères des Italiens
uniquement pour payer les impôts.
Trente ans se sont passés à faire des demandes
et des projets pour le chemin de fer,
et l'affaire pourtant se renvoie et se renvoie encore
autant, eût-on dit, que dure un enfer.
Cependant, il est malheureux celui qui se désespère :
attendons un jour meilleur..., tout pourrait bien arriver.

(1) La nouvelle route de Montjovet, moins pénible que l'ancienne, fut faite en 1738-39.

Valdotain, vat per tè lliouire un dzor de bonheur :
Bientou n'allen senti lo seublo di vapeur !
Eido-lo lé que vint traversen le montagne
De Bard, de Mondzovet et te belle campagne,
Pe te pourté lo ris et d'âtra martsandi,
P'atseté le danré qu'abonde ton pay.
Noutre bon campagnar vëgnon de totte care,
Tot cour, s'impin, s'amatse ator di gare;
Son lé lo grou martsan, lo petsou martsandin;
Ci-ce tire son sou, ci-lé se maringuin;
Son lé tseut le queuriaou que l'an pa d'âtro a fère;
Tot se deut intre sè : Jamë pi de misère !

Le Frassy..., le Borney..., (1) Ruffier de Cormeyaou
Son pa de celle dzen que l'eyen fret i baou (2) :
Leur pile de fontenna o grevière que sie,
Van se fère assadé pe totta l'Italie.
Dei Veulla in su tot su tanqu'i Mont-Blan,
Lo freut di montagnar passe tot pe leur man.

Un martsan pa men grou, se volei, dze l'indecco :
Ara l'est chevaillë; pi tou l'ëtse sentecco.
Le grevière de Quarf, de Fenis, de Tsamouë
De Saint-Bertolomé,
Torgnon et Vatornentse
Din sa crotta Noussan le conte a dô cent rentse.
Un cent vatse a Francou li baillon i tsanon
Et vint âtre d'iver fan rentse a sa meison.
Lo freut di s-environ a Tsateillon abonde;
Tsi lliu crotta, celë, de roba tot rebonde.
De son grou magasin, bin cheur, de ten in ten
Pe lo tsemin de fer mande viâ lo trop plen.

(1) Les Frassy, les Borney, négociants à Aoste.

(2) On désigne ainsi en patois les gens qui sont à leur aise.

Valdôtain, pour toi va luire un jour de bonheur :
bientôt nous allons entendre le sifflement de la vapeur !
La voilà qui vient traversant les montagnes
de Bard, de Montjovet et tes belles campagnes,
pour t'apporter le riz et d'autres marchandises,
pour emporter les denrées dont abonde ton pays.
Nos bons campagnards viennent de toutes parts ;
tout court, se pousse, s'entasse autour des gares ;
il y a là le grand et le petit marchand ;
celui-ci tire son sou, celui-là ses pièces d'or ;
se trouvent là tous les curieux, qui n'ont rien à faire ;
chacun se dit en soi-même : Jamais plus de misère !

Les Frassy..., les Borney..., les Ruffier de Courmayeur,
ne sont pas des gens qui aient froid à l'étable ;
leurs piles de fontines ou de gruyères
vont se faire savourer dans toute l'Italie.
Dès la ville d'Aoste jusqu'au Mont-Blanc,
les produits des montagnes passent tous par leurs mains.

Un négociant non moins grand, je vais vous l'indiquer :
maintenant il est chevalier; naguère il était syndic.
Les gruyères de Quart, de Fénis, de Chamois,
de Saint-Barthélemy,
de Torgnon et de Valtornenche
dans sa cave, Noussan les compte à deux cents rangées.
Cent vaches à Francou (1) lui donnent au seau
et vingt autres, en hiver, font rang à son étable.
Les laitages des environs chez lui, à Châtillon, abondent ;
chez lui cave, cellier, tout de denrées redonde.
De son gros magasin, sans doute, de temps en temps
par le chemin de fer il expédie les provisions entassées.

(1) Chalet qui lui appartient sur Châtillon.

Montgenet, Gervason fabreccon, se pout dère ,

Lo pi bon fer in fonden la megnère
Di gran felon de Cogne et sù di Lacdzalà,
Que noutro Senateur possède à Tsandèprà.

Me semble fran que lo cœur me reprodze :
Mè, pa dère lo mot et di vatse et di modze
Que vend noutro pay ! Per esemplo : a Bretson,
Alèvon de baou plein et fan beuro et fromadzo,
Et leur modze surtout l'an ci gran aventadzo
D'être preste a veilé case a totte saison.

Le grou se fan d'ardzen atot leur industria ;
Lo pelsou campagnar, venden tsecca pe cou
Cen que rend son travail, sa bouna economia,

— In dereit pa — se fait de jouli sou !

Fà bin pe son borset qu'un tsacun bien s'intende.

Ca dia, chiel, cosa ch'a l'a da vende? (1)

— N'en de trifolle dzàne autan que n'en volei

Pe degreiché lo ventro i monseur piemontei;

— N'en de pereut d'iver et de pomme reinette,

De vè grà, de maouton bon pe la betseri,

De lèvre, de tsamos et tant d'àtre betsette

Que bà per lè van se fère routi.

Quand do pay vesun vivon come do frère,

L'un a l'àtro se fan lo bien qu'in pout se fère :

Leur couér fait de solèr a tseut noutre monseur

Et le sabò d'Ayas van bà tsaouché le leur.

Lo tsavagnon in bré la bouna megnadzère

S'en vat vendre bien tser lo freut de sa tsaoudère.

(1) C'est un marchand piémontais qui interroge en son dialecte un paysan valdôtain.

Montgenet, Gervason (1) fabriquent, on peut le dire,
le meilleur fer en fondant le minéral
de la grande mine de Cogne et du Lac-Gelé,
que notre Sénateur possède à Champdepraz.

Il me semble que le cœur me fait un reproche :
pourquoi ne dire mot des vaches et des génisses
que vend notre pays ? Par exemple : à Brusson,
on élève force bestiaux et l'on fait beurre et fromage,
et les génisses de l'endroit ont le grand avantage
d'être prêtes à vèler presque à toute saison.

Les grands font de l'argent avec leur industrie;
le petit campagnard, vendant peu à peu
ce que rend son travail, sa soigneuse économie,
— on ne le dirait pas — se fait de jolis sous !
Il faut bien que chacun s'ingénie pour sa bourse.
Dites donc, vous, qu'avez-vous à vendre ?
— Des pommes de terre jaunes autant que vous en voulez
pour dégraisser le ventre aux messieurs piémontais;
nous avons des poires d'hiver et des pommes reinettes,
des veaux gras, des moutons bons pour la boucherie,
des lièvres, des chamois et tant d'autres petites bêtes
qui vont là bas se faire rôtir.
Lorsque deux pays voisins vivent comme deux frères,
l'un à l'autre ils se font le bien qu'on peut se faire :
le cuir piémontais chausse tous messieurs
et les sabots d'Ayas vont en bas chausser les leurs.

Son petit panier au bras, la bonne ménagère
s'en va vendre bien cher le produit de sa chaudière.

(1) Le sénateur Montgenet avait ses fabriques à Pont-St-Martin et les frères Gervason à Châtillon, à Aymaville et ailleurs.

Son beuro frêque et son fromadzo grâ
Fan fran invei ! son fêt p'être aveitsà !
Pe se dedomadzé di peine que se baille
Vat vendre, do sou l'un, le s-ou de se polaille ;
Se prend seucro, café... Mè de cice bonbon
N'en sayan noutre viou pa mêmamen lo non ;
Leur fejan via londze atot pan et fromadzo.
Teutun de ci café se n'en fait trop usadzo ;
Dei la pi groussa dama i dèrè tsavatin
Tot vout pe dedzeunon la tassa lo matin.
Ci cllier teutun mè etot dze l'amo ;
Et se dzi l'air de fère la leçon,
L'est qu'in dereit qu'in vint pi gramo
A force de medzé de bon.

Pe possei vo predzé di bon cllier de la treille
Que fait noutro pay, sareit fran a propou,
D'aveinen devant mè tot jeusto vouit bouteille
Pe le s-agouté bien, a bé-tor, do-trei cou.
Aproven : Tè Donnas, oh, lo bon peccotendro !
Grou rodzo de l'Infer (1), tè t'i pa lo pi mendro.
A ton tor, Di-s-Ouillère, onneur de Tsesalet !
Et tè bon Malvoisi de monseur Farinet ! (2)
O collena de Veulla, agouten de ta Bioula ;
Fé-mè de ton Oriou senti lo gout, Vegnoula (3).
Tsambàva, ton Moscat fait, dze n'en douto pa,
Gari lo ventre a tseut, mème a qui l'at gnun mà.
Là, perden pa lo ten atot d'istoriette ;
Tsavonen, l'est bin miou, l'amolon di Torette :
Atro ço que ci vin fêt de l'égue di Pou
O de cella de noutra Dzouère,
Que sat s'en torné sù, dedin de bosse intsère
Atot bella couleur, mè todzor sensa gou !

(1) Localité d'Arvier. — (2) Archiprêtre de Nus, mort en 1888. — (3) Hameau de Montjovet.

Son beurre frais et son fromage gras
font vraiment envie ! ils sont faits pour être regardés !
Pour se dédommager des peines qu'elle se donne,
elle va vendre, deux sous l'un, les œufs de ses poules ;
elle s'achète sucre, café... Mais de ces bonbons
nos ancêtres n'en savaient pas même le nom ;
eux faisaient longue vie avec pain et fromage.
Cependant de ce café il se fait trop grand usage ;
dès la plus grande dame au dernier savetier,
chacun veut le matin la tasse à déjeuner.
Ce liquide, pourtant, moi aussi je l'aime ;
et si j'ai l'air de faire la leçon,
c'est qu'on dirait qu'on devient plus mauvais
à force de manger de bonnes choses.

Pour pouvoir vous parler du bon jus de la treille
que notre pays fait, il serait grandement à propos,
d'en avoir devant moi, tout juste, huit bouteilles
pour les goûter bien, tour à tour, deux ou trois fois.
Essayons : toi, Donnas, oh, le bon piccotendre !
Gros-rouge de l'Enfer, toi tu n'es pas le moindre.
A ton tour, des Ouillères, honneur de Chesalet !
Et toi, bonne Malvoisie de Monsieur Farinet !
O colline d'Aoste, goûtons de ta Biola ;
de ton Oriou fais-moi sentir le goût, Vignola.
Chambave, ton muscat guérit, je n'en doute pas,
les maux de ventre à tous, même à qui ne souffre pas !
Là, ne perdons pas le temps avec des historiettes ;
finissons, c'est bien mieux, la bouteille du Torette : (1)
ceci est bien autre chose que ce vin fait avec de l'eau du Pô,
ou de celle de notre Doire,
qui sait nous revenir dans des tonneaux pleins,
avec belle couleur, mais toujours sans goût !

(1) Vin de Saint-Pierre de Châtel-Argent.

Dame et Monseur, tot vint de Teurin, de Florence,
De Roma, de Milan, d'Angleterre et de France.
Vegnon tsertsé l'air frêque et la boun'appeti,
Sennen le loui d'or din tot noutro pay.
Le s-un à Saint-Martin van sù pe la valàda,
I Mont-Rose toustou li baillon l'escalàda.
D'àtre de Tsateillon chouvon lo dret tsemin,
Van aveitsé de prê lo fron di Mont-Cervin.
D'àtre su lo Mont-Blanc l'y van planté leur tende;
Teutun l'y reston pa le fête de Tsalende;
Et p'être su le bèque i levé di solei
Perdrian in rampeillen le s-onllie di s-artei.
D'àtre couron pa tant; leur crègnon trop la lagne;
Le bain de Cormeyaou fan leur gran passaten,
O bin pe garì di mangagne
Prègnon le s-ève a Saint-Vincen.

D'àtre que l'an de gou pe le bague s-ancheine,
Van veseté le rù, le tor d'àtrekou,
Le viou pon, le tsatë, le cllioutre, lo Saintvou,
Le meur di Sarasin et le Porte Romaine.

Vò, tsâtë de Verrès et vieille tor d'Arnà,
Vo moutràde i passen de meur abandonnà;
Teutun manquàde pa d'être pe cen utilo :
I s-ausé de la nèt voournide un asilo.

Et tè, tsâtë se fier dessu lo Mondzovet
Te meur van a bocon, ta tor l'est sensa tet.
Ah! di ten di sègneur, qui l'areit ausa dère
Que leur abitachon, un trei cent s-an pi tar,
L'areit pouë servì de tagnère
I bêtson di reinar ?

Dames et Messieurs, tous arrivent de Turin, de Florence,
de Rome, de Milan, d'Angleterre et de France.
Ils viennent chercher l'air frais et le bon appétit,
semant les pièces d'or dans tout notre pays.
Les uns à Pont-Saint-Martin montent le val (du Lys)
et vont aussitôt escalader le Mont-Rose.
D'autres sur le Mont-Blanc vont planter leurs tentes;
cependant ils n'y restent pas les fêtes de Noël;
et, pour être sur les cimes au lever du soleil,
ils perdraient en grim pant les ongles des orteils.
D'autres ne courent pas autant; eux craignent trop la fatigue;
les bains de Courmayeur font leur grand passe-temps,
ou bien pour guérir des malaises
prennent les eaux à Saint-Vincent.

Ceux qui ont du goût pour les choses anciennes,
vont visiter les rus, les tours d'autrefois,
les vieux ponts, les châteaux, les cloîtres, le Saint-Voût,
les murs des Salasses et les Portes Romaines.

Vous, château de Verrès et vieille tour d'Arnaz
vous montrez aux passants des murs abandonnés ;
cependant, vous ne manquez pas, pour cela, d'être utiles :
aux oiseaux de la nuit vous fournissez un asile.

Et toi, château si fier sur Montjovet
tes murs vont en morceaux, ta tour est sans toit.
Ah ! du temps des seigneurs, qui aurait osé dire
que leur habitation, trois cents ans plus tard,
aurait servi de tanière
aux petits du renard.

De bien d'âtre tsâtê l'est morta la noblesse :
A sa place in l'y veit sovent de grou paysan
Qu'éten tratâ tseca avouë politesse,
Son pi fier que de s-intandan.

Teutun, de noutro ten, a gran nombro se conton
Le tsâtê que pourtan a la fin se remonton.
Issogne, tè lo tin l'est fran come un depou
Plein d'objet precieu, bague de d'âtrecoû :
Bague que van a cœur i chevailê Avondo,
Lliu, que pe le s-avei, l'areit baillâ lo mondo
Afin de contenté son gou.

Lé, ci tsâtê de Quart que tsêjet in meurdzère,
Vejet pa passé gnun pe se deser tsemin :
Vouë comence a revivre, et gramaci pout dére
A Monseur Lateltin.

Tè, tsâtê de Gressan, t'a don tsandzâ de mètre
Que t'i tot remontâ di fon tanqu'i sondzon ?
Ci que sat lo latin compren a qui pout être
Se veit dessus sa pourta écrit : *Duc in altum*.

Anchen manoir, tsâtê di s-Amaveulle,
T'a vecu de viou ten, te vi de noutre dzor :
Na na, ren pe ren te regeule
Devan le s-âtre di contor.

Ci tsâtê, cella tor, pa llioin de l'agonia,
Moutrâvon case pa de trace de vîven :
Mê que l'ei manque-t-ê ? manque la sègneuria.

De bien d'autres châteaux est morte la noblesse :
à sa place on voit souvent de gros paysans
qui, étant traités avec un peu de politesse,
sont plus fiers que des intendants.

Cependant, de notre temps, on les compte en grand nombre
les châteaux qui peu à peu se restaurent.
Toi, Issogne, le tien, est vraiment comme un dépôt
plein d'objets précieux, de choses d'autrefois :
choses qui sont à cœur au chevalier Avondo,
lui, qui pour les avoir, aurait donné le monde
afin de contenter son goût.

Là, ce château de Quart qui tombait en ruines
ne voyait plus passer personne par ses chemins déserts.
Aujourd'hui, il commence à revivre, et il peut en dire merci
à Monsieur Lateltin.

Toi, château de Gressan, tu as donc changé de maître,
puisque te voilà tout remonté du fond jusqu'au sommet ?
Celui qui sait le latin comprend à qui il peut appartenir
en voyant écrit sur sa porte : *Duc in altum*.

Ancien manoir, château des Aymavilles,
tu as vécu au vieux temps, tu vis de nos jours :
non non, rien pour rien, tu ne recules
devant les autres des alentours.

Ce château, cette tour, pas loin de l'agonie
ne montraient presque pas de traces des vivants :
mais que leur manque-t-il ? il leur manque un seigneur.

Lo Baron de Saint-Pierre arreuve fran a ten
Pe lei baillé la noblesse et la via (1).

Là, dze si dzà lagnà, betten la pluma a carro.
Më, na ! desen dò mot de ci tsâtê de Sarro
Que charme ara le jeu di passen que lo veit.
Cen que l'est de veni lo palatse di Rei !

Pe profité de l'air frêque de la montagne,
Noutro Rei tot soven, lé dentor lo mei d'ou,
Quette le bord di Tibre, o de l'Arno, o di Pou
In meinen avouë lliu la Reina, sa compagne.
Bin cheur, intre tseut dò pouvon miou reussi
A vouedzé leur bienfê su tot noutro pay.

Su le rouëse de Cogne o de Varsavarentse,
Lo Rei l'y vint passé de dzor sensa tsagrin,
Ronten le corne i boquetin ;
Medzen de cella tsér, n'en conte pa le trentse ;
Se vouedze lo bon cliier d'un passàblo amolon.
Më le corne, avouë choen, lo Rei le bette in carro
P'orné de son tsâtê de Sarro
Lo pi bò di salon.

(1) Ce château fut restauré de 1881 à 1888.



Le Baron de Saint-Pierre arrive justement à temps
pour leur rendre la noblesse et la vie.

Là ! je suis déjà fatigué, mettons la plume de côté.
Mais non ! disons deux mots de ce château de Sarre
qui charme maintenant les yeux du passant qui le voit.
Ce que c'est que de devenir le palais du Roi ! (1)

Pour profiter de l'air frais de la montagne,
notre Roi tout souvent, vers le mois d'août,
quitte les bords du Tibre, ou de l'Arno, ou du Pô,
en menant, avec lui, la Reine sa compagne.
Sans doute, entre les deux, ils peuvent mieux réussir
à verser leurs bienfaits sur tout notre pays.

Sur les glaciers de Cogne ou de Valsavarenche,
le Roi vient passer des jours sans chagrin,
rompant les cornes aux bouquetins ;
mangeant de cette viande, il n'en compte pas les tranches ,
et se verse le jus d'une bonne bouteille.
Mais les cornes, avec soin le Roi les réserve
pour en orner de son château de Sarre
le plus beau des salons.

(1) Le roi Victor-Emmanuel acquit le château de Sarre en 1869.



LE S-OU ET LE DOVE COMÈRE

AGUETTA et MAGOTON l'ètson dove veseune;
Semblàvon fête esprè pe vivre in bon accor.
Comère dei vint an et mēmamen queuseune,
Jamè ren l'at troblà lo seren de leur dzor.
Leur quan van i bournè l'y reston euna poussa :
Lé, tac tac et tac tac..., in n'en veit pa la fin.
Fat bin, que volei-vo ? se dere quatse tsousa.
S'éron pa deute ren dei d'aoura lo matin.
S'intretègnon intre leur de qui pi dzen s'arbeille ;
Prèdzon de leur garçon, de leur gueillarde feille;
Di motsaou, di pitset, di faouder pi nouvè;
De leur gueille de beurre et de bien d'âtro avouë...

Fat-è pa, pe maleur, qu'un dzor euna polaille
D'Aguetta — et n'ayet doze, et trèze a tot lo pou —
I baou de Magoton alleye fère l'ou !

Un ou, bin cheur, l'est pa tsousa que vaille;
L'ètse teutun lo pri de se grande s-attenchon.
Di momen vat trové comère Magoton :

AGUETTA

Dze voudriò vo dère euna tsousa :

MAGOTON

Et dove se vo fait pleisi !

AGUETTA

Ma polaille, l'y at pa poussa,
L'areit fé l'ou din voutro ni.

MAGOTON

Na, na ! pensàde pa, comère ;
L'est pa veneuva fère
L'ou ce din noutro baou ;

Aveitsàde...

LES ŒUFS ET LES DEUX COMMÈRES

AGATHE ET MARGUERITE étaient deux voisines ;
elles semblaient faites exprès pour vivre en bon accord.
Commères depuis vingt ans et même ment cousines,
jamais rien ne troubla le serein de leurs jours.
Lorsqu'elles vont à la fontaine elles y restent longtemps ;
et là, tic tac et tic tac... on n'en voit pas la fin.
Il faut bien, que voulez-vous ? se dire quelque chose ;
elles ne se sont plus rien dit dès le grand matin.
Elles s'entretiennent entre elles de qui s'habille mieux ;
elles parlent de leurs garçons, de leurs gaillardes filles ;
des mouchoirs, des dentelles, des tabliers plus nouveaux ;
de leurs pains de beurre et de bien d'autres choses encore.

Ne faut-il pas, par malheur, qu'un jour une poule
d'Agathe — et elle en avait douze, treize avec le coq —
s'en aille faire l'œuf à l'étable de Marguerite !
Un œuf, sans doute, ce n'est pas chose qui vaille :
c'était cependant le prix de ses grandes attentions.
A l'instant elle va trouver commère Marguerite.

AGATHE

Je voudrais vous dire une chose :

MARGUERITE

Et deux s'il vous fait plaisir.

AGATHE

Ma poule, il n'y a pas longtemps,
aurait fait l'œuf dans votre nid.

MARGUERITE

Non, non ! ne pensez pas cela, commère ;
elle n'est pas venue faire
l'œuf ici dans notre étable] ;
regardez...

AGUETTA

Ci-ceu ! (pren l'ou in man) Dze lo cognëso praou.

MAGOTON

Te te trompe, ma chère.

AGUETTA

Dze voudriò poue incò vèrè !...

Lo matin dz'i totsà, la polla l'ayet l'ou.

MAGOTON

L'at pa fèt l'ou tsi nò ; di tot come te vou.

AGUETTA

Dze me pensàvo pa que... intre nò, bounne amie...

MAGOTON

Un larre l'at la fei qu'un âtro ettot lo sie :

Dze voudriò pa p'un ou me tsardzé la conchence.

AGUETTA

Ti praou bouna pe cen, lo mondo se lo pense.

Rend-mè l'ou que te m'a robà.

Lé, tsaqueuna s'approtse a se totsé di nà...

Dze conto pa depi... Senten tot leur tapadzo,

Lo mondo di velladzo

L'est venu vèrè de bonlei.

Aguetta a Magoton grafine lo vesadzo,

Et Magoton trepelle Aguetta pe le pei,

Et voilà la bataille !

Et fuche pa cice s-ou di polaille

Que son venu troblé la péce et lo bonheur,

Jamé l'arian avu lo seul mot intre leur.



AGATHE

Celui-ci ! (elle prend l'œuf en main) Je le reconnais assez.

MARGUERITE

Tu te trompes, ma chère.

AGATHE

Je voudrais encore voir !

Le matin j'ai touché la poule, elle avait l'œuf.

MARGUERITE

Elle n'a pas fait l'œuf chez nous ; dis tout comme tu veux.

AGATHE

Je ne pensais pas que... entre nous, bonnes amies...

MARGUERITE

Un voleur croit qu'un autre le soit aussi :

Je ne voudrais pas pour un œuf me charger la conscience.

AGATHE

Tu es assez bonne pour cela, le monde se le pense.

Rends-moi l'œuf que tu m'as volé.

Là, chacune s'approche à se toucher du nez.

Je n'en dis pas de plus... Entendant tout leur tapage,

le monde du village

est venu voir à la hâte.

Agathe à Marguerite égratigne le visage,

Et Marguerite tire Agathe par les cheveux,

Et voilà la bataille !

Et n'était ces œufs de poules

qui sont venus troubler la paix et le bonheur,

jamais elles n'auraient eu un seul mot entre elles.



A DÒ DZOVENNO ÉPAOÛ

Lo bo dzor de leur noc

Eido ce lo fourië : dzà le prà reverdeisson ;
Pertot lo rossegnol fêt senti se tsanson.
Le s-aousë fan leur nid, le mandolë floreisson ;
Le cœur de dò s-épaou batton a l'unisson.

Reutso l'est lo garçon, terrère l'est la feille :
Leur son égal in adzo, in bon cœur, in esprit.
Tseut dò fan lo bonheur, la joë de la fameille ;
Ren leur manque pe fère un mariadzo accompli.

Vo s-ête, o bella cobla, i printen de voutr'adzo ;
Que lo Bondzeu, per vò, fache de dzor seren ;
Et qu'aprè vouitant'an d'un heureu mariadzo,
Vo dio poue tseut dò : Là ! dze mouero conten !

Beyen a la santé de Pierre et de Graziella,
Que l'est in mémo ten et vertueusa et bella ;
Trinquen a la santé de leur charman paren,
Perquè voué, sensa leur, n'en sareit tot de ren.

A DEUX JEUNES ÉPOUX

Le beau jour de leurs noces

Voici le printemps : déjà les prés reverdissent;
partout le rossignol fait entendre ses chansons.
Les oiseaux font leur nid, les amandiers fleurissent;
les cœurs de deux époux battent à l'unisson.

Riche est le garçon; *terrière* (1) est la fille :
ils sont égaux en âge, en bon cœur, en esprit.
Tous les deux font le bonheur, la joie de la famille :
rien ne leur manque pour faire un mariage accompli.

Vous êtes, ô beau couple, au printemps de votre âge;
que le bon Dieu, pour vous, fasse des jours sereins ;
et qu'après quatre-vingts ans d'un heureux mariage,
vous disiez tous deux : Là! je meurs content !

Buvons à la santé de Pierre et de Graziella ,
qui est en même temps et vertueuse et belle ;
trinquons à la santé de leurs charmants parents,
parce qu'aujourd'hui sans eux il n'en serait rien.

(1) Personne qui possède beaucoup de terres.

LE FEMALLE DE D'ATRECOU ET CELLE D'ARA

V'ari vu d'âtrecou la reutse paysanna
Que l'ayet la sardse a brion,
Et la brachère a caoudo ettot fête de lana,
Que llië feulàve a sa meison

Le femalle d'adon vejàn lo fi de rita
S'intordre in passen pe leur dei ;
Se montàvon, la fêta, Anna, Françon, Maguita,
D'un faouder blan come la nei

Mê vouë, pe se vëti, le bague son tsandzàye :
Tot vat in botecca a credi.
Di borgo Berta l'est innouyàye,
Et vout pamë fère gneun fi.

Atot ci gran progrè que lo mondo vout fère,
Tot vint pi pouro i dzor de vouë.
Le femalle et le feille ara vègnon fran tsère,
Voulon d'abi fin et nouvë



LES FEMMES D'AUTREFOIS ET CELLES D'AUJOURD'HUI

Vous aurez vu autrefois la riche paysanne
qui avait la (robe de) serge à bretelles
et la camisole allant jusqu'au coude, aussi faite de laine,
qu'elle filait dans sa maison.

Les femmes d'alors voyaient le fil de rite
se tordre en passant par leurs doigts ;
Anne, Françoise, Marguerite se paraient aux jours de fête,
d'un tablier blanc comme la neige.

Mais pour se vêtir, aujourd'hui, les choses ont changé :
tous vont en boutique (acheter) à crédit.
Du rouet, Berthe est ennuyée
et elle ne veut plus faire du fil.

Avec ce grand progrès que le monde veut faire,
tout devient plus pauvre aujourd'hui.
Les femmes et les filles maintenant deviennent fort chères,
elles veulent des vêtements fins et nouveaux.



PASTORALA DI REÏ.

A Monsieur lo professeur L. Zuccaro

Berdzé, cen que no deyen fère
L'est d'allé tseut tot di momen
Vère Jèsu, vère sa Mère,
Din un baou de Beteléen :
Dion tseut, in s'en revegnen,
Que gneun l'at vu ren de se dzen.

Vei-t-eu, din cella meisonetta,
Entré le Rei de l'Orian ?
Pourton a sa Mère pauvretta
De precieu tot cen que l'an.
Nò, baillen-lei de noutro pan
A la Mère, a ci bon Creichan.

La Mamma sat pa que s'en dère :
Ci que fèt verrié lo solei
L'est pouro ! et cen lei fèt penchêre.
Et ci Petsou, tel qu'in lo veit,
L'est Fis de Dzeu, lo Rei di rei,
Que tin lo mondo atot dò dei.

Et dzor et nêt la Mère veille,
L'acoute; et touston que sent

PASTORALE DE L'ÉPIPHANIE.

A M. le professeur L. Zuccare

Bergers, ce que nous devons faire
c'est d'aller tous à l'instant
voir Jésus, voir sa Mère,
dans une étable de Bethléem :
tout le monde dit, en s'en retournant,
que personne n'a jamais vu rien de si beau.

Vois-tu, dans cette maisonnette,
entrer les Rois de l'Orient ?
Ils portent à sa Mère pauvrete
tout ce qu'ils ont de précieux.
Nous, portons de notre pain
à la Mère, à ce bon Vieillard.

La Mère ne sait qu'en dire :
Celui qui fait tourner le soleil
est pauvre ! et cela lui fait de la peine.
Et ce Petit, tel qu'on le voit,
est le Fils de Dieu, le Roi des rois,
qui tient le monde de deux doigts.

Et jour et nuit la Mère veille,
elle écoute; et aussitôt qu'elle s'aperçoit

Que ci dzen Popon se reveille,
Lo lève, intre se bré lo pren;
Lo bette in fâda... Ah ! qui compren
Cen que se dion ci momen ?...

A bé-tor se fan de caresse :
Jésu l'imbrasse pe lo cou ;
Marie adon avouë tendresse
N'en fait autan a son Petsou.
Et sarre ci devin depou
Contre son cœur pe do-trei cou.

De se pot a couleur di rouse
Lei fait Marie un dzen potin ;
Dei sen, atot gran choen lo pouse
I brê pe fère lo sonnin :
« Druma, druma, mon petsoudin,
« Druma tanque deman matin. »

Retornen din noutre velladzo
Pe dère a tseut que n'en avu
La joè de vère lo vesadzo
Di Sauveur que no s'est venu ;
Que saint Josè l'en ettot vu
A soigné Marie et Jésus.



que ce joli Bambin se réveille,
elle le lève, le prend entre ses bras ;
le met sur ses genoux... Ah ! qui comprend
ce qu'ils se disent en ce moment ?...

Tour à tour ils se font des caresses :
Jésus l'embrasse par le cou ;
Marie alors avec tendresse
en fait autant à son Enfant.
Et elle presse ce divin dépôt
contre son cœur par deux ou trois fois.

De ses lèvres couleur de rose
Marie lui fait un doux baiser ;
après cela, avec grand soin elle le dépose
en son berceau pour qu'il y fasse son petit sommeil :
« Dors, dors, mon tout petit Enfant,
« dors jusqu'à demain matin. »

Retournons dans notre village
pour dire à tous que nous avons eu
la joie de voir le visage
du Sauveur qui nous est venu ;
que nous avons aussi vu saint Joseph
soignant Marie et Jésus.



XI SETTEMBRO MDCCLXXXVIII

A S. A. ROYALA

LO DUC D'AOUTA

, ET A S. A. IMPERIÀLA

LETTIA BONAPARTE

A
M
E
D
E
F
E
T
L
E
T
I
I
Z
I
I
A
MEDÉ, t'ame Dzeu, come lo Bondzeu t'ame
en pe ton degno non, que pe ton gran bon cœur;
t l'at tsertsà permiè le pi nouble di s-âme
egne, Cella que pout fère tot ton bonheur.
Et nò no desiren, in ci dzor d'alegresse,
Entré din ci concer di Prince et di Princesse,
Te tsanté, te benì, t'onoré come leur.
LETTIA, te vertu son celle de Clotide,
t, come noutra Reina, atot ta viva foè
e fé revivre vouë Vitoire, Adelaïde,
In dzeunden euna sainte a la Meison Savoè.
Zlà Pontif, su Leur féde ploure le grâce
In benissen l'ané que la Duchessa passe
A se dei. — O Prince amà ! tel son noutre souhè.

XI SEPTEMBRE MDCCCLXXXVIII

A S. A. ROYALE

LE DUC D'AOSTE

ET A S. A. IMPÉRIALE

LÆTITIA BONAPARTE

AMÉDÉE, tu aimes Dieu, comme le bon Dieu t'aime
moins pour ton digne nom, que pour ton bon cœur :
et il a cherché parmi les plus nobles des âmes,
Celle qui peut faire tout ton bonheur.
Et nous, nous désirons, en ce jour d'allégresse,
entrer dans ce concert des Princes et des Princesses,
pour te chanter, te bénir, comme eux.
LÆTITIA, tes vertus sont celles de Clotilde,
et, comme notre Reine, par ta foi vive,
Tu fais revivre aujourd'hui Victoire, Adelaïde,
en ajoutant une sainte à la Maison de Savoie.
Zélé Pontife, sur Eux faites pleuvoir les grâces
en bénissant l'anneau que la Duchesse passe
à ses doigts. — O Prince aimé ! tels sont nos souhaits.

A M. LO PROFESSEUR CHEV. MELLÉ

Bondzor, Monseur, vo vat-ê bien ?
Lo moutre bin voutro vesadzo ;
V'ei fé, su per lé, bon voyadzo ?
Tant miou ! dze n'en si fran conten.

L'y at gran ten que dze cognëssô
Que v'ei per mè trop d'attenchon ;
Et cen feit qu'a vò dze m'adrëssô
Atot tsecca de san façon.

Leichâde-mè que dze vo diô
Que dze si qu'un viou veteran.
Pouro, dze tsanto et dze rîo
Courbâ dësot me soissant'an.

Et se vouë tel que vo me veide (1),
Montabone m'at rajeuni,
L'est que plujeur, se vo lo creide,
Me fan pi... dzen que dze lo si.

(1) Dans une photographie tirée par M. Montabone de Turin.

A M. LE PROFESSEUR CHEV. MELLÉ

Bonjour, Monsieur, vous allez bien ?
Votre visage, au moins, semble le démontrer ;
vous avez fait, par là haut bon voyage ?
Tant mieux ! j'en suis enchanté.

Il y a longtemps que je connais
que vous avez pour moi trop d'attentions ;
et cela fait que je m'adresse à vous
avec un peu trop de sans-façon.

Permettez-moi de vous dire
que je ne suis qu'un vieux vétéran.
Pauvre, je chante et je ris
courbé sous (le poids de) mes soixante ans.

Et si aujourd'hui tel que vous me voyez,
Montabone m'a rajeuni,
c'est que plusieurs, croyez-le,
me font plus... beau que je ne le suis.

LO SINDZO ET LA COLOMBA

Euna colomba totta blantse,
D'un viou tséno l'ère i sondzon,
A dzoque in pouinte d'euna brantse,
Fran su lo penden d'un grou mon.
Et lé fejet : *Crou-crou-ou* ; l'est sa tsanson d'usadzo ;
Crou-crou-ou, l'est sa tsanson d'amour.
Lé, la bétsetta i blan pleumadzo,
Llioen di mechan, l'y fejet son sejour,

Un sindzo de la pire race,
Neissu din de pay crétsen,
Da seumia féjet de grimace,
De llië se dejet descendén.
Sentén ci son de la colomba
Lo sindzo deut intre se den :
« Ti tè mon ennemi... Dzà presta l'est ta tomba
I fon de ci grou mon... Atten ! »
Lé, s'arme d'un piolet : sù contre llië se pourte
Et coppe a ran di tron lo bran que le suppourte.
« Mon Dzeu ! deut la colomba, ah ! se la brantse ront,
Te va trové la mor i fon di precepicho. »
A cice mot repond noutro sindzo perver,
Enllien le den, l'aveitsen de traver :
« Dze voui pa te conseil ; tè, ti pa sensa vicho.
Prèdze-mè pa de Dzeu : no sen pamë se fou,
No sen pamë di ten d'être më tant devou...
Te fé de ner complot contre noutra patria ;
De noutra libertà ti la gran ennemiä.
Contrère a la leumiëre, i moderno progrè,
Va perì din ci goufro, et ta race avoué tè. »
Lo sindzo adon, pouchà pe la radze et l'inviä,

LE SINGE ET LA COLOMBE

Une colombe toute blanche
d'un vieux chêne était au sommet,
juchée à la pointe d'une branche,
vraiment sur le bord d'un grand mont.
Et là elle faisait : *Crou-crou-ou*; c'est sa chanson d'usage;
Crou-crou-ou; c'est sa chanson d'amour.
Là, la petite bête au blanc plumage,
loin des méchants faisait son séjour.

Un singe de la pire race,
né dans des pays chrétiens,
faisait des grimaces de gueunon
et d'elle se disait descendant.
Entendant ce son de la colombe
le singe dit entre ses dents :
« Tu es mon ennemie... Déjà ta tombe est prête
au pied de ce gros mont... Attends!... »
Là, il s'arme d'une hache; il se porte près d'elle
et commence à couper la branche qui les porte.
« Mon Dieu ! dit la colombe, ah ! si la branche rompt,
tu vas trouver la mort au fond du précipice. »
A ces mots répond notre singe pervers,
grinçant des dents, la regardant de travers :
« Je ne veux pas de tes conseils; toi, tu n'es pas sans vices.
Ne parle pas de Dieu : nous ne sommes plus si fous;
nous ne sommes plus au temps des dévots...
Tu fais de noirs complots contre notre patrie;
de notre liberté tu es la grande ennemie.
Contraire à la lumière, aux modernes progrès,
va périr dans ce gouffre, et ta race avec toi. »
Le singe, alors, poussé par la rage et l'envie,

Beusse incora pi deur; et, *errac!* la brantse ront ;
Et lliu, feit un grou dzuro et tsèt case d'aplon
I fon di goufro, et lé l'y perd la via.

Se trouve de mechan, surtou de noutre dzor,
Que senton su leur cœur quatse tsousa que pèse;
Imbé voudrian pamë la Relejon, l'Elliëse,
Que din leur cœur perver reveillon lo remor.
Adon l'at deut : Coppen de l'Elliëse la brantse...
Et l'appreston, de nêt, leur machine, leur fer :
Coppon... La Relejon, come an colomba blantse,
Vaoule... Et bà ! tsëson leur i goufro de l'infer.



frappe encore plus fort; et *crac!* la branche rompt ;
et lui, fait un gros juron et tombe presque d'aplomb
au fond du gouffre, et y perd la vie.

On trouve des méchants, surtout de nos jours,
qui sentent sur leur cœur quelque chose qui pèse;
ainsi ils ne voudraient plus de la Religion, de l'Eglise,
qui dans leur cœur pervers réveillent le remords.
Alors ils disent : Coupons la branche de l'Eglise...
Et ils préparent, de nuit, leurs machines, leurs fers :
ils coupent... La Religion, comme une colombe blanche,
vole... Et c'est eux qui tombent au gouffre de l'enfer.



ODE ⁽¹⁾

IL PROFESSORE L. ZUCCARO

AL

SIGNOR ABATE G. B. CERLOGNE

Perchè da di cotanti
Lungo la Baltea Dora
Quel carme che innamora
Vate, sentir non fai ?
 Perchè per quelle balze
 Piene di poësia
 U' ognor cantar t'udia,
 CERLOGNE, or muto stai ?

Fors' egro è il corpo ? o l'alma
È oppressa dal dolore ?
Cos' hai, vecchio cantore,
Che non udiam tuoi suon ?
 Forse ti venner meno
 Amor, fede, speranza ?
 Perduta hai tua costanza
 In lunga, aspra tenzon ?

(1) Si on insère ici cette ode, ce n'est que pour démontrer combien le patois valldôtain intéresse, non seulement ceux qui le parlent habituellement, mais encore de savants étrangers, tels que M. le professeur L. Zuccaro, M. l'abbé Rousselot, directeur de la *Revue des patois gallo-romans*, M. Paul Mariéton, directeur de la *Revue Félibréenne*, M. le prof. Macry-Correale, directeur de la *Rivista Contemporanea*, M. le chev. O. Mellé, etc., qui tous encouragèrent vivement l'auteur du présent Recueil à publier ses vers patois.

Oppure a te una voce
Scettica diè sconforto?
Ma niun amico è sorto
Per dir : Cantar tu dei?
Fors' io supposi il vero.
Chè quella voce io sento;
Qual fosse quell'accento
Diranti i versi miei :

« Lascia i tuoi vivi canti,
« O vate valdostano,
« Oggi tu canti invano,
« Se canti i tuoi pastor.
« Il secolo briaco
« D'osceno sol si pasce,
« E la prole che nasce
« Sogna sol odio e orror. »

Chè! — Fian dunque silenti
Le cetre de' poëti?
Non più canto che allieti
Di nostra vita i dì?
Mai no! mio dolce vate. —
Cantore della Dora,
Un canto, un canto ancora!
Non tralasciar così!

E se laggiù nel loto
Grugnisce il porco, e a notte
Nera, uccellacci a frotte
Maledicono il ciel,
Tu in quel spirabil àere
U' in pace i tuoi dì meni,
Con versi ognor sereni,
Mostraci il Vero, il Bel.



À SA MAJESTÉ
LA REINA D'ITALIE

MARGUERITA DE SAVOË

A GRESSONEY

MARGUERITA, la fleur, l'at la joè su son fron
A causa que la REINA, ettot di mēmo non,
Revint, de ten in ten, fère sa promenada,
Gouté d'un air pi frèque a la seison pi tsaada.
Un an, LLIË vint a Sarro, o bin a Cormeyaou...
Et Gressoney, cit-an, la receipt tot euraou !
Revin tseut le s-an, o REINA TAN AMAYE !
I Valdotain, montré Ta grace et Ton bon cœur.
Ta man, presta a baillé, dzà l'est accoteumaye
A vouedzé dessus nò Te pi belle faveur.

A SA MAJESTÉ
LA REINE D'ITALIE
MARGUERITE DE SAVOIE

A GRESSONEY

Marguerite, la fleur, a la joie sur son front
parce que la Reine, aussi du même nom,
reviert (chez nous) de temps en temps faire son séjour
et goûter un air plus frais dans la chaude saison.
Tantôt, Elle vient à Sarre, tantôt à Courmayeur,
et Gressoney, cette année, tout heureux, La reçoit.
Reviens donc toutes les années, ô Reine tant aimée !
montrer aux Valdôtains Ta grâce et Ton bon cœur.
Ta main, prête à donner, est déjà accoutumée
à verser sur nous Tes plus belles faveurs.



POÉSIE

DE M. LE PROFESSEUR D. MACRY-CORREALE

DES BARONS DE SANTA-CROCE

Alla santa memoria di mia Madre.

Io li sento cantar dentro i roseti
Gli usignoletti il lor inno d'amor;
Mentre attraverso i bruni alti querceti
Tremola l'autunnal vespero d'or.

Per la campagna van mille susurri
Da le foglie, da l'erbe e dai ruscel,
E gli Apennin laggiù fannosi azzurri,
E perde il cielo il suo rosato vel.

Oh! in tanta pace solitaria e pia
Potessi, o Madre, la tua voce udir!
Rivederti potessi, o Madre mia,
Una volta soltanto e poi morir!

Ma Tu fredda riposi in camposanto,
Nè la mia voce più ti giungerà!...
Gli alberi, i monti ed i roseti intanto
Copre la notte che sul cor mi stà!

Traduction en vers patois

Lé permië le rousë volen de l'un a l'âtro
Tsanton le rossegnol leur tsan d'amour todzor ;
In traversen le tséno i foilladzo neirâtro
Decline l'aveprâ baillen la couleur d'or.

Un petsou brui se sen ator din la campagne
Di greseillon, di foille et de l'onda di ru,
Végnon di s-Appennin dzà sombre le montagne ,
Et son voëlo rosà dzà lo cheil l'at perdu.

Ah ! se din cella calma et douce et solitaire
Dze possucho ta vouéce, o Mamma, vouë senti !
Possucho te revère, o tè, ma bouna Mère,
Te revère inco un cou, un cou, dei cen mourì !

Më, Tè, freide a la tomba in péce te repouse,
Ma vouéce tanque a tè, nà, parvindret pamë !...
Inten cruve le mon, le foilladzo et le rouse
La nèt que su mon cœur peise pi que jamë !

A SA MAJESTÉ
LA REINE D'ITALIE

lors de son second séjour à Gressoney

Juillet 1890

Eureu de saleuvé voutra bouna veneuva,
O REINA, devan Vò vint un viou veteran,
Que varde din son cœur, cella viva pelleuva
Que pe Meison Savoè beurle dei quarent'an.

L'àmon se recordé le berdzé leur montagne,
Leur tsevrei; leur s-agnë, leur via, leur dzor peur ;
Et lo sordà dza gris, se première campagne,
Quan aprè Charle-Albert martsàve i chan d'onneur.

Que l'Andze di Bondzeu, Vo creuven de son àla,
Vo conserveye Vò, la Fameille Royàla
A l'amour di seudzet que mouerian pe leur Rei.

Màrcon Voutre bienfè l'an de Voutro passadzo;
Lo Mont-Rose redent, rederet d'adzo in adzo
L'affèichon que per Vò conserve Gressoney.



TRADUCTION.

Heureux de saluer votre bonne arrivée,
ô Reine, devant Vous vient un vieux vétéran,
qui garde dans son cœur cette vive étincelle,
qui pour la Maison de Savoie brûle depuis quarante ans.

Les bergers aiment à se rappeler leurs montagnes,
leurs chevreaux, leurs agneaux, leur vie et leurs jours purs;
et le soldat déjà gris, ses premières campagnes,
alors qu'après Charles-Albert il marchait au champ d'honneur.

Que l'Ange du bon Dieu, Vous couvrant de son aile,
Vous conserve Vous, la Famille Royale,
à l'amour des sujets qui mourraient pour leur Roi.

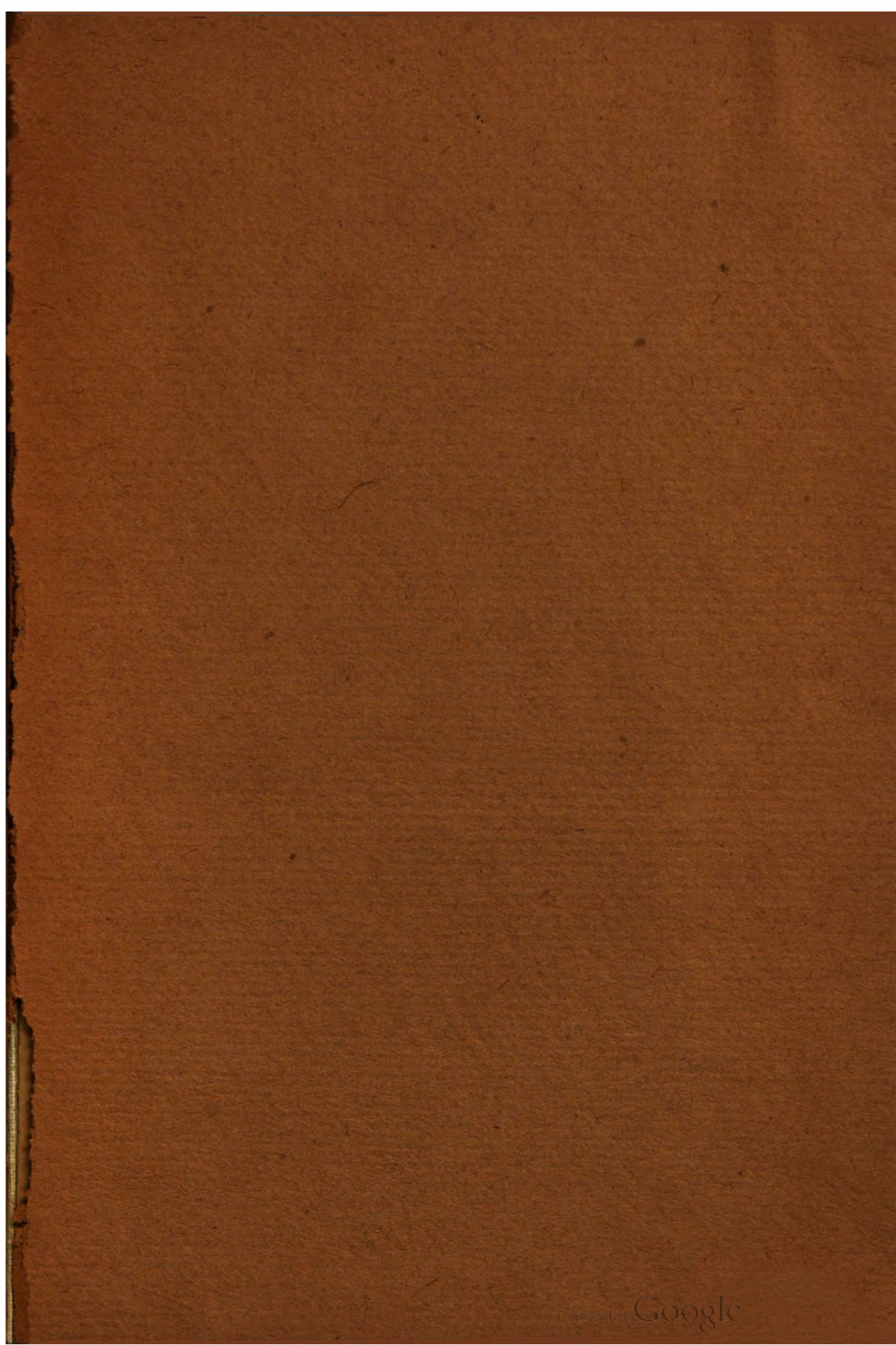
Vos bienfaits marquent l'année de votre passage;
le Mont-Rose redit, redira d'âge en âge,
l'affection que pour Vous conserve Gressoney.

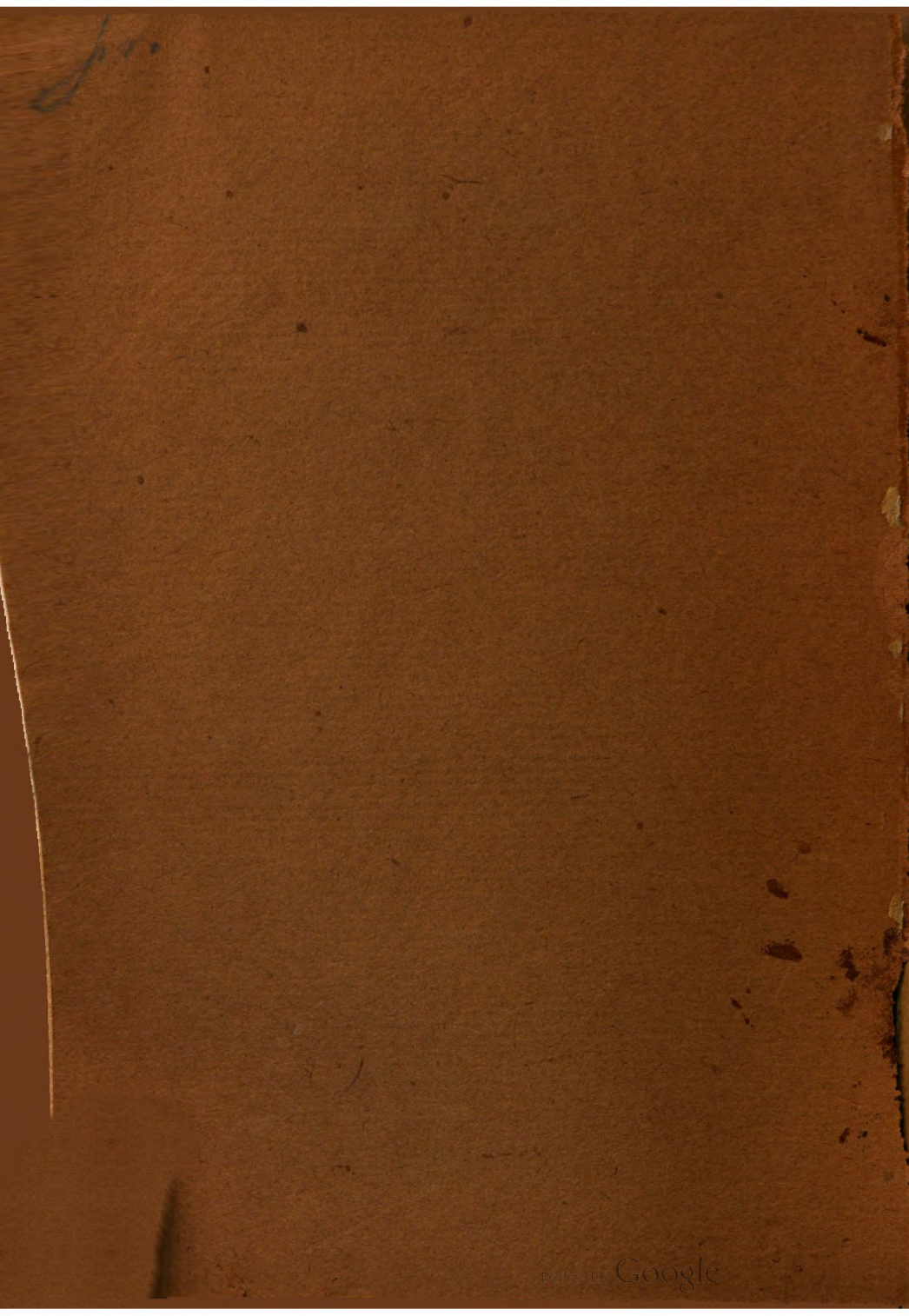


TABLE DES MATIÈRES

selon l'ordre chronologique de leur composition

	Pages
Préambule	5
L'Infan prodeggo — (1855)	16
Marenda a Tsesalet — (1855)	20
Euna bella fêta — (1856)	26
Lo Berdzé et lo Ramoneur — (1857)	44
La Bataille di vatse — (1858)	48
Le quatre saison — (1859)	62
Tobie — (1859)	66
A un bienfaiteur — (1859)	96
La Pastoralà — (1861)	98
La Valdoteina — (1862)	104
Monseur Abonde — (1866)	110
Lo Tsemin de fer — (1886)	116
Le s-Ou et le dove Comère — (1887)	130
A dò dzovenno Epaou — (1887)	134
Le Femalle d'âtreou et celle d'ara — (1887)	136
Pastoralà di Rei — (1888)	138
A la Princessa Lætitia et i Duc d'Aouta — (1888)	142
A Monseur lo professeur chev. Mellé — (1888)	144
Lo Sindzo et la Colomba — (1889)	146
Ode de M. le prof. L. Zuccaro à M. l'abbé Cerlogne — (1889)	150
A Sa Majesté la Reina d'Italie a Gressoney — (1889)	152
Traduction d'une poésie de M. Macry-Correaie — (1890)	155
A Sa Majesté la Reine d'Italie (lors de son second séjour à Gressoney) — (1890)	156





2- 44087

PC1869.A6C4 c.1

Posies en dialecte valdotain



085 072 472

UNIVERSITY OF CHICAGO